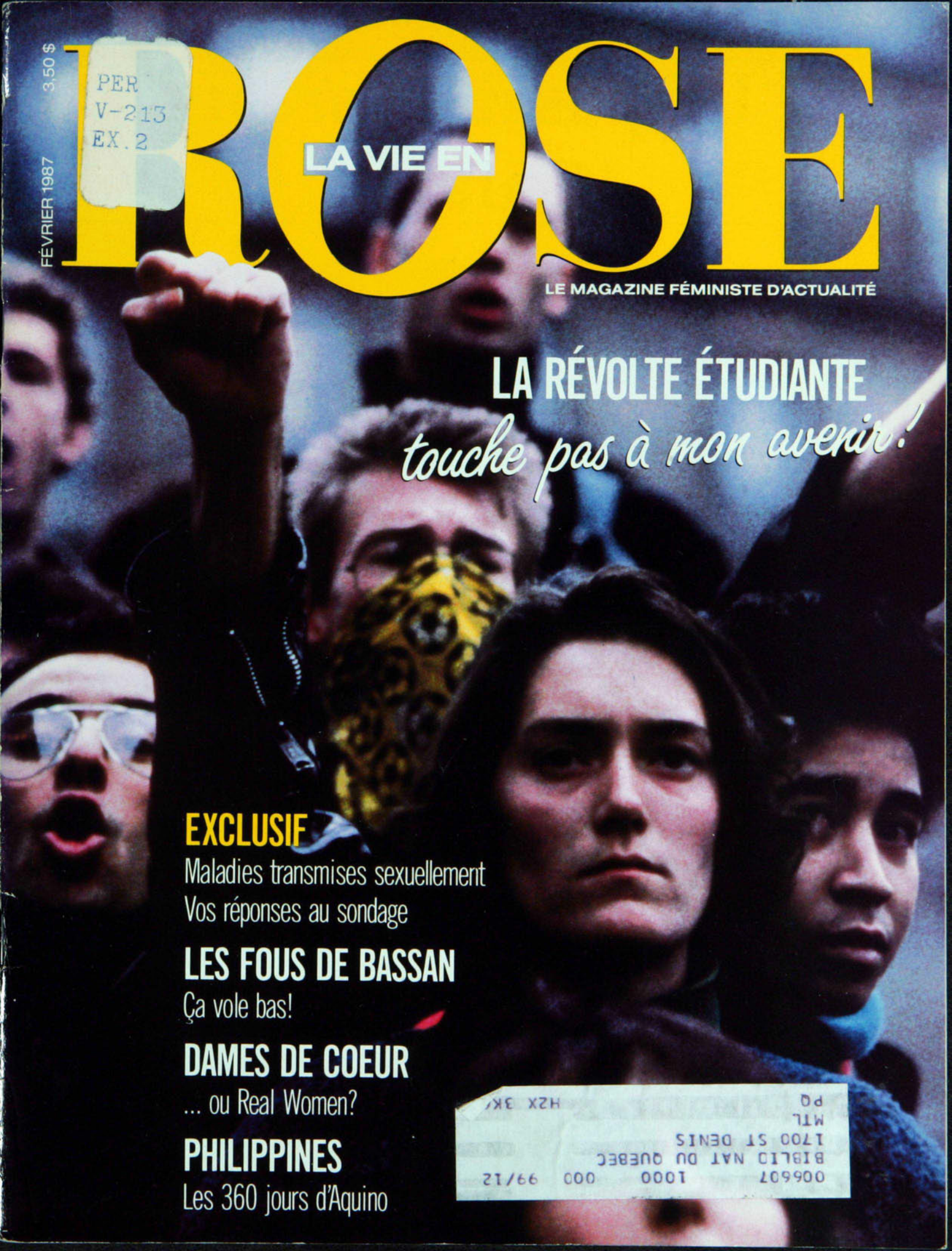
PER
V-213
EX.2

3,50 $
FÉVRIER 1987

LA VIE EN ROSE

LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ



LA RÉVOLTE ÉTUDIANTE
touche pas à mon avenir!

EXCLUSIF
Maladies transmises sexuellement
Vos réponses au sondage

LES FOUS DE BASSAN
Ça vole bas!

DAMES DE COEUR
... ou Real Women?

PHILIPPINES
Les 360 jours d'Aquino

006607 1000 000 99/12
BIBLIO NAT DU QUEBEC
1700 ST DENIS
MTL
PQ H2X 3K7

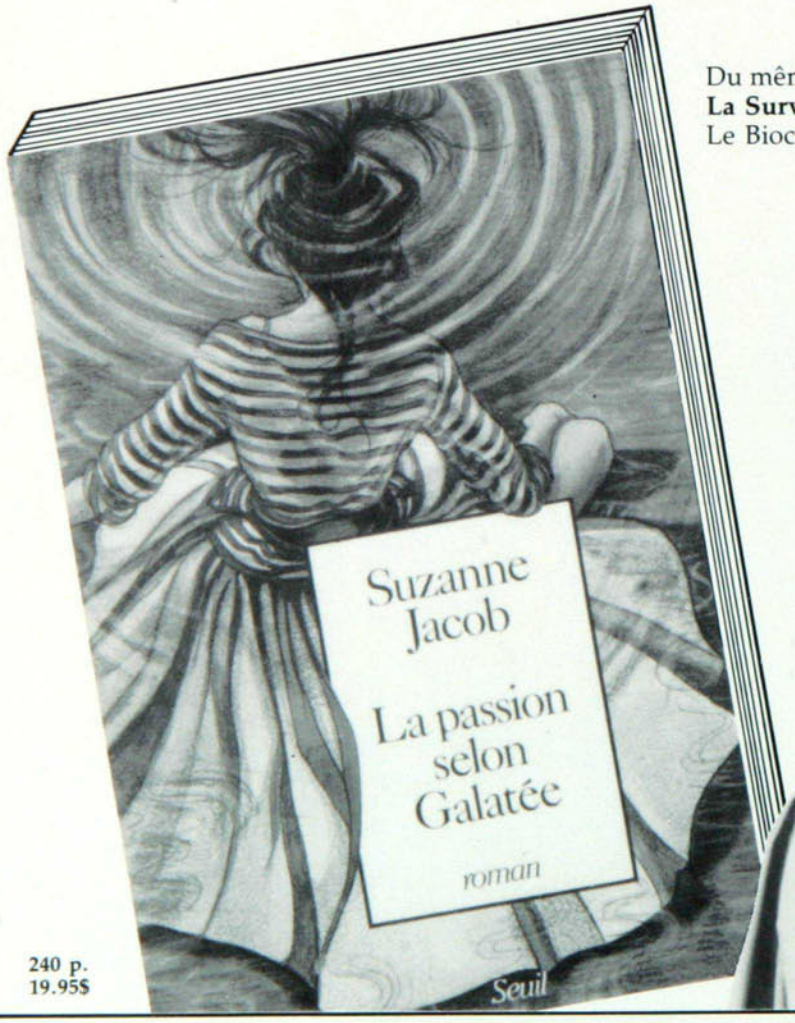
La passion selon Galatée

Suzanne Jacob

Dans l'âme de Galatée, dite Gala, toute une panoplie de cicatrices. Comme des tatouages internes. Augustine, Cyrille, Titi, Pigue, Sylvie Nord, Baldwin. Mais la vie va trop vite trop lentement.

Voici que se profilent Babey et, dans son sillage, Bottes Boulé et l'Araignée, le Bourru et Nathe, une sordide histoire de dollars. Plongée dans un western mythologique, Gala la chanteuse se débat afin d'assurer sa survie, la survie de l'espèce Gala.

Rien d'étonnant à ce qu'il y ait deux Gala. Une qui discute de la question de Dieu avec la vitre du wagon du train qui roule vers Montréal et la deuxième qui se prend pour la réalité depuis le début de l'éternité.



240 p.
19.95$

Du même auteur: **Flore Cocon,** Parti pris 1978, **La Survie,** Le Biocreux, 1979, **Poèmes I,** Le Biocreux, 1979, **Laura Laur,** Seuil, 1983.



S E U I L

LA VIE EN ROSE

SOMMAIRE

FÉVRIER 1987 NO 43

5

ÉDITO
L'imparfait du futur
Françoise Guénette

8
L'ACTUALITÉ VUE PAR...
Copulation beurre de peanut
Ghislaine Rheault

9
CHRONIQUE DÉLINQUANTE
Y a-t-il une passion dans la salle?
Hélène Pedneault

10
ACTUEL
De Blum à Chirac, les femmes ministres
Carole Beaulieu, Maryse Bensaid

12
CONTROVERSÉ
Le bon usage... de l'excès
Lyna Lepage

13
BRÈVES



Paris, le 6 décembre

18
SONDAGE
Maladies transmises sexuellement
MORTELLES POUR LA VIE AMOUREUSE
Les MTS gâchent-elles votre vie sexuelle et amoureuse? C'était l'une des questions de notre sondage de novembre dernier: 499 d'entre vous avez répondu. Sentiments partagés, critiques du système médical, contradictions: vous en aviez long sur le coeur.
Lise Moisan et le Bureau d'étude sociographiques

22
INTIME ET POLITIQUE
Le sexe poubelle
Francine Tougas

24
ENQUÊTE
La révolte étudiante
«TOUCHE PAS À MON AVENIR!»
Automne chaud dans les écoles: au Québec comme en Europe, les étudiant-e-s défendent leur accès à l'université. Stratégies différentes, slogans comparables. Et derrière, partout, le spectre d'un avenir bouché.

26
Québec:
«NON À L'UNIVERSITÉ D'ÉLITE!»
Sylviane Lanthier

28
Isabelle Thomas:
LA FILLE DE TROP
Carole Beaulieu

29
France:
«68 C'EST VIEUX, 86 C'EST MIEUX!»
Laurence Orillard

35
INTERNATIONAL
Salvador
Caroline Jarry

36
Philippines
Marie Boti

38
BEST-SELLER
Dames de coeur... ou Real Women?
Danielle Fiset

39
CINÉMA
Cinq Européennes à Cinémama
France Lafuste

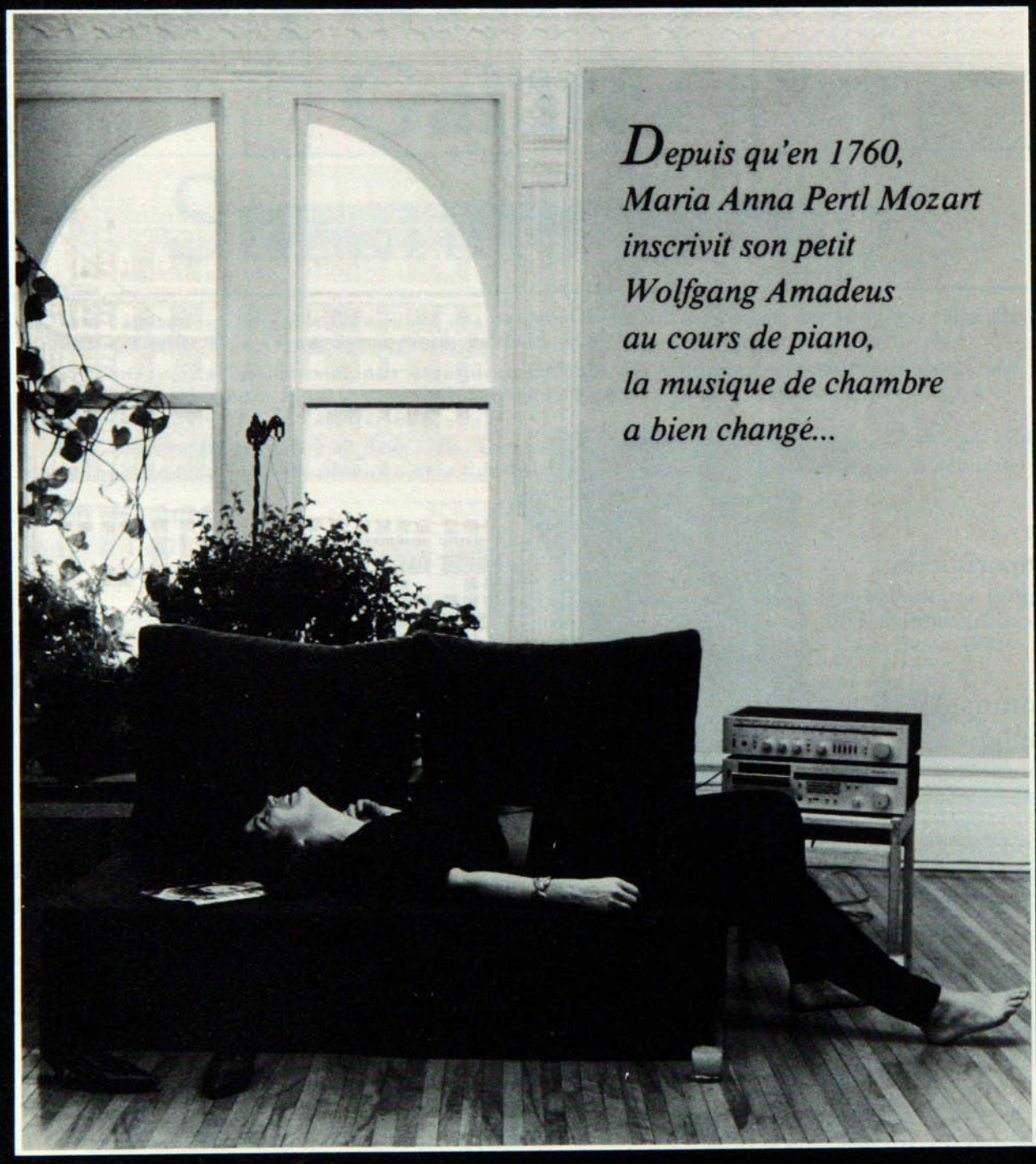
43
ARTS
Francine Simonin:
Les Chaises... ou la création debout
Line Mc Murray

44
THÉÂTRE
Mais qui était Djuna Barnes?
Hélène Pedneault

45
LITTÉRATURE
Claire Lejeune:
Être belge et écrire
Line Mc Murray

58
COUP DE FOUDRE
Martina Navratilova
Anne-Marie Alonzo
COUP DE POING
Les Fous de bassan
Michka Saal

Photo de la page couverture: Pono Presse



son or

Centre
de haute fidélité
7339, Saint-Zotique est
Ville d'Anjou
Province de Québec
H1M 3A5

Filtronique

HAUTE FIDÉLITÉ

9343, Lajeunesse
Montréal, Québec
Canada. H2M 1S5
(514) 389-1377

ÉDITO

L'IMPARFAIT DU FUTUR

On pourra toujours se dire que le Québec, pour une fois, a sonné l'alarme. Parce qu'il y a des points communs, c'est sûr, entre la grève des étudiant-e-s québécois-es et les millions de jeunes Français-es, Espagnol-e-s ou même Chinois-es qui ont déferlé dans les rues tout l'automne. Vous en doutez?

Fin octobre, au Québec, une grève étudiante paralyse une vingtaine de cégeps. Aux portes de l'Université du Québec à Montréal, se bousculent un peu grévistes et non-grévistes, au milieu des pancartes «Non à l'élitisation de l'université!» Demandes étudiantes: que le ministre de l'Éducation Claude Ryan abandonne son projet de hausse des frais de scolarité, qu'on repense la gestion des universités, qu'on réforme le régime des prêts et bourses. Pour la plupart des gens — et des journalistes — les étudiant-e-s ne défendent pas une si bonne cause. Après tout, ces frais, d'environ 600 $ par an pour une étudiante de sciences humaines, sont parmi les plus bas d'Amérique!

Pourtant, Bourassa lui-même cède et, désavouant son ministre, annonce le gel des frais jusqu'en 1989. Quant au régime prêts-bourses, les négociations entre le ministère de l'Éducation et l'Association nationale des étudiant-e-s du Québec, l'ANEQ, seront toujours, mi-janvier, au point mort.

Fin novembre, à Paris, éclate la fureur des étudiant-e-s français-es: universitaires et lycéen-ne-s descendent dans la rue pour contrer le projet de loi Devaquet, qui, en augmentant l'autonomie des universités, leur faciliterait une sélection plus marquée de la clientèle et l'imposition de coûts d'entrée plus élevés (coûts actuellement bas: autour de 100 $). Pour les étudiant-e-s, c'est clair: avec cette réforme, on aboutira à «une ségrégation renforcée, fondée sur l'origine sociale et l'argent.»

Et les jeunes, soudain, ne veulent plus rien savoir: non à l'élitisme, à la soumission des universités aux critères de la rentabilité financière.

Car, en France comme au Québec, c'est pour des raisons d'abord économiques que l'État agit: réformer, c'est renflouer des institutions coûteuses dans lesquelles la grande entreprise, acheteuse pourtant de main d'oeuvre diplômée, se montre peu pressée d'investir.

Le gouvernement de droite de Jacques Chirac commence par résister. Dix jours plus tard, d'autres manifs, les 4 et 5 décembre, ont mobilisé 1 million de jeunes à Paris, des centaines de milliers en province: comme Bourassa avant lui, Chirac cède et, tant pis pour le tiède Devaquet, retire le projet.

Le 17 décembre, c'est en Espagne que 2 millions de lycéens boycottent leurs cours, marchent dans les rues. Du gouvernement socialiste de Felipe Gonzalez, ils et elles exigent un accès plus facile à l'université et des droits d'inscription moins élevés.

Au même moment, et pour quelques semaines encore, des milliers d'étudiant-e-s envahissent illégalement les places des principales villes chinoises: ils et elles réclament que la réforme économique engagée par Deng Xiaoping s'accompagne d'une démocratie et d'une liberté d'opinion accrues. C'est du moins ce qu'en rapportent vite les observateurs étrangers. Mais, au départ, leurs revendications sont plus immédiates: le chauffage de leurs chambres universitaires, la fin du contrôle par le Parti communiste des assemblées locales et... plus de liberté académique. Ils et elles veulent pouvoir questionner leurs profs, exprimer leur désaccord, bref, infléchir l'enseignement qu'on leur donne.

C'est là où les manifestant-e-s chinois-es rejoignent les autres: ils et elles contestent le rôle, là-bas tout-puissant, de l'État dans l'enseignement et la formation professionnelle. D'autant plus qu'en Chine aussi, le taux de chômage des jeunes, surtout dans les villes, prend dangereusement de l'expansion.

Le spectre du chômage, la peur d'un avenir bouché, sans issue, la quasi certitude d'un futur très imparfait, voilà ce qui sous-tend la «révolte étudiante» occidentale. Que l'État, sous la pression même indirecte des entreprises et du marché de l'emploi, veuille dicter leurs choix, et «touche à leur avenir», semble inacceptable aux étudiant-e-s. Après tout, c'est de *leur* vie qu'il s'agit... Au Québec seulement, 55 % des élèves choisissent leurs cours en fonction de leur goûts et intérêts personnels, contre 6 % qui le font en fonction des perspectives d'emploi! Pourtant, la plupart admettent «objectivement» l'inadéquation de l'enseignement supérieur, sa mauvaise articulation à l'industrie, par exemple, et s'inquiètent de la déqualification de leurs diplômes.

Alors pourquoi faire des études? Parce qu'un diplôme dévalué, c'est mieux que pas de diplôme du tout. De là leur volonté de maintenir l'accessibilité pour tous et toutes, aux coûts les plus bas.

Faut-il chercher beaucoup plus loin que cette interprétation-là des événements de l'automne? En France, toute la faune journalistique s'est empressée de comparer les manifestations à Mai 68. Et de souligner les différences: cette fois, pas d'idéologie, pas de vedettes à la Cohn-Bendit, pas de récupération politique ou syndicale... Mais du pragmatisme, une utilisation hyper-efficace des médias, une organisation démocratique, pacifique, sérieuse. On a découvert tout à coup les valeurs de cette nouvelle «classe étudiante» des 15-25 ans, préoccupée d'abord par l'emploi et l'insécurité, qui se mobilise contre le racisme ou la famine mais renâcle à l'action politique traditionnelle.

Peut-on, au Québec, parler d'une «classe étudiante», aussi facilement identifiable? Il semble que non. Il suffit de se promener dans les couloirs de n'importe quel cégep ou université pour constater l'hétérogénéité de la population. La moitié des universitaires, ne l'oublions pas, sont des adultes inscrit-e-s à l'éducation permanente. Comment les leaders étudiants de l'automne auraient-ils pu, au fond, mobiliser complètement un ensemble de gens disparates, aux intérêts si différents? Le comptable de 35 ans complétant un certificat «par les soirs» n'a pas les mêmes angoisses qu'une future philosophe de 22 ans.

«Classe ou non», idéalistes ou pragmatiques, les manifestant-e-s de l'automne nous auront servi une leçon politique utile. Pas seulement parce qu'elles et ils ont lutté pour l'égalité des chances. Ce principe-là, les féministes ont peut-être été les premières à le défendre. Mais aussi en exprimant une conscience internationale: en se mobilisant par exemple contre le racisme, les jeunes Français-es vont plus loin que le mouvement féministe nord-américain, encore très partagé sur la question... ◇



PHOTO: PONO PRESSE

FRANÇOISE GUÉNETTE

COURRIER

DE SASKATOON

Mes commentaires devant la nouvelle **Vie en rose**: la couverture «grand luxe» est de toute beauté (malheureusement elle m'arrive déchirée!). N'empêche que je lirais **La Vie en rose** même imprimée sur du papier de toilette (non déchiré), avec le même contenu! Ici, ma «survie féministe» en dépend.

La présentation s'est dans l'ensemble améliorée de beaucoup (ex: le sommaire). Le contenu: angoisse s'il en était, et soulagement après la lecture de l'édito et du reste. Rien de sacrifié (sauf les dossiers) mais des ajouts très intéressants («Coup de foudre et de poing»...) À l'avenir, les articles longs devraient porter, selon mes besoins, sur des questions qui demandent plus qu'un éclairage féministe, des pistes d'analyse et des réflexions parce que très complexes. Exemples encore litigieux: la porno versus la censure, la prostitution, le pouvoir politique et les femmes, etc.

Dernier point: je refuse mordicus de voir mon nom figurer sur la liste d'abonnées que vous comptez louer, même si je comprends pourquoi vous le faites. On n'en est pas à une contradiction près, n'est-ce-pas? Vous au moins, vous avez l'honnêteté de le dire et le respect de nous consulter.

Lucie Provencher,
Saskatoon

TROP CHÈRE *VIE EN ROSE*

Je me réabonne mais avec mécontentement. À cause du prix. Je travaille à 5 $ de l'heure et je vis seule. Je n'ai pas les moyens de me payer des petits luxes à 25 $. J'avais décidé de ne pas me réabonner; une rentrée d'argent imprévue m'a fait réviser ma décision.

De plus, l'ancienne couverture me convenait parfaitement. Je n'aime pas être dans le doute: est-ce que je paie une augmentation pour combler un déficit ou pour que la revue se paye des luxes, comme une étude de marché très coûteuse ou une couverture destinée aux yuppies aimant le clinquant?

Isabelle Drolet,
Verdun

MTS: MINISTÈRE TRÈS SENSIBILISÉ

Permettez-moi d'abord de vous féliciter pour la publication de votre article sur les MTS (LVR, nov. 86). (...) Je déplore cependant qu'il laisse croire que le ministère de la Santé et des Services sociaux n'assume pas ses responsabilités et n'exerce pas d'autorité sur le contrôle des maladies infectieuses. (...) Le Ministère s'acquitte de son mandat non pas en dispensant lui-même des services directs à la population, mais en s'assurant que les établissements du réseau de la santé et des services sociaux le fassent. (...)

Par ailleurs, il me semble avoir été mal interprété en ce qui concerne l'ordre de priorité accordé par le Ministère au problème des MTS. Je précise que celles-ci constituent une sphère d'intervention prioritaire pour le MSSS. (...) À titre d'exemples, (...) nous complétons les démarches pour ajouter les infections à chlamydia à la liste des maladies à déclaration obligatoire (...), nous terminons un vidéo et un guide d'activités pour les intervenant-e-s auprès des adolescent-e-s, (...) nous soutenons financièrement et professionnellement le Comité Sida-Québec.

Michel Y. Pelletier,
Directeur, Prévention et protection de la santé publique, MSSS

NON, C'EST NON

Le passage suivant, dans l'entrevue de Martine D'Amours sur Pro-Vie (LVR, nov. 86), m'a fait répandre mon café... sur **La Vie en rose**: «...on dénonce la contraception dure qui rend les femmes sexuellement disponibles en tout temps.»

Ou je n'ai pas bien saisi le sens de cette phrase ou vous me faites enrager. Cela me rappelle une conversation avec une jeune fille venue me consulter parce qu'elle avait des problèmes de contraception. Elle voulait cesser de prendre la pilule parce qu'elle voulait pouvoir dire non à son chum. Je lui ai fait comprendre qu'elle n'avait peut-être pas un problème de contraception, mais un problème de communication avec son chum. Quand on ne veut pas, on dit NON.

Ce passage de LVR était-il dans le même sens? Si non, excusez-moi. Si oui, je trouve qu'on devrait être mieux articulées sur la sexualité. L'important, c'est de se sentir disponible quand on veut comme on veut, et cela inclut aussi d'être pénétrée n'importe quand, si on en a le goût.

Le véritable problème de la contraception — j'exclus la terminologie dure ou douce qui porte un jugement — c'est que les femmes n'ont pas encore ce choix. Quand je vois défiler les femmes dans mon bureau pour la pilule du lendemain parce que leur diaphragme a été mal ajusté ou que le condom s'est déchiré, ce n'est plus tellement une contraception «douce».

Monique Barrette,
Service Sexualité-planning
CLSC Seigneurie de Beauharnois, Valleyfield

ALLO, TANTE LUCIE

Oh! la la! Tes cases ne sont pas faciles à remplir. Alors, veux-tu être notre marraine en plus d'être notre tante? Ainsi, à chaque numéro, tu pourrais inclure trois mots de plus de cinq lettres, faciles à trouver. Trois mots sur 24, c'est quand même un bon «deal»! On aurait plus de chances de réussir le mot croisé et d'apprendre plein de nouvelles choses avant l'arrivée du prochain numéro. Tu comprends, hein, ma tante?

Tes filleules qui t'embrassent,
Montréal

CONSEIL D'ADMINISTRATION: Camille Bachand, Françoise Guénette, Andrée Lafortune, Lise Moisan, Greta Nemiroff, Francine Pelletier
DIRECTION GÉNÉRALE: Lise Moisan
RÉDACTION: Sophie Gironnay, Françoise Guénette, Johanne Lessard
COMITÉ DE RÉDACTION: Anne-Marie Alonzo, Lynda Baril, Louise Bessette, Martine D'Amours, Anne Dandurand, Françoise David, Gloria Escomel, Hélène Lévesque, Line McMurray, Hélène Pedneault, Francine Pelletier, Diane Poitras, Hélène Sarrasin
ADMINISTRATION: Johanne Isabelle
SECRÉTARIAT: Christiane L'Heureux
DIRECTION ARTISTIQUE: Diane Blain, Sylvie Laurendeau
COLLABORATION: Carole Beaulieu, Maryse Bensaid, Marie Boti, Manon Cornellier, Danielle Fiset, Louise Gareau-Des Bois, Lucie Godbout, Caroline Jarry, France Lafuste, Sylviane Lanthier, Lyna Lepage, Lise Moisan, Laurence Orillard, Ghislaine Rheault, Nathalie Riel, Michka Saal, Francine Tougas, Diane Tremblay
ILLUSTRATION: Mira Falardeau, Diane O'Bomsawin, Danielle Poisson
PHOTOGRAPHIE: Suzanne Girard
CORRECTION: Dominique Pasquin
COMPOSITION ET MONTAGE: Photocomposition Trëma Inc.
PELLICULAGE ET IMPRESSION: Imprimerie Interweb Inc.
DISTRIBUTION: Les Messageries de presse Benjamin Ltée: 645-8754
PUBLICITÉ: Claude Krynski, Lisa Lamontagne: 843-7226
GRAPHISME PUBLICITAIRE: Marjolaine Beaudoin
ABONNEMENTS: 1 an, 11 numéros: 24,95$; 2 ans, 22 numéros: 43,95$; 3 ans, 33 numéros: 63,95$. Tarif international pour un an, par voie de surface: 34,95$, par avion: 37,95$. Marie-France Poirier: 843-8366.

La Vie en rose est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, par le ministère des Affaires culturelles du Québec, par le ministère des Communications du Canada et par le Secrétariat d'État, Programme de la femme.

La Vie en rose est publiée par Les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h à 17 h, du lundi au vendredi, au 3963, rue Saint-Denis, Montréal, H2W 2M4, ou en téléphonant: (514) 843-8366 ou 843-7226.

Copyright 1986- La Vie en rose. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal: Bibliothèques nationales du Québec et du Canada ISSN-0228-5479. Indexée par Radar et membre de l'Association des périodiques culturels québécois. Courrier de 2e classe: 5188. Commission paritaire 4 067 CDN.



Cécile a gagné!

Madame Lilian Rayson d'Air Canada en présence de l'équipe de **La Vie en rose,** tire le billet chanceux du concours-voyage organisé en novembre dernier pour les nouvelles et nouveaux abonnées-és du magazine.

En médaillon, madame Cécile Comtois-Marleau, la chanceuse que sa belle-fille a décidé d'envoyer promener... Vous vous rappelez notre promotion-abonnement de novembre 1986: **ALLEZ VOUS PROMENER OU ENVOYEZ PROMENER QUELQU'UN?** Eh bien, c'est à madame Comtois-Marleau que revient le bonheur d'aller se promener à Singapour.

PHOTO: SUZANNE GIRARD

La prochaine fois, ça pourrait être VOUS.

AIR CANADA

COPULATION BEURRE DE PEANUT



J'ai beau essayer de me passionner pour le Contragate ou le virage du régime Gorbatchev, analysé à fond par le *Nouvel Observateur*, aucune nouvelle ne me semble plus passionnante que cet entrefilet chiffonné sur ma table.

«Pas de sexe ne veut pas dire pas de couple.»

Appâtée par ce titre accrocheur, j'ai d'abord souri, imaginant des couples inaccessibles ou farfelus: poisson-oiseau, Martienne-Vénusien. Mais je suis maintenant agacée. Cette nouvelle en apparence anodine me taraude.

J'en ai oublié les pompeux bilans de la première année du gouvernement Bourassa, les ennuyeuses dépêches sur les négociations du libre-échange, les fouilles dans la prostate du président Reagan, les trains en folie, les tours infernales, le retour des enfants prodigues en Union soviétique. Je suis à peine émue par l'exode tragique des réfugiés turcs débarqués par centaines à Mirabel.

«L'absence de relations sexuelles dans un couple n'exclut pas le fait que deux personnes peuvent vivre en union libre», dit la dépêche datée de novembre qui jaunit depuis sur mon bureau.

Un juge de la Cour des sessions de la paix a prononcé un verdict de culpabilité contre une bénéficiaire de l'aide sociale accusée d'avoir fraudé l'État pour une somme de 21 000 $. Cette femme cohabitait depuis six ans avec un homme qui avait des revenus. «Ayant la preuve que le couple partageait tout, sauf le lit, le juge a déterminé que l'homme et la femme vivaient maritalement.»

Je m'étonne que cette nouvelle étonnante n'ait pas fait la manchette. Que *Le Point* n'ait pas composé une impressionnante table ronde pour en analyser tous les dessous. Car voilà la preuve que c'est la dépendance économique qui tient lieu de contrat de mariage. Et que les expéditions indiscrètes des boubous-macoutes vont modifier le contrat social.

Si je comprends bien, le mariage ou l'union libre n'ont rien à voir avec le cul. Importe seulement la copulation des comptes en banque. Donc, en toute logique, le cul n'a plus rien à voir avec le couple. J'entends Clémence Desrochers gémir «Et que faites-vous de l'amour?»

Si on peut maintenant vivre maritalement sans baiser, vous imaginez les couples de tout acabit qui se promènent en liberté? Comme changement historique, c'est au moins aussi important que la séparation de l'Église et de l'État. Confortée dans mes préjugés par *Le Déclin de l'empire américain*, je pensais naïvement que le couple allait à vau-l'eau. Je sais à présent que c'est le statut de célibataire (ce dernier refuge) qui est inéluctablement menacé.

Le code civil, le droit canon et même notre régime fiscal sont désormais désuets. Puis-je en effet déclarer mon chat persan comme conjoint à la ligne 32 de mon rapport d'impôt? Il faudra récrire tous les livres, à la lumière de ces notions nouvelles.

Et comme nulle n'est censée ignorer son statut marital, j'ai terriblement honte en pensant à toutes les fausses déclarations que je signe depuis des années. Célibataire innocente, combien de fois me suis-je «accouplée» sans le savoir?

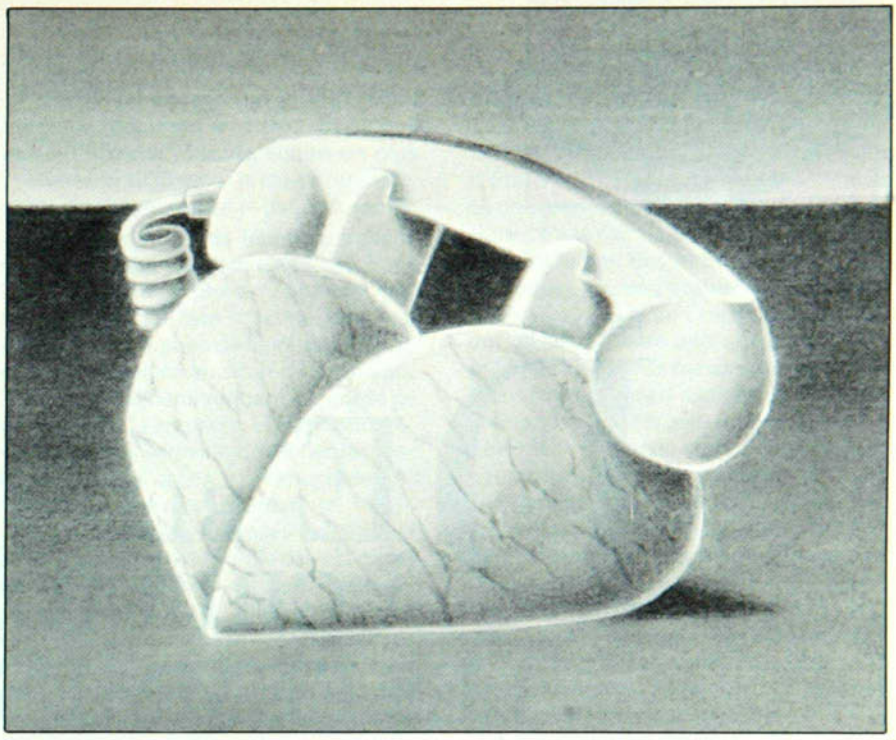
Les assisté-e-s de moins de 30 ans qui partagent un toit, une glacière et un pot de beurre de peanut vivent maritalement. S'ils sont quatre à couper les dépenses, ils et elles commencent à former des couples pervers.

Monsieur Trudeau s'est trompé. Il aurait dû proclamer que l'État n'a pas d'affaire à mettre son nez dans les réfrigérateurs au lieu de condamner seulement les intrusions dans les chambres à coucher. Soucieux des droits humains, il aurait pu imaginer une forme de revenu minimum garanti sans égard au lit ou au garde-manger que l'on partage. On n'assisterait pas maintenant à ces expéditions indignes dans les domiciles plus ou moins conjugaux.

Je ne lirai plus d'entrefilets. On y apprend parfois des choses troublantes. Par exemple, qu'il est malsain pour des enfants d'être paterné-e-s par un père à plein temps: l'an dernier, un autre juge avait enlevé la garde de ses enfants à un père divorcé coupable d'avoir quitté son emploi pour s'occuper de sa progéniture!

Je compte désormais m'intéresser beaucoup plus sérieusement aux polypes intestinaux du président Reagan.

CHRONIQUE DÉLINQUANTE



Y A-T-IL UNE PASSION DANS LA SALLE?

La nouvelle voisine d'en haut a peur de moi parce que je parle trop fort à son sujet, devant elle. Autrement, elle me trouve plutôt silencieuse d'un plancher à l'autre. Elle voudrait même m'entendre plus, parfois: ça la rassure. Les bruits de marteau qui cogne ou de bain qui coule la rassurent. Mais le bruit que je fais dans les relations humaines lui fait peur. C'est l'unique endroit où je fais du bruit, maintenant.

Avant, parce que les humain-e-s me terrorisaient, j'éprouvais le besoin de faire craquer les planchers, ou crier les ressorts du sofa, ces petites choses anodines qui crispent les mâchoires de tout le monde et augmentent le coefficient de tension. Surtout faire craquer les châteaux d'une chaise berceuse: c'était ma spécialité. Maintenant je fais rarement des bruits de cette sorte. Sauf par nostalgie, parfois. Mais je fais du bruit dans les relations humaines, parce que ça me passionne. Et plus j'aime quelqu'un, plus j'en fais. Je suis gourmande. Ma voisine d'en haut ne comprend pas ça. Elle est tout aussi passionnée que moi, mais elle est (trop) bien élevée, elle. Elle pense que je lui en veux.

C'est vrai que ses oreilles sont les plus petites que j'aie jamais vues, et que ma voix est du type stentor quand je m'enflamme. Et certains soirs, je m'enflamme à rien, je suis du genre incandescent: la lave de mes volcans déferle sur tout ce qui est animé ou inanimé, sans restrictions (et ça ne part pas au lavage...) Évidemment, ça peut faire peur.

Surtout que tout ce qui existe en ce moment n'est inventé que pour rendre l'isolement plus confortable ou plus important, selon. Ç'a commencé avec le téléphone: enfin, on n'avait plus besoin d'aller se voir pour s'entendre. Tout ce qui a été mis sur le marché par la suite est allé dans le même sens. C'était presque visionnaire, me direz-vous, avec la profusion actuelle de MTS. Si on n'avait pas le téléphone, la télé ou le magnétoscope, on se sentirait bien seul-e-s. Mais on est déjà tellement habitué-e-s à ne plus avoir de contacts qu'on se fout de ne plus pouvoir baiser à cause des MTS. Le monde est bien fait, quand même. Tout arrive comme si c'était calculé, grâce à la grande vision de la science.

En France, ils sont encore plus avancés: ils ont le Minitel et ils se parlent sur écran, ils se séduisent sur écran et se prennent dans leurs bras sur écran. Je suis sûre que les MTS sont moins répandues chez eux. Évidemment, ça coûte plus cher en crème hydratante parce que les gens sont en train de sécher sur place, ça coûte plus cher aussi en thérapeutes en fantasmes, mais c'est un investissement minime comparé au péché qui paraît et qu'on soigne aux antibiotiques, aux relations humaines où l'on risque à tout moment de laisser sa peau. Au propre comme au figuré.

Je comprends que ma passion soit épeurante: c'est une manière d'entrer en contact un peu violente comparée au *saran wrap* dont il faut s'enrober aujourd'hui si on ne veut pas se faire grafigner ou éclabousser, de microbes ou d'idées. Je ne suis pas hermétiquement fermée, alors il y a des scories qui passent à certains moments, comme des grosses roches dans ma voix ou de la flamme de dragon dans ma bouche. En plus, je me trompe parfois et c'est pire: ça sort un peu croche. Mais je continue vaillamment mon désir de contact.

Ma voisine d'à côté, elle, dit que je rue dans les brancards. C'est vrai que j'ai souvent un ton d'urgence qui fait penser à une ambulance. Je crie parce qu'il y a quelque chose de malade à mettre sur ces brancards. *Comment* je m'exprime est aussi libérant, pour moi, que le rock pour d'autres.

Je n'explique pas tout ça pour excuser mon manque fréquent de subtilité. Je le fais pour vous avertir que moi, en ce moment, je suis dans une lutte à finir entre la GI, la Génération de l'isolement, et l'AGE, l'Association des grégaires enflammé-e-s, dont je fais partie avec quelques autres. Sale, grossière, tonitruante, mais vivante. (Tout en faisant attention aux oreilles fines de ma voisine d'en haut. Quand même. Je parle fort, mais j'écoute tout aussi fort...)

ILLUSTRATION: DANIELLE POISSON

HÉLÈNE PEDNEAULT

FRANCE

DE BLUM À CHIRAC, LES FEMMES MINISTRES

Les Françaises occupent-elles, dans les plus hautes structures politiques, plus de place qu'il y a 50 ans? Pas sûr. Depuis l'arrivée au pouvoir du gouvernement Chirac en mars 1986, le nombre de femmes ministres a chuté. Finies les tirades féministes à la Yvette Roudy: la «collaboration» a remplacé l'«affrontement». Une régression que résume, chiffres à l'appui, Carole Beaulieu.

Léon Blum, chef du Front populaire, avait fait mieux en 1936: trois femmes ministres, et pas n'importe lesquelles! Saviez-vous qu'Irène Joliot-Curie, prix Nobel de chimie, avait été un temps responsable de la Recherche scientifique nationale française? À une époque où les femmes n'avaient pourtant pas le droit de vote! Maryse Bensaid nous rafraîchit la mémoire.

Rien de bien réjouissant dans ce premier *Femmes en chiffres*[1] que vient de lancer la Délégation française à la Condition féminine. Certes, les Françaises sont massivement présentes sur le marché du travail[2], mais elles sont dramatiquement absentes des lieux du pouvoir politique, révèle ce document statistique ressemblant étrangement à notre *Les femmes, ça compte* (publié par le CSF).

En 1983, les filles de Simone Weil et de Simone de Beauvoir ne représentaient que 6 % des députés, 3 % des sénateurs, 4 % des directeurs de cabinets et 4 % des maires. Aujourd'hui, c'est encore pire, confirme le service de presse de la Délégation à la Condition féminine: «Ça régresse.»

La déléguée française à la Condition féminine, madame Hélène Gisserot, constate elle aussi le recul des Françaises au sein des structures du pouvoir politique. «J'aimerais bien que nous soyons plus nombreuses», déclare-t-elle, comptant sur ses doigts l'unique femme ministre et les quelques femmes secrétaires d'État du gouvernement Chirac.

Outre Mme Michèle Barzac, ministre déléguée aux Affaires sociales et à l'Emploi, chargée de la Santé et de la Famille et donc de la nouvelle politique incitant les Françaises à avoir un troisième enfant, aucune femme ne siège au conseil des ministres. Mmes Lucette Michaux-Chevry, Michèle Alliot-Marie et Nicole Catala sont respectivement secrétaires d'État à la Francophonie, à l'Enseignement supérieur et à la Formation professionnelle. «C'est la plus faible proportion de femmes qu'un gouvernement français ait connu depuis sans doute plus de 15 ans», confirme une porte-parole de la délégation.

Mme Gisserot elle-même ne sait trop comment expliquer cette absence. «Des études ont été faites là-dessus, m'affirme-t-elle en entrevue, mais je ne les ai pas lues...» Cependant, elle compte profiter de son mandat pour inciter les Françaises à briguer les suffrages. «Les femmes, surtout les jeunes, sont quasi absentes des états-majors des partis politiques», déplore celle qui fut la première femme avocate générale à la Cour des comptes.

La déléguée elle-même n'a plus le pouvoir qu'avait sa prédécesseure Mme Yvette Roudy, ministre des Droits de la femme sous le gouvernement socialiste. L'arrivée au pouvoir du gouvernement Chirac a en effet sonné le glas de ce ministère «trop agressif». Mme Gisserot nie toutefois que ce passage d'un ministère à une délégation administrative constitue un recul pour la cause des 28,3 millions de Françaises. Certes, avoue-t-elle, elle ne peut que «proposer». C'est le ministre qui décide. Mais elle a de «bonnes relations» avec ses confrères et l'heure, dit-elle, n'est plus de toute façon à l'affrontement mais bien à la collaboration.

Selon Mme Gisserot, les femmes entrent en politique pour des raisons souvent différentes de celles de leurs collègues masculins. Elles veulent «rendre service», «accomplir des choses». Elles n'ont pas la même ambition et cela pourrait même expliquer leur absence des postes décisionnels.

Chose certaine, dans cette société



Marie Curie et sa fille Irène: deux Prix Nobel, deux militantes féministes.

française où l'accès aux lieux de pouvoir passe encore, dans la majorité des cas, par les «grandes écoles», ce n'est pas demain la veille que les Françaises auront une présidente de la République ou une première ministre. *Femmes en chiffres* révèle en effet que les femmes ne forment toujours que 21 % des effectifs de l'École nationale d'administration (ENA) et 6 % des contingents de Polytechnique.

CAROLE BEAULIEU

1. *Femmes en chiffres*, INSEE et Délégation à la Condition féminine, 1986.
2. 10,1 millions de Françaises exercent une activité professionnelle, soit 42 % de la population active totale; 69 % des femmes de 25 à 55 ans travaillent hors du foyer (48 % au Québec).

Au mois de juin 1936, la France sortait de sa grande noirceur à elle. Guidés par Léon Blum, les socialistes, les communistes et les radicaux arrivaient au pouvoir sous la bannière du Front populaire (juin 1936 — juin 1937). Pas pour longtemps. Mais tout de même. Suffisamment pour laisser sa trace, cinquante ans après.

Encore faut-il se rappeler de ces hommes et de ces femmes qui ont permis à l'événement d'arriver. Justement, côté femme, l'histoire a tendance aux trous de mémoire. Et pourtant. Indispensables qu'elles étaient. Avant comme pendant la prise du pouvoir.

Le Front populaire regroupait les partis politiques, les syndicats et une dizaine d'organisations telles que le Comité de vigilance des intellectuels anti-fascistes. Le programme était politique, économique, social et culturel. Il réclamait la dissolution des ligues fascistes, mais aussi des mesures pour contrer le chômage, et des crèches dans les usines afin que les mères puissent allaiter leurs bébés. Le Front populaire donnait à la classe ouvrière le droit de faire du sport (création de clubs sportifs), d'aller au cinéma et au théâtre (création d'organisations culturelles). Les réformes effectuées en 1936 furent importantes: congés payés, semaine de 40 heures, revalorisation des salaires les plus bas, création de l'office du blé, nationalisation de la Banque de France et des industries de guerre, etc.

Toutes ces réformes, mises en pratique rapidement, étaient véritablement révolutionnaires car elles allaient transformer radicalement les mentalités et la vie: les Français-es découvrent la mer, plus spécialement la Côte d'Azur, et la montagne, la vallée de Chamonix. Le billet annuel de congés payés, attribuant 30 % de réduction en train, est créé: il existe toujours! Mais les acquis les plus précieux de 1936, pour la classe ouvrière, sont: dignité retrouvée et pain pour tous.

À cette époque, les femmes, traitées comme «sous-travailleuses», se font honteusement exploiter par leurs patrons. Elles font face, chaque jour, aux remarques et injures de leurs supérieurs, et sont soumises au droit de cuissage. Très vite, elles comprennent l'enjeu de ce mouvement, l'appuient et font leurs revendications: semaine de 40 heures, salaires, congés payés, conditions de travail et... reprise de confiance.

Joyeuses et actives, elles collent des affiches, prennent la parole dans la rue et dans plusieurs ateliers, se mettent en grève; ça c'est nouveau. Elles obligent les hommes, quels qu'ils soient, à les écouter et saisissent cette occasion pour faire connaître leur réalité. Inexpérimentées dans la lutte, elles se font aider et la solidarité entre travailleurs des deux sexes est au menu... mais jusqu'à 22 h seulement, heure à laquelle on les renvoie s'occuper de leur foyer et prendre soin des enfants. Les mentalités se modifient rapidement mais les résistances sont là, et les rôles aussi! Toutefois, elles s'affirment et tentent d'ébranler la rigidité des traditions. Face aux patrons, elles se rebellent, osent leur tenir tête et enlèvent des victoires sociales refusées depuis longtemps.

Leurs espoirs se voient consolidés du fait même que le chef du Front populaire, Léon Blum, nomme trois femmes dans son gouvernement. C'est la première fois en France qu'un tel événement se produit. Quelle révolution! D'autant plus qu'au-delà de ces nominations, le féminisme français espère encore plus: le droit de vote pour toutes les femmes. paradoxe, d'appeler trois femmes ministres alors que leurs voix ne comptent pas?

Au milieu de l'agitation du pays, imaginons un instant l'exaltation ressentie par les femmes. Trois d'entre elles siègent à présent dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale: mesdames Cécile Brunschvicg, sous-secrétaire d'État à l'Éducation nationale, Suzanne Lacore à la Protection de l'enfance et Irène Joliot-Curie à la Recherche scientifique.

Cécile Brunschvicg est la plus connue des trois car elle se bat depuis longtemps en faveur des femmes. Particulièrement pour tout ce qui concerne le travail féminin: réglementation du travail, abrogation du travail nocturne pour les enfants et les adolescent-e-s, création de l'école des surintendantes d'usines (assistantes sociales aujourd'hui), etc. Elle est présidente de l'Union féminine pour la Société des nations. Plus tard, elle met sur pied l'Union française pour le suffrage des femmes et dirige parallèlement l'hebdomadaire *La Française*. Une fois ministre, cette femme décidée voudra travailler en collaboration avec la Santé publique.

Suzanne Lacore, sous-secrétaire d'État à la Protection de l'enfance, a passé une grande partie de sa vie comme institutrice à la campagne; elle connaît bien les problèmes des enfants. Aussi, elle s'occupe immédiatement des plus défavorisé-e-s, ceux-celles de l'Assistance, et des enfants anormaux-ales. Elle préconise certaines mesures visant à restreindre le nombre d'abandons, à faciliter l'adoption, etc. Par ailleurs, elle demande que des maisons maternelles soient construites dans chaque département. Les femmes pourraient y accoucher, secrètement si elles le souhaitent, et l'enfant y serait élevé-e si elles ne peuvent le faire elles-mêmes. Elle réclame que le travail de l'enfant soit en fonction de sa fortune, de son orientation professionnelle et en proportion de ses forces. Enfin, elle pense aux loisirs. Pour elle, l'enfant doit apprendre à travailler et à jouer.

Sous-secrétaire d'État à la Recherche scientifique, poste créé en son honneur, Irène Joliot-Curie est la benjamine. Prix Nobel de chimie en 1935, avec son mari, cette savante remarquable avait déjà combattu pour le Front populaire. «Ce sera une grande joie pour moi, dit-elle, si je puis sauvegarder en France le droit le plus précieux des femmes, celui d'exercer, dans les mêmes conditions que les hommes, les professions pour lesquelles elles se sont qualifiées par leur instruction et leur travail.»

Elle réorganise la recherche afin de la faire subventionner et de la rendre plus aisée, et réclame par exemple la création de centres d'expérimentation spécialisés. Elle prévoit donner à des savant-e-s étrangèr-e-s la possibilité de continuer leurs travaux scientifiques en France. Mais des raisons personnelles l'empêcheront d'aller au bout de son programme; en octobre 1936, elle doit démissionner.

En 1936, le gouvernement socialiste de Léon Blum comptait donc trois femmes. En 1985, le gouvernement socialiste de Laurent Fabius en comptait six. En 1986, elles sont quatre en tout: une ministre déléguée et trois secrétaires d'État. Le ministère des Droits de la femme n'existe plus. Les problèmes des femmes, eux, continuent d'exister, mais une Délégation à la Condition féminine est bien suffisante selon Jacques Chirac.

Cinquante ans ont passé. Peut-on parler d'évolution? Certainement pas. De régression, plutôt? Enfin, nous votons... tout de même!

MARYSE BENSAID

Carole Beaulieu, journaliste au *Devoir* et collaboratrice régulière à *La Vie en rose*, est actuellement stagiaire à Paris. *Maryse Bensaid*, assistante à l'Université de Paris I, docteure en histoire, collabore à différentes revues.

CONTROVERSÉ

LE BON USAGE... DE L'EXCÈS



André Goosse

Alors il paraît que «la féminisation excessive de la langue inquiète plus le nouveau responsable du *Bon Usage* que le relâchement de la Loi 101»! C'était le sous-titre de l'article consacré par *La Presse* du 29 novembre dernier à monsieur André Goosse, surnommé le dauphin de Grevisse. Vous savez, la grammaire.

J'avais assisté à la causerie à laquelle participait monsieur Goosse en compagnie de Marie Cardinal et d'Antonine Maillet, au Salon du livre de Montréal, causerie qui devait porter sur les différentes «parlures» du français. Là encore, André Goosse s'était empressé de souligner la tendance excessive à la féminisation de la langue au Québec.

Il semble bien que ce soit un thème récurrent (intéressant de noter la racine latine de ce mot *recurrens*: «qui revient en arrière») chez ce linguiste belge dont on ne cesse de vanter l'esprit libéral, pédagogue, bref bon pépère, tout au long de l'article cité. Très intéressant ce rapprochement entre la féminisation et la Loi 101! Nous aurons décidément tout entendu! Le *e* si longtemps muet, menotté, commence à indisposer les gardiens (ici le masculin est de rigueur) de la langue française. Pour qui l'écriture, et par là même la langue, est un moyen de manifester sa présence (avec un *e* accentué d'une conscience féministe), il y a certes matière à réflexion.

J'ai trouvé fascinant l'usage de ces deux mots côte à côte: féminisation et excès. Le mouvement de féminisation de la langue entrepris au cours des quinze dernières années ne constituait-il pas une réaction *légitime* à une domination *excessive* du genre masculin sur la langue? Combien de fois ne m'a-t-on pas servi comme argument que le masculin englobait aussi le neutre, pour contrer toute remise en question de sa suprématie? Oh! bien sûr ce débat peut apparaître d'un intellectualisme outrancier. Mais c'est bien du quotidien de la langue dont je veux parler. La langue, instrument de communication, et tout autant instrument de présence dans la réalité. Comment peut-on véritablement communiquer et manifester sa présence si l'on n'existe dans une langue qu'en différé, à la merci de règles grammaticales élaborées, fixées et approuvées en l'absence de ses usagères?

La grammaire de monsieur Grevisse porte un titre for révélateur, *Le Bon Usage*. De quel usage parle-t-on? N'y a-t-il qu'*un* bon usage? Parlons-en, de l'usage. Aux dernières nouvelles, les femmes s'expriment de plus en plus clairement et prennent enfin une place dans les différents secteurs de la vie sociale. Leur volonté de vouloir aussi exister dans la langue ne va-t-elle pas de soi? Finis les balbutiements, les hoquets polis de nos bouches trop longtemps muselées, les tournures pour ne pas dire les contorsions de phrases nécessaires afin d'exprimer une pensée, une émotion *visiblement* au féminin. Et si pour cela il faut tomber dans l'excès, et bien allons-y gaiement. L'excès ne tue pas. Il permet d'apprécier l'équilibre dans toute sa mesure.

Personnellement j'aime l'excès, surtout lorsqu'il dévoile, s'ouvre sur l'horizon. Et quoi de plus approprié que l'excès pour dépoussiérer la trop longue et totale inertie d'une langue plus portée à établir des règles restrictives qu'à rendre justice aux éléments qui la constituent? Oui, l'excès comme l'outre-mesure, justement pour passer outre les mesures prohibitives qui ont réglementé notre présence au sein de la langue. Quand une langue ne manifeste principalement que notre secondarité, voire notre absence, de quel excès peut-elle encore être taxée?

Je n'arrive toujours pas, d'ailleurs, à saisir en quoi consiste exactement la «féminisation excessive». À cet égard, rien dans les propos de monsieur Goosse lors de la causerie ni dans l'article déjà mentionné, malgré un gros sous-titre prometteur, ne m'a éclairée sur ladite question. D'autre part, je suis très irritée de l'analogie entre la Loi 101 qui, je le rappelle, vise essentiellement à contrer l'anglicisation, et la féminisation. Est-ce à dire que la féminisation du français va affaiblir ou «infester» son contenu à la manière de l'anglais? Il faudrait n'avoir que bien peu d'estime de soi pour ne pas s'insurger contre un tel rapprochement.

Heureusement, comme j'en ai beaucoup (d'estime!) pour moi-même et mes pareilles, et une tendance naturelle, voire instinctive, au débordement comme à l'excès, je vous le dis, mes biens chers «frères», nous vous aurons à l'excès (comme on dit à l'usure). Au sens littéral, bien entendu!

PHOTO: LA PRESSE

LYNA LEPAGE

BRÈVES



TOUTES À COPENHAGUE

Quelles stratégies adopter pour accroître le nombre de femmes dans le domaine de la science et de la haute technologie? Comment accroître le nombre de filles dans les filières scientifiques? Quelle est la place des femmes dans la conception des outils techniques? Leur rôle en tant qu'utilisatrices d'équipements automatisés ou informatisés? Comment améliorer leur situation? Autant de questions auxquelles ont tenté de répondre une centaine de femmes, principalement des chercheures, ingénieures et enseignantes.



PHOTO: KIRSTINE THEILGAARD

La philosophe Isabelle Stengers durant son exposé à Copenhague

Venues d'Europe de l'Est (Pologne et Hongrie) et de l'Ouest, les participantes au colloque intitulé **Women Challenge Technology** ont discuté de ces questions pendant quatre jours, du 15 au 19 novembre dernier, au nord de Copenhague.

Les débats ont parfois été houleux, par exemple lorsque certaines ont voulu définir des valeurs «féminines» que l'on pourrait tenter d'introduire dans les sciences «masculines»!

Mais, comme dans tous les colloques, ce sont surtout les contacts qui ont compté. Le Réseau femmes-informatisation-bureaux de Paris était présent, tout comme Microsyster de Londres. Le Réseau tente de regrouper les femmes qui utilisent l'informatique dans leur travail, alors que Microsyster apprend aux femmes comment se servir d'un micro-ordinateur. Par ailleurs, en Norvège, deux sociologues de l'Institut pour la recherche sociale dans l'industrie (IFIM) se sont intéressées aux entreprises qui embauchent des femmes ingénieures et ont conclu que ces dernières étaient plus «dynamiques» que leurs concurrentes.

Ce ne sont là que quelques éléments des communications présentées au colloque. Les quelque 1 000 pages des contributions ont été regroupées en quatre volumes que l'on peut se procurer au prix de 20 $ US à l'adresse suivante: Women Challenge Technology Contributions, c/o Anette Kolmos, Faggruppen Teknologi og Samfund, Institute of Development and Planning, University of Aalborg, P.O. Box 159, 9 100 Aalborg, Denmark 08-15-85-22. Et, avantage non négligeable, les adresses des auteures sont indiquées.

DIANE TREMBLAY

ET ON PENSE LES FEMMES DIPLOMATES!

Depuis deux ans, des 75 diplomates nommés à la tête des missions canadiennes à l'étranger, seulement sept étaient des femmes: à peine 10 %. Le gouvernement Mulroney s'engageait pourtant, en 1984, à combler l'écart entre le principe de l'égalité... et son application. Sa moyenne est cependant meilleure quant à la nomination des directeur-trice-s des sociétés gouvernementales et des membres des conseils d'administration des divers organismes d'État. Sur 2 519 personnes choisies depuis deux ans, 337 étaient des femmes, soit 22,5 %.

Pour en revenir aux diplomates, dans l'ensemble du ministère des Affaires extérieures, 30,6 % des postes sont occupés par des femmes. Elles sont cependant — et classiquement — concentrées dans les catégories de soutien administratif et de secrétariat, où elles détiennent 38 % et 99 % des postes. (Source: *La Presse*, 6/11)

JOHANNE LESSARD

NICARAGUA: LA VICTOIRE ET APRÈS

Le Nicaragua est en guerre. Rien de neuf là-dedans. La plupart des hommes sont donc au front. Pendant ce temps, comme l'explique Luz Beatrix Arellano de l'AMNLAE (Conseil national de l'Association des femmes nicaraguayennes Luiz Amanda Espinoza), les femmes, elles, deviennent propriétaires de terrains. Voilà qui est nouveau. Elles se battent pour leurs droits et la reconnaissance de leurs acquis. Pour elles aussi, c'est la révolution d'abord, la défense avant tout, mais gare à ceux qui tentent d'étouffer les luttes féministes sous le prétexte de consacrer toutes les énergies à la guerre.

Depuis un an, la situation économique de ce petit pays d'Amérique centrale s'est gravement détériorée. L'aide de Ronald Reagan et de ses sbires aux contre-révolutionnaires et l'interception, cet automne, d'un hélicoptère piloté par un ancien agent de la CIA, ne font que rendre plus visible l'implication des États-Unis dans ce conflit. Comme si cela ne suffisait pas, les pays voisins du Nicaragua terminent des préparatifs de guerre qui n'augurent rien de bon.

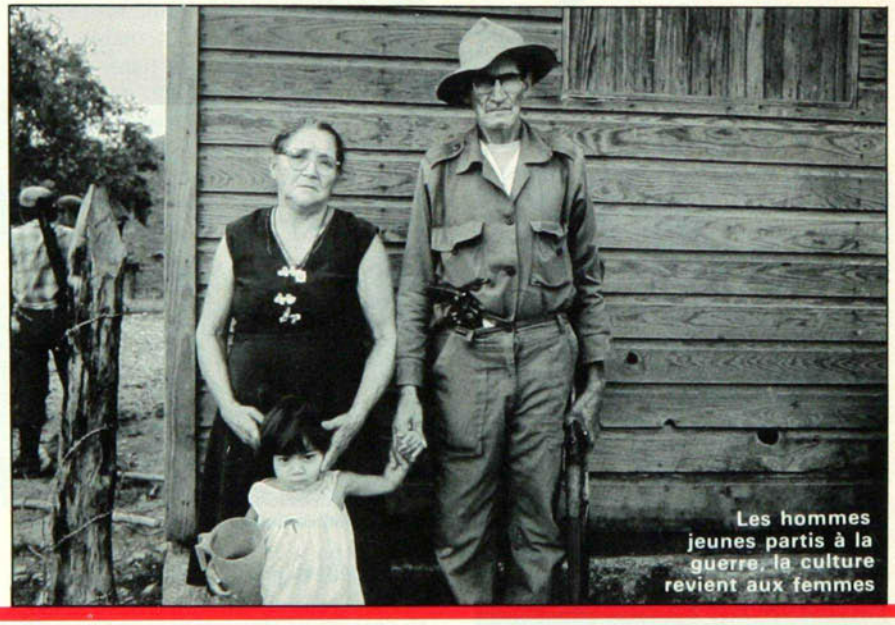
Par contre, depuis un an, aussi, soit plus précisément depuis la dernière assemblée d'AMNLAE, le sort des Nicaraguayennes s'est nettement amélioré. La nouvelle constitution a apporté plusieurs points positifs. Par exemple, le gouvernement a adopté une loi protégeant les couples vivant en union libre. Une autre exige la division des tâches familiales entre hommes et femmes. AMNLAE demande de plus au gouvernement de se montrer plus sévère envers les batteurs de femmes. Et surtout, les femmes s'organisent, se questionnent et prennent de plus en plus d'espace dans la société. Elles travaillent la terre, conduisent elles-mêmes les tracteurs et s'occupent de commercialiser les récoltes. «Et elles le font, soutient Luz Beatrix Arellano, de passage au Québec cet automne, d'une façon très différente de celle des hommes. Elles démontrent beaucoup d'imagination dans leur gestion. L'habitude qu'elles ont de se débrouiller avec de petits budgets leur donne un grand avantage.»

Mais que se passera-t-il quand cette guerre sera enfin terminée et que les hommes rentreront? «AMNLAE fait tout, répond Luz Beatrix, pour éviter que ces changements ne soient que des effets de conjoncture. (...) Nous ne sommes pas là pour boucher les trous. Notre apport est très créatif et on sent chez les Nicaraguayennes une véritable volonté de participer aux choix de la société.»

L'espoir qui anime ces femmes, c'est que la révolution de leur pays aille plus loin qu'ailleurs où, trop souvent après la victoire, on finit par reléguer les femmes au second plan.

Et Lux Beatrix Arellano est convaincue que leur voeu se réalisera.

NATHALIE RIEL



Les hommes jeunes partis à la guerre, la culture revient aux femmes

PHOTO: PONO PRESSE

Comment répondre à la commission Rochon?

Du 6 au 8 février aura lieu à Montréal, au pavillon Leacock de l'Université McGill, un événement d'importance pour les milieux syndicaux et communautaires: le **Forum national sur les services sociaux et de santé**.

Il était une fois...une militante du Syndicat canadien de la fonction publique (FTQ), Louise Valiquette, qui invita, en juin 1985, d'autres syndicats à préparer un colloque sur la santé et les services sociaux. L'objectif était de taille: que les travailleur-euse-s du secteur public réfléchissent et se concertent pour intervenir publiquement dans le débat soulevé par la commission Rochon, chargée d'étudier le système québécois des services sociaux et de santé.

Centrales syndicales, syndicats d'infirmières, organismes communautaires provinciaux formèrent donc le Regroupement pour la santé et les services sociaux, qui comprend maintenant des groupes comme l'AQDR, la Confédération des organismes provinciaux des personnes handicapées du Québec, le Front commun des assistées sociales et assistés sociaux, la Fédération des femmes du Québec, etc.

Depuis plus d'un an, tous ces organismes ont préparé ensemble le Forum de février, après avoir gagné un premier pari: s'entendre sur des objectifs communs.

Le deuxième pari, c'est que ce Forum suscite des stratégies communes pour influencer les choix politiques actuels et futurs en matière de santé et de services sociaux. Les quelque 600 participant-e-s, par secteurs d'intervention: santé mentale, personnes âgées, jeunes, services sociaux, etc., se pencheront sur cinq questions majeures: l'accessibilité des services publics, la privatisation, la qualité, la démocratisation et la prévention.

Est-il besoin de rappeler que certains de ces enjeux sont au coeur des préoccupations des femmes, travailleuses et usagères? Ce sont elles qui, à 75%, dispensent ces services et, le plus souvent, les utilisent, pour elles-mêmes ou pour leurs enfants.

Et c'est surtout aux femmes que le gouvernement adresse son discours sur le bénévolat social. Pendant que papa anime le club de hockey de la paroisse,

NOUVELLES DE BRUXELLES

Bruxelles, 27 novembre 1986. Il pleut, évidemment. Et me voilà au 29, rue Blanche, à la permanence du GRIF (Groupe de recherche et d'information féministes), venue prendre le pouls du féminisme belge. « Alors, Véronique, quoi de neuf chez vous depuis un an?» Ensemble nous établissons, la permanente du GRIF et moi, le bilan de l'année:

Mars — Le bureau féministe de l'Alliance verte alternative (groupe du Parlement européen) organise un colloque de trois jours sur les nouvelles technologies de reproduction où seules des féministes viennent donner leur opinion. Cela pour équilibrer la consultation faite par le Parlement auprès des scientifiques (des hommes pour la plupart).

Juin — À la suite du Congrès international sur la prostitution, premier du genre, tenu en 85 à Bruxelles, le Parlement européen vote, à la majorité des deux tiers, une résolution visant à faire de la prostitution une profession parfaitement légale.

Juillet — À l'Université d'été du GRIF, un colloque réunit une centaine de féministes (belges, françaises, brésiliennes surtout) autour de la question de la transmission de la culture féministe. À surveiller, le prochain numéro des **Cahiers du GRIF: Les Petites Filles sans modèles** (titre provisoire). Rappelons que les actes du colloque précédent de l'Université d'été sont parus en 1983 sous le titre **D'amour et de raison**.

Novembre — Descente dans un collectif de planning familial, arrestation et procès de 60 personnes, femmes ayant subi des avortements et personnel médical. L'avortement n'est toujours pas dépénalisé en Belgique. Quant au viol, il ne fait même pas partie du code pénal bien qu'il y ait dans l'air un projet de loi.

Le 11 novembre (l'équivalent de notre 8 mars) est consacré cette année à fêter les dix ans du collectif Femmes battues. À noter qu'en 1985, Marie-Victoire Louis a fondé l'Association européenne contre la violence faite aux femmes, pour ne pas dire contre le harcèlement sexuel. Contrairement au Québec, ce problème est touché depuis peu en Europe. Voici, voilà, en bref, des nouvelles fraîches de la Belgique.

LINE McMURRAY

CONSOLTEX, LA COMPAGNIE HARCELÉE

Le Groupe d'aide et d'information sur le harcèlement sexuel a honoré dernièrement la compagnie de textile Consoltex, de Montréal, pour son attitude dans un cas de harcèlement sexuel, impliquant l'une de ses employées. Les dirigeants de la compagnie ont toutefois refusé de se rendre à la conférence de presse pour recevoir leur prix afin d'éviter de mêler publiquement la compagnie à un cas de harcèlement sexuel! La distinction tabou a été acheminée... par messager. Pauvre Consoltex! Se remettra-t-elle de cette mauvaise publicité? (Source: *La Presse,* 18/11) — **JL**

maman se voit confier des enfants en bas âge, ou d'ex-patients psychiatriques, ou une tante âgée qui ne trouve pas de place au centre d'accueil.

Autrement dit, les femmes sont doublement concernées par la réforme du système de services sociaux et de santé à laquelle travaille activement la commission Rochon. Comme tous les contribuables, elles ont intérêt à participer à un débat qui met en cause tout un choix de société. Hériterons-nous d'une société où le chacun pour soi sera érigé en système et où l'État n'interviendra qu'en dernier recours auprès des plus démuni-e-s? Ou bien d'un système social où l'État garantira le droit de chacun-e à l'égalité des chances dans tous les secteurs de la vie?

Mais les femmes doivent aussi choisir: pallieront-elles, bénévolement ou à peu près, toutes les carences du système en s'appuyant sur leur longue expérience de générosité «privée»? Ou exigeront-elles des emplois stables et des salaires décents, au sein des services publics comme dans le secteur communautaire, où elles sont fort nombreuses? Les travailleuses des centres de femmes et des maisons d'hébergement, par exemple, arriveront-elles à faire reconnaître par l'État la pertinence et l'originalité de leurs approches et de leurs propres réseaux autonomes?

Ce Forum national vient à point. Ne revient-il pas aux producteur-trice-s et aux usagèr-e-s des services sociaux et de santé d'analyser le système actuel et de proposer des alternatives? Il faudra ensuite imposer nos vues aux tenants de l'État-Provigo. Et ça, c'est une autre paire de manches! Pour plus de renseignements sur le Forum: Louise Valiquette, (514) 527-9681.

FRANÇOISE DAVID

DIXIÈME

FESTIVAL DES FILLES DES VUES 1987

Il y a dix ans, Vidéo Femmes créait le premier lieu de rencontres annuel des réalisatrices d'ici et d'ailleurs.

À l'occasion de ce 10e anniversaire, venez profiter de l'accueil particulièrement chaleureux que vous réservent les filles des vues à Québec.

DU 11 AU 15 MARS
BIBLIOTHÈQUE GABRIELLE ROY
350 rue St-Joseph Est
QUÉBEC
(418) 692-3090

LE CANCER AU SEIN DES SPÉCIALISTES

Face au cancer du sein, toutes les femmes sont égales... mais certaines le sont plus que d'autres! En effet, au quatrième Congrès international de sénologie et de pathologie mammaire qui se tenait récemment à Paris, les spécialistes se sont mis d'accord sur les facteurs vrais, faux ou encore douteux qui désignent certaines catégories de femmes plutôt que d'autres comme hôtesses potentielles de cette vilaine bête. Vilaine bête qui, ne l'oublions pas, visite une femme sur dix, et qui, en 1985, a provoqué 1 062 décès.

Celle qui, à 30 ans, n'a pas encore eu d'enfant, risque deux fois plus qu'une autre d'avoir le cancer du sein, et s'il survient, ce sera autour de la soixantaine. Un avortement semble également augmenter les risques, mais on ne sait pas encore si c'est parce que celui-ci retarde la première grossesse ou s'il a des effets en lui-même.

Le mode de vie, plus que la génétique ou l'hérédité, semble augmenter ou diminuer les chances d'être atteinte, même si une femme dont la famille n'a connu aucun cas de cancer court deux fois moins de risques qu'une autre. L'alimentation, par exemple, joue un rôle important, mais les résultats des recherches sont encore contradictoires quant aux détails.

Enfin, contrairement à ce qu'on prétend parfois, l'âge des premières règles ou de la ménopause n'intervient en rien dans les variations statistiques.

S'il est un point qui fait l'unanimité parmi les spécialistes, c'est bien l'importance de dépister à temps la maladie pour pouvoir la guérir efficacement: 20% des cancers dépistés précocement contre 50% pour les cancers avancés s'accompagnent de ganglions auxiliaires. D'où l'importance de subir régulièrement un examen gynécologique et de se surveiller de près. À ce propos, Vidéo-Médic Inc. vient de produire une vidéocassette de 22 minutes destinée aux établissements de santé et aux femmes qui souhaitent acquérir une bonne technique d'autoexamen: 22 minutes qui peuvent s'avérer fort utiles (75 $ la copie BETA ou VHS). Info: (514) 735-7403. (Sources: *La Presse* 16/12/86, Fondation internationale de la santé, Paris.) — **J.L.**

SEULE CONTRE SIDBEC-NORMINES

En mai 83, une plainte pour harcèlement sexuel était portée devant la Commission des droits de la personne par six travailleuses de Sidbec-Normines, harcelées par leur contremaître. Après audition, la Commission fermait le dossier pour insuffisance de preuve. Par la suite, cinq des six femmes avaient démissionné à cause de l'atmosphère désormais intolérable.

Madame Line Nadeau, restée à l'emploi de la compagnie, devait à son tour quitter son travail entre février et juillet 1984, pour «asthénie (manque de force, dépression) causée par les événements». Elle demanda une indemnisation à la Commission de santé et sécurité au travail de la région Côte-Nord et après enquête, on la déclara admissible. Sidbec-Normines, pour qui il n'y avait jamais eu harcèlement, contesta aussitôt cette décision de la CSST et les motifs invoqués par la travailleuse.

À la fin octobre, le bureau de révision de la CSST donna raison à madame Nadeau: elle a bien droit aux prestations à la suite d'une dépression causée par du harcèlement sexuel au travail. Line Nadeau est la première femme de la Côte-Nord à être indemnisée pour ce genre de «maladie professionnelle».

Par ailleurs, elle a intenté en septembre 84 une poursuite en dommages et intérêts contre la compagnie et le contremaître harceleur. La cause sera bientôt entendue à la Cour supérieure de Sept-Îles. — **JL**

ERRATUM TARDIF

Au sujet du débat tenu lors de la Journée d'interactions lesbiennes le 4 octobre à Montréal (LVR, nov.), il aurait fallu écrire: «Cette idée en a suscité une autre: la création d'une coalition de groupes et d'individues. On vota à titre indicatif sur une seule proposition, celle de l'association. La majorité indiqua son accord...» — **LISE MOISAN**



PRÉVU



INVITATIONS

ANO-SEP, une association à but non lucratif destinée aux femmes séparées ou divorcées, reprend ses activités le 9 février. Pendant 15 semaines, les participantes suivent un cheminement qui les aide à traverser cette période difficile de leur vie. Des réunions hebdomadaires se donnent en collaboration avec les services d'éducation des adultes de Montréal et de Verdun. Pour informations et inscriptions: (514) 849-5339.

RÉSIDENCE BOURG-JOIE, située à Nicolet, est une maison d'accueil pour femmes toxicomanes. Des stages d'un mois y sont offerts (pension: 20 $ par jour). Pour en savoir plus: (819) 293-4333.

MOUVEMENT CONTRE LE VIOL, un organisme offrant un service confidentiel d'intervention pour les victimes d'agression sexuelle ainsi qu'un service particulier aux victimes d'inceste et à leur mère, tient sa campagne de financement jusqu'au 15 février. Faites parvenir vos dons à l'adresse suivante: C.P. 364, Succ. N.D.G., Montréal H4A 3P7. Info: (514) 842-5040.

TREIZE, une revue faite par des lesbiennes, axée sur l'information événementielle et politique et sur le vécu lesbien, a besoin de soutien financier pour continuer. L'abonnement d'un an (cinq numéros) coûte 9 $. Dons et abonnements de soutien sont les bienvenus. Info: **Treize,** C.P. 771, Succ. C, Montréal H2L 4L6.

LE STUDIO ENSEMBLE présente du 16 au 28 février, à 20 h, une adaptation anglaise de la célèbre pièce de Jean Anouilh, **Antigone**, au Players' Theatre, 3480, rue McTavish. Un pourcentage de la vente des billets sera versé à **Assistance aux femmes de Montréal,** une maison d'hébergement ouverte aux femmes et enfants victimes de violence familiale. Info: (514) 284-0659.

LES BELLES SOIRÉES de la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal reprennent. Au programme des mois de février et mars, des ateliers portant sur des thèmes tels que: **Portraits de femmes muses et créatrices, Faut-il être jaloux en amour?,** ou encore **Outils de planification financière personnelle.** Info: (514) 343-6090.

LE THÉÂTRE DE QUARTIER invite ceux et celles qui aiment cette forme d'expression à participer à des cours pratiques n'exigeant aucun prérequis, les samedis et dimanches de 9 h 30 à 17 h au 3702, rue Sainte-Famille. Informations et inscriptions: (514) 845-3338.

PARUTIONS

LA COLLECTIVE DES FEMMES DE NICOLET et régions offre au public un recueil d'une vingtaine de textes où des femmes témoignent, chacune à sa manière, de leur expérience de vie. Le recueil s'intitule **Le Silence éclaté** et se commande, au coût de 9,95 $, à La Collective des femmes de Nicolet et régions, C.P. 1679, 160, rue Frère Dominique, Nicolet J0G 1E0. Info: (819) 293-5958.

LA SOCIÉTÉ ALZHEIMER DES LAURENTIDES vient de lancer un roman autobiographique de Françoise Pelletier Lamarche: **Afin que nul ne meure de la maladie d'Alzheimer.** Ce livre vise à rendre plus compréhensible cette maladie encore mystérieuse. Pour en obtenir un exemplaire, faire parvenir un chèque de 11 $, incluant les frais postaux, à l'ordre de la Société Alzheimer des Laurentides Inc., C.P. 276, Sainte-Agathe-des-Monts J8C 3A3.

LA FÉDÉRATION DU QUÉBEC POUR LE PLANNING DES NAISSANCES vient de publier le quatrième numéro de son **Cahier femmes et sexualité.** Les numéros 1, 2 et 3 sont aussi disponibles à l'adresse suivante: Fédération du Québec pour le planning des naissances, 3826, rue Saint-Hubert, Montréal H2L 4A5. Info: (514) 842-9501.

L'INSTITUT CANADIEN DE RECHERCHES SUR LES FEMMES (ICREF) a publié les Actes du colloque ICREF 84, un volume de 304 pages, sous le titre **Femmes: images, modèles.** On peut faire parvenir sa commande, accompagnée d'un chèque ou d'un mandat-poste de 6,75 $ à l'ordre de l'ICREF/CRIAW, au 408 - 151, rue Slater, Ottawa K1P 5H3.

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans le prix du jeu **La famille, un jeu d'enfant?** que nous annoncions dans le numéro de décembre, page 19. Son coût est de 149,99 $ (et non de 14,99 $!).

DIVERS

FINRRAGE est un organisme britannique qui veut informer les femmes du monde entier sur les manipulations génétiques et en dénoncer les aspects tendant à renforcer le patriarcat.

À son actif, le mouvement compte déjà quatre colloques internationaux et plusieurs parutions. On peut contacter FINRRAGE (Feminists International Network Resistance Reproductive and Genetic Engineering) en écrivant à: FINRRAGE, P.O. Box 583, Londres, NW3 1R0, Royaume-Uni.

The Highlands Inn

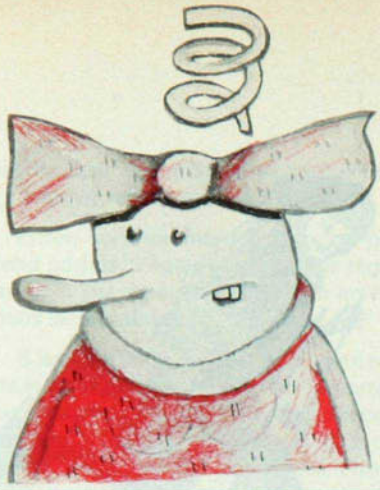


PETITE AUBERGE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le Highlands Inn est un endroit unique pour vous, vos ami-e-s, vos amant-e-s. Cent acres de terrain privé, des montagnes à perte de vue, des chambres meublées d'antiquités et des salles communes spacieuses. Nous avons aussi un bain tourbillon, des pistes de ski de fond et alpin à proximité et des promenades en traineau.

Aubergistes:
Judith Hall et Grace Newman
(603) 869-3978

P.O. Box 118 U
Valley View Lane
Bethlehem, N.H. 03574



MALADIES TRANSMISES SEXUELLEMENT

MORTELLES POUR LA VIE AMOUREUSE

«Depuis l'âge de 19-20 ans, j'ai des douleurs menstruelles insupportables qu'aucun médecin n'a comprises. La douleur, de plus en plus forte, s'est étendue au-delà de ma période de menstruation et, à l'âge de 25 ans, j'ai dû être hospitalisée d'urgence. Présentement, j'ai quelque chose dans le ventre qui dort mais qui n'est "documentable" que par mes douleurs. Je voudrais que cela continue de dormir entre mes réinfections spontanées. Pour le moment, ma salpingite ne m'empêche pas de vivre. Mais je me demande sérieusement et anxieusement si je ne devrais pas avoir recours à la chirurgie maintenant, pour prévenir une augmentation de la douleur avant que ce ne soit irréversible. Mon gynécologue ne veut pas m'opérer. Il dit que je peux toujours avoir envie d'avoir des enfants. Mais même si je voulais un enfant, il risquerait d'être infecté. Alors?»

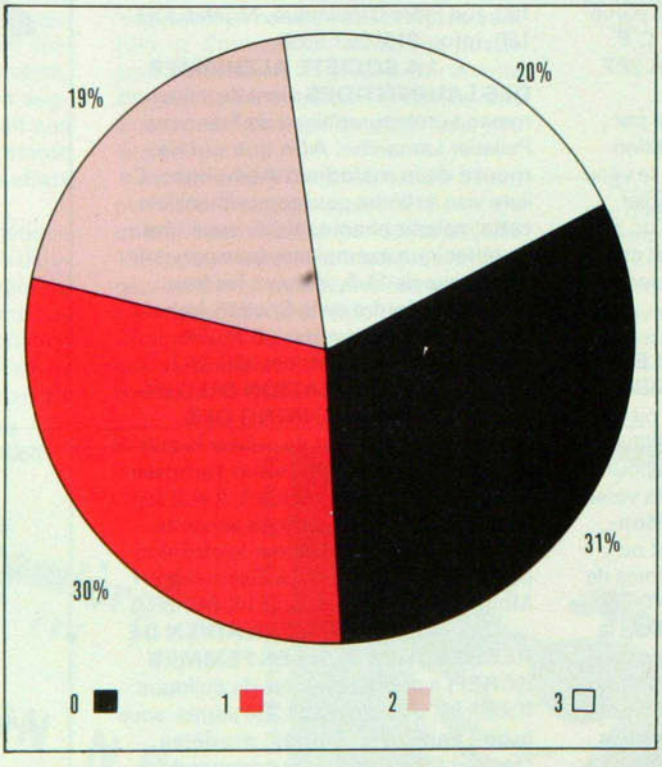
Avez-vous peur des maladies transmises sexuellement? Devant le risque pour la santé qu'elles représentent, avez-vous changé vos habitudes sexuelles? Vous-même, avez-vous été atteint-e par une MTS? Qu'avez-vous ressenti? Et quel impact la maladie a-t-elle eu sur votre vie amoureuse?

Toutes ces questions, avec plusieurs autres, nous vous les posions, lectrices et lecteurs, dans un questionnaire publié en novembre 86. «Les MTS sont-elles mortelles pour la vie amoureuse?», s'interrogeait *La Vie en rose*. S'il faut en croire le sentiment général qui se dégage de vos réponses, reçues de tous les coins du Québec, quand frappent les MTS, la vie amoureuse n'est pas toujours morte... mais elle n'est pas forte! Et le plus triste, c'est qu'elles frappent souvent.

Presque 500 personnes, 442 femmes et 57 hommes, hétérosexuel-le-s à 88,8 % et âgé-e-s de 30 ans en moyenne, ont répondu à notre sondage. La grande majorité (69 %) des participant-e-s ont été atteint-e-s d'au moins une MTS au cours des deux dernières années (tableaux 1 et 2), et cette expérience semble se vivre, bien souvent, sur le mode de l'angoisse et de la douleur. D'ailleurs, débordant des cases étroites de notre questionnaire «objectif», nombre de répondant-e-s ont eu la gentillesse de nous écrire plus longuement. Nous vous livrons ici quelques extraits de ces témoignages (dont certains sont assez effarants), ce qui nous permet de donner chair et vie aux froides statistiques.

TABLEAU 1

Fréquence de MTS chez les répondant-e-s



L'onde de choc

Si les cas de MTS ne sont pas tous aussi dévastateurs pour la santé physique et émotive, ils ont presque toujours un impact négatif sur la vie sexuelle et amoureuse. Les trois-quarts (75,5 %) des répondant-e-s victimes de MTS — 305 femmes et 39 hommes — disent avoir «cessé toute activité sexuelle», pendant une période au moins, et 69,2 % constatent que les MTS ont eu un impact important sur leurs relations (tableaux 3 et 4).

«Quant à notre sexualité, l'idée même de pénétration, d'attouchements aux parties génitales, n'effleure même pas nos esprits engourdis par le virus: c'est la libido niveau zéro! Quelques caresses, des massages, des "collages" nous tiennent lieu de sexualité pendant les dix jours que dure une infection.»

Souvent (dans 24,9 % des cas), il se crée un froid entre les partenaires. Cette expérience est l'occasion pour certain-e-s (environ 13 %) d'approfondir leur relation et de se rapprocher de leur amant-e. D'autres (8,8 %) sont alors forcé-e-s de révéler à l'autre une relation clandestine. L'expérience douloureuse d'une MTS peut aussi mener à la rupture (8,2 %).

«Je pense qu'on ne soulignera jamais assez le moment de "déséquilibre" par lequel on passe en apprenant qu'on est malade ~~et~~ en plus, incurable. Certaines maladies (dont l'herpès génital) ont une connotation tellement négative!... Et on ne sait pas à qui en parler. J'aurais vraiment eu besoin d'être rassurée, mon ami aussi. Nous nous sentions très isolés, nous avions l'impression d'être "identifiables". Notre relation en a pris un coup. Je n'étais pas

LISE MOISAN
ET LE BUREAU D'ÉTUDES SOCIOGRAPHIQUES

capable de faire l'amour. Je ne voyais plus dans cet acte qu'un échange de microbes. Ce fut très difficile à passer.»

Que ces infections entraînent trop souvent de graves problèmes pour la santé, nous le savions déjà (voir LVR novembre 1986). Mais ce que notre sondage a permis de mettre en évidence, c'est toute la gamme de sentiments, d'émotions fortes dont est soudainement traversée la personne atteinte de MTS, parmi lesquelles domine l'anxiété (tableau 5).

Il arrive qu'elle se sente impuissante, salie, dégoûtée, ou bien qu'elle se mette en colère contre l'injuste sort qui semble l'avoir désignée. Certaines personnes (5 %) ont même parfois la réaction défensive classique de nier la réalité. Presque aucune (3,5 %), en tout cas, ne reste indifférente, et l'un des réflexes les plus courants est de s'inquiéter pour le bien-être du ou de la partenaire (50,6%).

De plus, près de 90 % de l'ensemble des répondant-e-s considèrent qu'une véritable épidémie de MTS sévit actuellement au Québec et ce, qu'elles aient été personnellement touchées ou non. Nouvelle source de stress, les MTS sont donc doublement nocives!

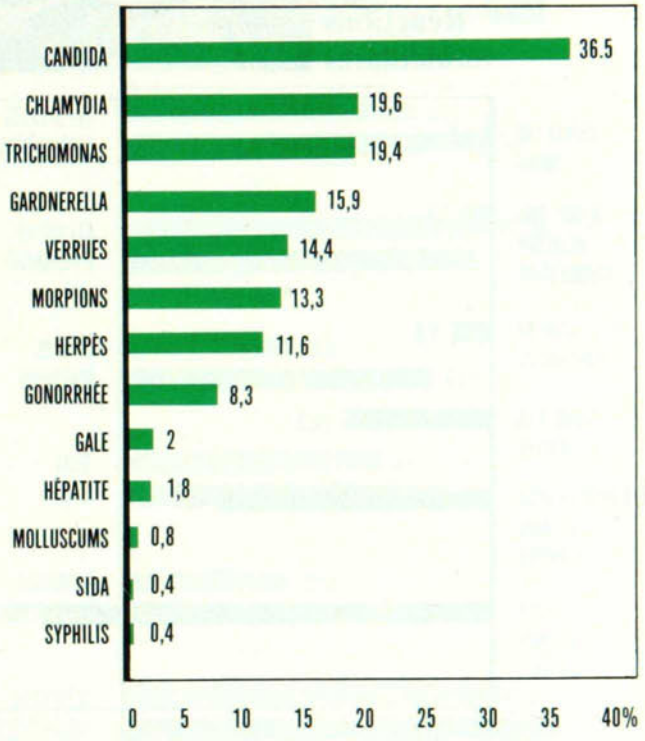
Les hommes et le Bon Dieu

Quels facteurs augmentent les risques de contracter une MTS? L'analyse des réponses nous démontre qu'il n'y en a que deux: les hommes et le Bon Dieu! Cette affirmation étrange mérite explication...

Au cours des deux dernières années, 79,6 % des personnes qui ont répondu à notre sondage ont eu entre un et cinq partenaires masculins et sont actives sexuellement. Parmi celles qui n'ont eu qu'un partenaire, 54,3 % ont contracté une MTS. Mais l'analyse des réponses démontre que le risque croît... avec l'usage, comme dirait Santé et Bien-Être Canada, c'est-à-dire avec le nombre d'amants. Il est de 67,6 % avec deux, de 79,7 % avec trois et de 87,4 % avec cinq partenaires sexuels et plus. Âge, orientation sexuelle, lieu de résidence n'ont aucun impact sur les probabilités de contracter une MTS. (À noter

TABLEAU 2

Pourcentages de cas de MTS au cours des deux dernières années



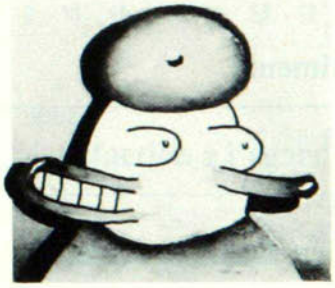
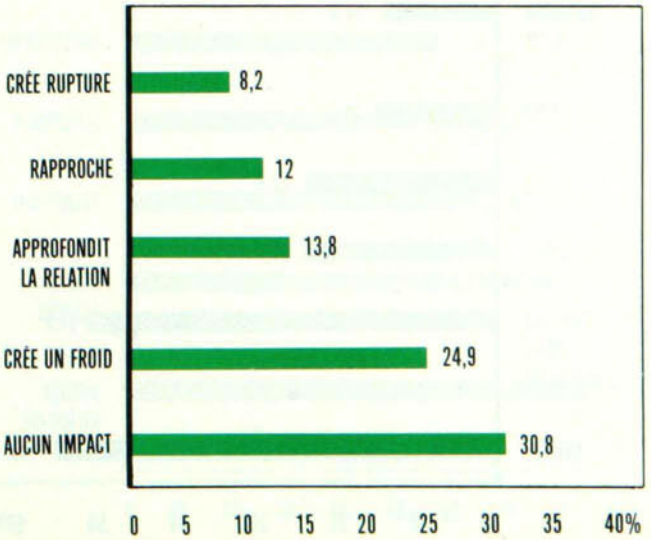


TABLEAU 3

Impact sur la relation



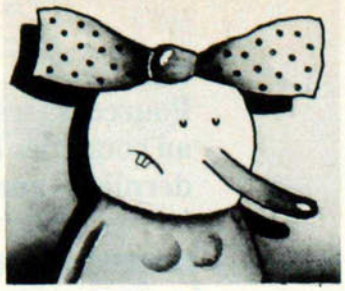
que les répondant-e-s ayant eu des femmes comme partenaires sexuelles étaient en trop petit nombre pour établir des statistiques significatives: 18,4 % ont eu de une à trois amantes au cours des deux dernières années.)

Enfin, si le Bon Dieu semble protéger ses ouailles et que 58,7 % «seulement» des personnes qui s'identifient à une religion, contre 78,1 % des «mécréantes», contractent une MTS, c'est probablement parce que la pratique d'une religion va souvent de pair avec la monogamie. Moins de partenaires, moins de risques.

Ces chiffres donnent-ils raison aux adversaires revanchards de la libération sexuelle des femmes? Ou bien plutôt aux féministes qui remettent en cause le modèle dit «masculin», avec la pénétration comme condition *sine qua non* du rapport sexuel? Le débat reste entier. En tout cas, sur le plan strictement pratique, s'il est un point sur lequel tout le monde devrait tomber d'accord, à la lumière des faits, c'est bien sur l'usage du condom. Les choses ne sont encore là, malheureusement, pas si simples...

«Même si j'ai eu beaucoup de partenaires, je baise très peu. Le problème, c'est que les hommes ne veulent pas porter de condom. C'est très dur de leur imposer ça et c'est très dur pour moi de refuser de faire l'amour quand j'en ai envie. L'effort est toujours du côté des femmes. Tu mets tes conditions et si ça ne va pas, tu t'en passes! Ça c'est la position héroïque, pure et dure. Mais la vie n'est pas comme ça. Tu as des besoins, et la tendresse et le sexe, ça va parfois ensemble. Il y a d'autres manières de faire l'amour, je le sais, mais moi, j'aime ça la pénétration (oui, oui, vraiment, et pas par conditionnement «féminin»). Alors, c'est le cul-de-sac (c'est le cas de le dire!). J'ai beaucoup souffert de cette année et demie de MTS. Pas tellement physiquement car j'ai eu la chance d'être bien traitée. Mais psychologiquement, je me suis sentie putain (ou, en anglais, promiscuous), sale, rien. Ça salissait les amours que j'avais vécues

ILLUSTRATION: DIANE O'BOMSAWIN



alors que les relations étaient belles, la plupart du temps. Depuis, j'ai toujours peur, la moindre irritation vaginale m'inquiète. Ça m'obsède littéralement, et pour encore longtemps, je pense. Ça ne m'empêche pas de faire l'amour, mais j'ai toujours le sentiment que je vais être punie par quelque MTS venue du ciel.»

L'école de l'expérience

L'expérience d'une MTS permet-elle de démystifier l'aspect médical de ces infections et, par exemple, de mieux en connaître les symptômes? Influence-t-elle la perception que l'on a de la dimension sociale du problème? Devient-on personnellement plus craintive, plus activement prudente?

«Un nouveau partenaire, à qui je demandais de mettre un préservatif, m'a répondu: "Avec moi, ce n'est pas nécessaire"... Quelques jours plus tard, j'avais une sérieuse gonorrhée!»

L'expérience développe-t-elle des habitudes préventives? Et ultimement, entraîne-t-elle un comportement sexuel plus «sage»? Nous avons pressé le citron de l'analyse statistique pour répondre à ces questions.

L'expérience d'une MTS semble effectivement améliorer les connaissances médicales puisque 70,7 % des victimes, contre 53,4 % des non-victimes, croient bien connaître ces maladies. Pas encore assez cependant, car les deux catégories de personnes réclament également, et en masse (91,7 %), plus d'informations sur la question.

L'inquiétude face aux MTS augmente lorsqu'on a été soi-même échaudé-e. Seulement 13,4 % des victimes croient ne courir aucun risque alors que plus du tiers des non-victimes se sentent à l'abri de l'épidémie.

Mais si les perceptions se modifient après expérience de contamination, les comportements, eux, changent-ils en conséquence? Oui et non, et c'est ici que les chiffres deviennent significatifs. L'étude montre qu'en effet, les victimes deviennent plus prudentes (tableau 6). Un grand nombre parmi elles (69,4 %) examinent régulièrement leur

TABLEAU 4

Réactions immédiates

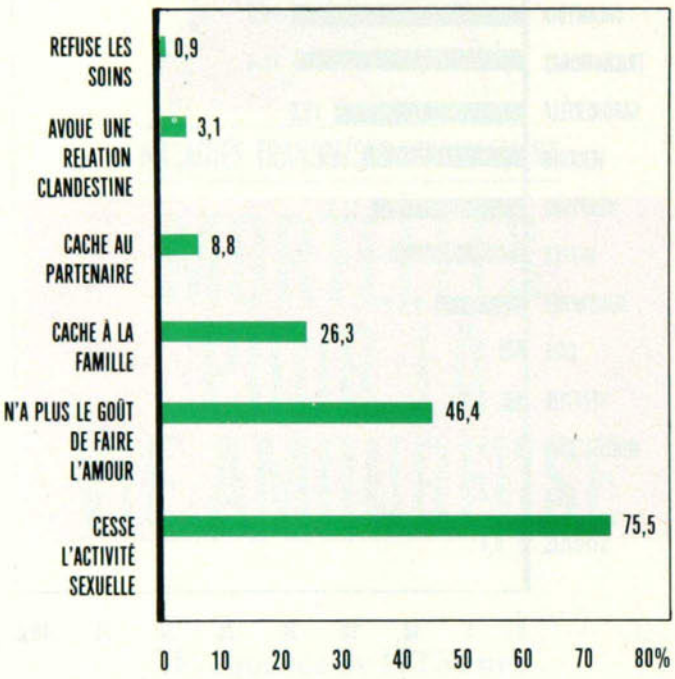
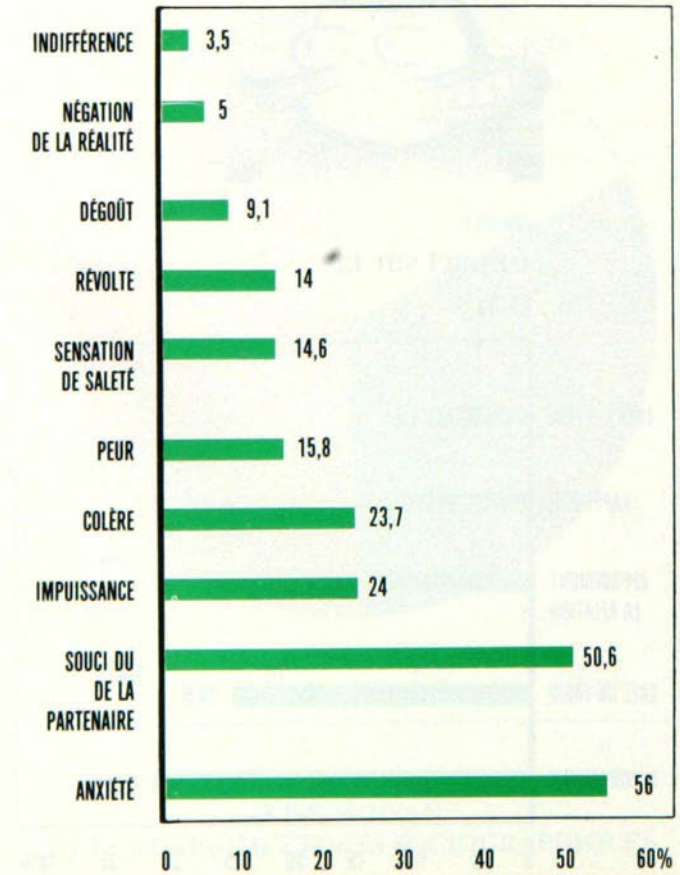


TABLEAU 5

Sentiments



organes génitaux pour s'assurer qu'ils ne présentent aucun signe de maladie. Le pourcentage de personnes se soumettant à des tests de dépistage passe du simple au double (33,6 % à 65,5 %).

Le désir semble toutefois plus fort que la crainte: les victimes de MTS, même si elles ont tendance à limiter un peu le nombre de leurs partenaires, risquent toujours l'aventure. Elles sont moins nombreuses à éviter de faire l'amour avec des inconnu-e-s (72,5 %) que les non-victimes (84,1 %).

Les difficultés du terrain

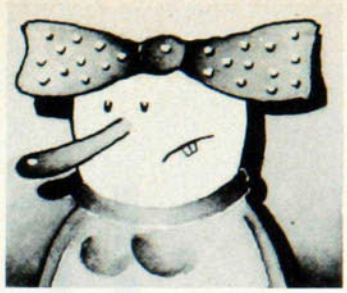
Si l'expérience favorise une plus grande vigilance, celle-ci se limite trop souvent aux confins de la salle de toilette ou du cabinet médical. Sur «le terrain», si l'on peut dire, dans la chambre à coucher, ce sont encore les habituels tabous et impératifs qui l'emportent, car même l'expérience de la maladie n'entraîne *aucune différence significative dans l'utilisation d'une méthode préventive telle que le condom* et dans le fait d'aborder la question des MTS avec le ou la partenaire avant de faire l'amour! Ainsi, dans l'ensemble de notre échantillonnage (victimes et non-victimes), 57,1 % des répondant-e-s utilisent une méthode préventive, mais seulement 38 % en parlent avec leur partenaire.

On entrevoit ici les difficultés que vivent les femmes face à la sexualité elle-même et face aux hommes, dans une société qui continue à exiger qu'elles soient sexuellement accessibles, tout en ayant la «décence» d'éviter de tomber enceintes ou d'attraper des maladies honteuses!

«Pour deux MTS, j'ai dû voir trois médecins. En plus d'être expéditifs, ils ont fait des erreurs de diagnostic qui ont valu à mon chum une magnifique crise d'urticaire de la tête aux pieds. Ça nous a pris deux mois pour apprendre qu'on avait la gale!»

Et les services de santé?

A-t-on accès partout au Québec à des services de santé efficaces, discrets et libres de jugements moralisateurs face aux maladies transmises sexuelle-



ment? Qu'en disent les usagèr-e-s (87 %) des services médicaux? Dans l'ensemble on est satisfait-e de l'accueil du personnel infirmier et médical et la très grande majorité (90,5 %) considère que ces professionnel-le-s de la santé évitent les jugements moraux et respectent la confidentialité des informations fournies (97,4 %).

«Si tout a bien été pour moi, c'est que je savais ce que j'avais. Je leur disais: je veux un test pour la chlamydia. Autrement, ils auraient cherché longtemps. Entre les premiers symptômes et le traitement, ça a pris plus de trois mois. Le pire c'était d'attendre les résultats des tests sans être soignée, de me sentir contaminée et de n'être sûre de rien.»

Tout n'est pourtant pas rose dans les services. Le sondage indique clairement que les principales lacunes sont la mauvaise communication de l'information et le suivi insuffisant des partenaires, deux points sur lesquels près de la moitié des répondant-e-s ont exprimé de l'insatisfaction (tableau 7). Et le bilan le plus triste est peut-être qu'autant de personnes (36,3 %) ne se sentent pas complètement guéries suite au traitement!

«Lorsque nous avons appris que mon ami avait l'herpès génital, je suis allée consulter ma gynécologue afin d'obtenir des informations quant à la prévention. Avec un grand sourire, elle m'a dit de ne pas m'en faire, que les chances de contamination étaient nulles lorsque le partenaire n'avait pas de lésions apparentes. Nous avons donc suivi ses bons conseils (!) et continué notre vie amoureuse. Deux mois plus tard, je suis retournée lui dire que j'avais des symptômes... À ce moment, elle m'a dit que je n'avais pas été prudente et que l'utilisation des condoms aurait été nécessaire en tout temps!»

Faut-il remettre en cause la qualité du diagnostic, à améliorer pour 27,5 % des répondantes? Faut-il incriminer le traitement jugé insatisfaisant par 26 % des répondant-e-s? Ce questionnaire, trop court, ne nous permet pas de nous prononcer plus précisément. Les chiffres nous indiquent bien en tout cas que, comme toujours à propos de sujets plus ou moins tabous, d'énormes difficultés de communication refont surface, entre amant-e-s comme entre soignant-e-s et malades.

Face aux tabous spécifiques liés à la sexualité, les professionnel-le-s de la santé ont une responsabilité d'information particulière à cause de leurs connaissances plus complètes des phénomènes. Poser le bon diagnostic, assurer un traitement et un suivi efficaces ne suffisent pas. Reste encore à contrer les sentiments de doute, de peur, d'anxiété qui assaillent la personne atteinte de MTS. Reste encore à démystifier la maladie, à aborder le non-dit. Certain-e-s le font, avec une grande conscience, d'autres non...

Si nous ne réanimons pas, et vite, le débat public, politique, social et amoureux sur la sexualité, il faudra, confronté-e-s aux MTS, nous contenter de jeter la pierre aux spécialistes et de déplorer le *statu quo*.

TABLEAU 6

Impact sur la prévention

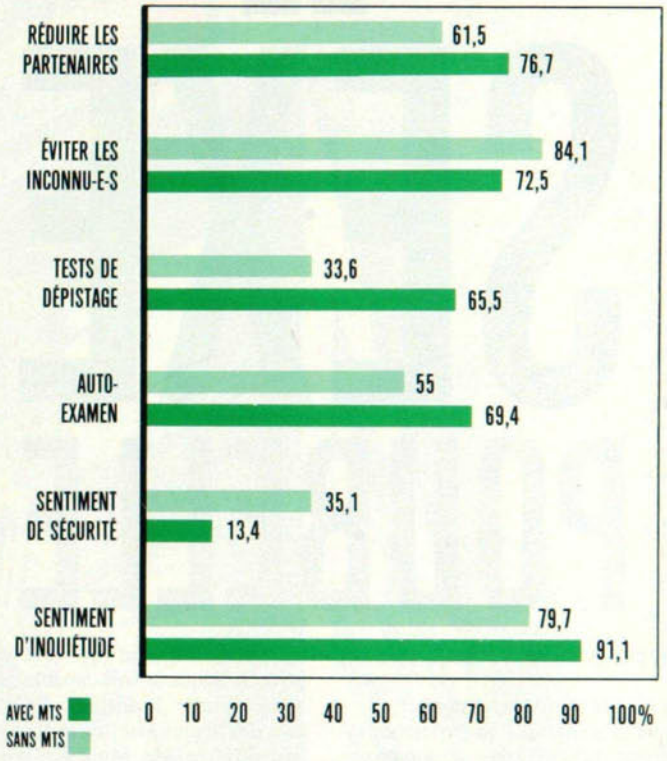
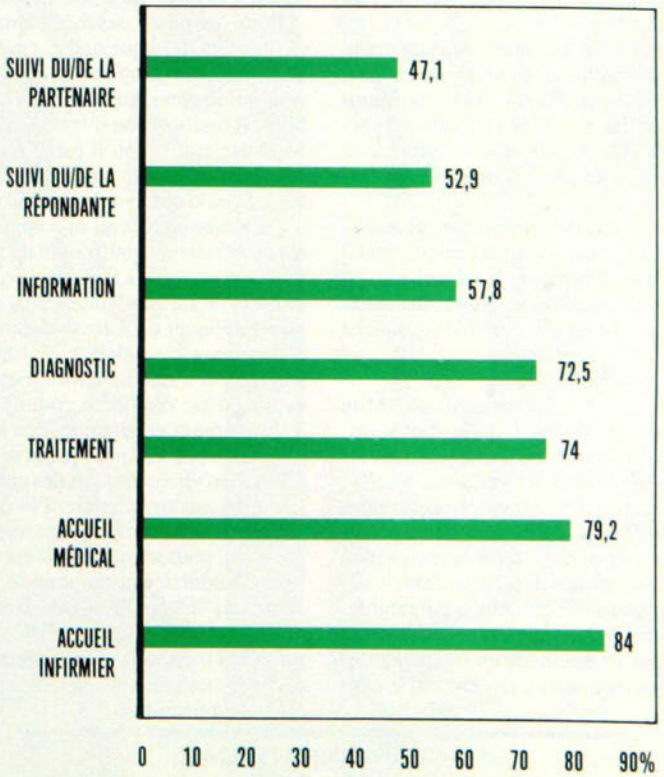


TABLEAU 7

Satisfaction à l'égard des services



Réalisation, traitement et analyse des données:
Bureau d'études sociographiques
Conception, collaboration à l'analyse et à la rédaction:
Lise Moisan

MÉTHODOLOGIE

Pour réaliser ce sondage selon les règles de l'art scientifique, le Bureau d'études sociographiques a compilé des données recueillies au moyen d'un questionnaire diffusé dans LVR de novembre 86, dans quelques CLSC, centres de planning et centres de santé des femmes du Québec, de la mi-novembre à la mi-décembre. La participation au sondage était volontaire. Celui-ci ne peut donc être considéré comme représentatif de la population en général. Même si les relations observées entre ses variables correspondent aux résultats d'autres recherches sur le même sujet.

ILLUSTRATION: DIANE O'BOMSAWIN

LE SEXE POUBELLE

Je ne sais pas si je suis capable d'écrire ce soir... il est tard, je tremble et j'ai mal, d'un mal pas très littéraire: une attaque aiguë de *trichomonas*. J'ai des problèmes de «plotte», comme m'a dit subtilement aujourd'hui un gars à qui j'avais en toute naïveté confié mon malaise...

Oui, j'ai des problèmes de plotte! J'ai la chair des lèvres et du clitoris à vif, écorchée. Mon jus coule dans mon vagin et ça brûle. Il est trois heures du matin, je ne peux pas dormir, je ne peux pas me gratter et je ne peux pas hurler parce que les autres dorment.

Qu'est-ce que ça vient faire dans ma vie ça, le trichomonas?

Le dernier gynécologue que j'ai vu m'a expliqué que le trichomonas était un protozoaire, un organisme monocellulaire, un parasite microscopique transmissible sexuellement [1]. Il a même poussé la gentillesse jusqu'à me le montrer au microscope, histoire de me faire voir à qui j'avais affaire. J'étais ravie jusqu'à ce que j'entende sa voix tout près de mon oreille. «Look at them! Millions! Billions of them! They bite you, they eat you, they scratch you inside!» Il ricanait, tout fier de sa science et... de quoi au juste?

Puis il m'a amenée à sa bibliothèque et m'a montré, dans un grand album en couleurs, près de 50 photographies de vulves sanglantes, déformées, pustuleuses ou enflées de trois fois leur volume, de vagins cancéreux ou affligés de tumeurs multiformes: la pornographie gynécologique! Je n'en avais pas demandé tant. Son rire se mêlait à de nombreuses explications. Sa jouissance devant ces images était évidente, révoltante, et me soulevait le coeur.

C'était un savant, un spécialiste reconnu des pathologies génitales féminines. C'était aussi un malade, bien sûr. Son infirmière, mal à l'aise, me faisait des petits signes, pour l'excuser. Je n'oublierai jamais son rire. Donc, le trichomonas est un parasite. Une maladie explicable, classable, microscopable, antibioticable, crémable, douche vaginalable. Mais je n'y crois pas.

Si c'était tout mon sexe qui était malade?

Pas juste mon vagin, mon clitoris, mes organes génitaux. Mon sexe. Mon genre. Tout ce qui fait que je suis une femme: mes seins, mes cheveux, mon timbre de voix, la pigmentation de ma peau, les articulations de mes bras et de mes jambes, tous mes enfants, tous les mots que je dis et tous ceux que je tais, qui m'empoisonnent, toutes mes vieilles peurs et toutes les nouvelles, toutes les frustations, tous les plaisirs que je me refuse, qui me sont refusés, toute la résignation et l'abnégation qui pèsent sur mes gènes depuis des siècles, tout le désir de vivre, de jouir et tout son puissant refus, toute la culpabilité, toute l'incapacité à demander le plaisir, à l'exiger, à le prendre, toute la vie, toute la puissance qui bouillonne en dedans de moi et qui ne sort qu'au compte-gouttes, douloureusement, tout l'amour.. Si c'était tout ça qui était malade?

J'ai lâché les pilules et les crèmes aujourd'hui. Je ne veux plus rien savoir de votre médecine, de vos 60 cc de crème à dix dollars le tube, de vos ovules vaginaux, applicateur fourni, de vos conseils sur l'hygiène intime... J'ai 28 ans, vous ne viendrez pas me montrer comment me laver! Vous ne réussirez pas non plus à me culpabiliser.

Ôtez-vous les mains de sur ma plotte!

Je ne sais pas comment, mais je vais guérir moi-même. Je vais mettre la main sur mon sexe et le faire jouir, pleurer, hurler et se tordre jusqu'à ce que je sois capable de comprendre ce qu'il me dit. Je vais m'en occuper, le dorloter, l'aimer. Si je pouvais, je le lècherais pendant des heures avec ma propre langue, comme font les chiennes avec leur petit malade. Mais je n'irai pas me cacher, moi. Je vais le faire devant vous, en pleine lumière. Je vais en parler de mes démangeaisons, de mes nuits à ne pas dormir parce que mon sexe est en feu. Même si ça ne se fait pas, même si c'est déplacé, trop personnel, même si c'est devenu un *running gag*, les femmes qui parlent de ce qui se passe dans leur corps: «des histoires de femmes pis de menstruations»...

Je vais en parler des médicaments que la médecine met dans le ventre des femmes pour supposément les guérir mais qui ne font que les assécher, les rendre davantage vulnérables. Je vais en parler des poisons qu'on donne aux femmes pour les punir de prétendre jouir de leur sexe. «I can heal you if you want... I can give you the pills, but it is almost useless... You'll catch it again. Nowadays, women fuck with many men...so they catch infections...it's normal... If you were married, I could cure your husband too, but you...» Chien sale.

Du même souffle, il m'a appris qu'en 1979, près de 75% des femmes américaines souffraient de vaginites sous diverses formes. Moi, je ne connais rien à la médecine, mais je suis certaine qu'il existe des milliers de raisons, toutes plus scientifiques les unes que les autres, pour expliquer ça. Leurs raisons, je ne veux même pas les connaître!

Pour moi, c'est clair, c'est limpide: mon sexe est malade, maladif, parce qu'il n'est pas aimé. Il est toléré. Il est un exutoire, un faire-valoir. Il est considéré comme inévitable, utile, nécessaire. Parce qu'ils pensent encore que mon sexe sert à faire des enfants. Mais ce n'est pas vrai. Pas plus que le sexe de l'homme ne fait de lui un père. C'est mon ventre qui fait des enfants. C'est ma tête, mon coeur, mon immense amour de la vie. Pas mon sexe. Mon sexe est fait pour être aimé, caressé, courtisé, consolé, admiré, accueilli, pour prendre et recevoir, pour jouir. Mais il est violé, forcé, méprisé, excisé, ridiculisé, désodorisé, pornographié, vulgarisé, ignoré, muselé. Alors il coule, il s'infecte, il saigne. Il pleure.

Je ne sais pas ce qu'il va falloir que je fasse pour que ça ne me pique plus dans mon vagin, pour que mon clitoris ne soit plus boursouflé et rouge. Je ne sais pas s'il va falloir que je fasse la révolution pour que

(Suite à la page 48)

FRANCINE TOUGAS

ILLUSTRATION: DIANE O'BOMSAWIN


vaginite
GONFLABE
CANCE
GOGO SALPINGITE
gogo
SALPINGITE
OVAIRES
STERILISES
UTERUS SHOP
53





LA RÉVOLTE ÉTUDIANTE

«TOUCHE PAS À MON AVENIR!»

Montréal, 21 octobre



Québec, France. Ici, des milliers d'étudiant-e-s divisé-e-s entre irréductibles et conciliant-e-s; un leadership très visible, articulé, parfois identifié à des partis politiques ou des syndicats, au sein duquel on cherchait vainement des filles.

Là-bas, en face, des millions d'universitaires et de lycéen-ne-s, très organisé-e-s mais soigneusement apolitiques, se démarquant de la gauche comme de la droite, et un leadership multiplié d'où l'on excluait les vedettes — surtout féminines.

Des stratégies différentes; la rue là-bas, la commission parlementaire puis la grève ici. Mais un même souci démocratique et, surtout, des refus parfaitement comparables: non à la rentabilisation forcenée de l'université, à la sélection sociale, à l'augmentation des frais de scolarité, aux réformes d'abord économiques imposées par l'État.

Derrière cette résurrection des mouvements étudiants, la même peur de l'avenir et la même conscience que l'enseignement supérieur demeure le meilleur moyen d'échapper au taux de chômage affolant de la génération des 15-30 ans.

Sylviane Lanthier, étudiante, compare les enjeux québécois et français. De Paris, Carole Beaulieu s'interroge sur «l'affaire Isabelle Thomas» et la place des filles dans le mouvement français. Tandis que Laurence Orillard réagit à chaud, en vieille de 30 ans (!), au lendemain de la grande manif parisienne du 4 décembre: ces jeunes n'étaient donc pas les êtres dépolitisés et apathiques que nous pensions! **F.G.**

PHOTOS: PONO PRESSE

«NON À L'UNIVERSITÉ D'ÉLITE!»

Université du Québec à Montréal, 21 octobre 1986. La vie s'est arrêtée dans l'université. Dehors, les étudiant-e-s interdisent l'entrée des pavillons. Dans une vingtaine de cégeps, les étudiant-e-s ont voté en faveur d'une grève générale illimitée. Au nom de l'accessibilité à l'enseignement supérieur, ils exigent du gouvernement un engagement ferme: qu'il n'augmente ni les frais de scolarité ni les frais d'inscription au cégep.

Paris, un mois et demi plus tard. Les étudiant-e-s et lycéen-ne-s français-es déambulent dans les rues de la capitale. La presse s'étonne. Ceux que l'on croyait démobilisés, dépolitisés, individualistes à l'excès, ces «jeunes», les voilà en grève, les voilà 200 000 puis un million, pancartes en main devant le Parlement. Ils et elles contestent la loi Devaquet — du nom du ministre de l'Enseignement supérieur Alain Devaquet — qui favorise la concurrence entre les universités, augmente les droits d'inscription et autorise la sélection et l'orientation des étudiant-e-s dans certaines filières. Cette loi se pose comme un défi au libre choix des étudiant-e-s et met en cause l'accessibilité aux études supérieures.

L'économie parle

Étudiant-e-s français-es et québécois-es, même combat? Bien sûr, entre l'université française et l'université québécoise, il y a tout un monde. Pourtant, on constate chez les gouvernements des préoccupations communes. Une même volonté de rationaliser le rôle et le financement des universités. Une inquiétude, en France, devant un taux d'abandon jugé trop élevé; au Québec, parce que trop d'étudiant-e-s inscrit-e-s au premier cycle choisissent la voie de service des programmes courts plutôt que celle, pavée d'or, du baccalauréat, et parce que le taux de «diplômation» aux cycles supérieurs demeure insuffisant.

Surtout, ce sont des raisons d'économie qui incitent les gouvernements à vouloir diversifier les sources de financement des universités. Tout en lésinant sur leurs subventions aux institutions, ils espèrent des entreprises privées qu'elles soutiendront davantage l'enseignement supérieur. Or, en France comme au Québec, la participation financière de l'entreprise privée est marginale... et semble vouée à le demeurer.

C'est aussi pour des raisons d'économie que les gouvernements tentent de diriger les étudiants vers des secteurs d'études dont le développement s'avère souvent primordial. La loi Devaquet — que le gouvernement Chirac a finalement reléguée aux oubliettes — voulait que la sélection soit une solution à des taux d'abandon qui coûtent cher. Au Québec, le financement prioritaire des secteurs visés par le virage technologique a son effet incitatif sur le choix des étudiant-e-s et sur les politiques des institutions.

Jean-Pierre Paquet est secrétaire général de l'Association nationale des étudiants du Québec (Aneq), à l'origine du mouvement de grève de l'automne. «On juge aujourd'hui les universités d'après leur output économique, constate-t-il. On ne parle que de rationalisation, quitte à mettre en danger les secteurs plus ''mous'' des sciences humaines et sociales.» Fauchés, les gouvernements ont rapidement eu ce réflexe commun de couper dans les universités là où ils soup-





Le 21 octobre, devant l'UQAM

PHOTOS: PONO PRESSE

SYLVIANE LANTHIER

çonnent que beaucoup d'étudiant-e-s végètent.

Un bout de grève

Inutile de comparer l'ampleur et la spontanéité des manifestations en France à la grève orchestrée ici par l'Aneq. Les étudiant-e-s francais-es devaient répliquer assez promptement au projet de loi Devaquet. La commission parlementaire sur l'éducation tenue cet automne à Québec ne revêtait pas ce caractère d'urgence. Elle se voulait plutôt une réflexion sur la situation des universités.

Et les étudiant-e-s ont joué le jeu. En sachant qu'ils et elles ne figureraient pas parmi les plus écouté-e-s, ils ont rédigé leurs mémoires qu'ils ont présentés à la commission. L'Aneq, la plus revendicatrice des associations, proposait que le gouvernement absorbe le déficit des universités, rétablisse sa part du financement et modifie le régime des prêts et bourses. D'autres associations ont insisté sur l'accessibilité, mais ont aussi dénoncé la dévaluation des diplômes, ainsi qu'une formation trop pointue produisant des diplômé-e-s sans base scientifique solide et mal préparé-e-s au marché du travail.

Le déficit accumulé de l'ensemble des universités frise les 100 millions $. Déjà, dans la plupart des institutions, on impose des frais de matériel didactique qui peuvent aller jusqu'à 100 $ par année. Mais c'est l'attitude de Claude Ryan lui-même, visiblement sympathique à l'idée d'augmenter les frais de scolarité, qui a mis le feu aux poudres.

Le 2 octobre, 4 000 étudiant-e-s étaient réuni-e-s au Centre d'éducation physique et des sports de l'Université de Montréal pour un «spectacle de solidarité étudiante». Le message lancé au ministre était clair. Au cours de l'automne, les associations ont multiplié les communiqués de presse, les publicités, les assemblées générales. À l'UQAM, on choisissait la grève. À Sherbrooke, on s'apprêtait à débrayer au moment même où elle se terminait. Dans les autres universités, on envisageait l'arrêt des cours pour janvier seulement.

La grève sera courte. Robert Bourassa s'engage dès ses premiers jours à maintenir le gel des frais de scolarité jusqu'en 1989. Claude Ryan accepte de son côté que son ministère négocie avec les représentants de l'Aneq une réforme du régime des prêts et bourses.

L'inquiétude, au fond

Les étudiant-e-s français-es et québécois-es ont — chacun-e-s de leur côté — obtenu un statu quo momentané. Si les jeunes français-es sont désormais plus confiant-e-s, chez les québécois-es le mouvement étudiant est plus divisé que jamais. Entre les grévistes et les non-grévistes, le fossé s'est élargi. Entre les étudiant-e-s et les médias aussi, puisque ces derniers ne furent pas favorables au message des étudiant-e-s, qu'ils n'ont pas cherché à comprendre plus avant.

Et c'est ici que la rencontre des étudiant-e-s québécois-es et français-es devient étonnante. *Le Nouvel Observateur* a publié un sondage dont les résultats sont frappants[1]. Si 35 % des étudiant-e-s et lycéen-ne-s pensent que leur mouvement traduit plutôt leur mécontentement à l'égard de la loi Devaquet, plus de la moitié (55 %) estiment qu'il traduit d'abord l'inquiétude des jeunes quant à leur avenir professionnel.

Au Québec, un sondage réalisé l'été dernier révélait chez les étudiant-e-s québécois-es la même inquiétude[2]: 70 % s'inscrivent à l'université dans le but premier d'obtenir un emploi; 45 % seulement estiment pouvoir le décrocher facilement dans leur spécialité. De plus, 91 % s'opposent à une hausse des frais de scolarité.

Selon le sociologue Marcel Fournier, cette attitude des étudiant-e-s est dictée par leur situation économique, guère reluisante (voir encart), et par leurs perspectives d'avenir. Coïncidence? Les étudiant-e-s des secteurs de la santé, de l'administration et des sciences appliquées, les plus optimistes quant à leur avenir, sont aussi les moins défavorables à des frais plus élevés. Ils et elles savent que leur «investissement» leur rapportera très bientôt.

Faut-il s'étonner que les étudiant-e-s veuillent préserver l'accessibilité aux études supérieures? Sans être le gage absolu d'un emploi, celles-ci demeurent leur meilleur recours: étudier diminue de moitié les risques de chômage chez les jeunes. En décembre, au Canada, ce taux s'élevait (officiellement) à 14,2 % chez les 15-24 ans. En fait, si l'on ajoute les bénéficiaires de l'aide sociale, les «sans statut» et les fraîchement débarqué-e-s des listes de chômage, on parvient facilement à un pourcentage de 23 % jeunes sans-emploi.

Or, actuellement, au Québec, seulement 20 % des 1 123 000 jeunes de 18 à 24 ans étudient au cégep ou à l'université, à temps plein ou partiel[3]. Alors qu'on évalue à 40 % au Japon, 33 % aux États-Unis et 25 % en France le pourcentage des jeunes profitant de l'enseignement supérieur...[4]

Dans ces conditions, les jeunes n'ont pas fini de dire: «Non à l'élitisation de l'université!»

SYLVIANE LANTHIER est étudiante en communications à l'Université de Montréal, où elle collabore au journal étudiant *Le Continuum*.

1. Publié dans *Le Nouvel Observateur*, édition du 5 au 11 décembre 1986, ce sondage a été réalisé par SOFRES, le N.O. et TF1.
2. Sondage réalisé par la firme Léger et Lepage pour la Fédération des associations étudiantes du campus de l'université de Montréal.
3. *Les 15-19: portrait statistique des jeunes par régions*, Bureau de la statistique du Québec, 1986.
4. Selon *Le Nouvel Observateur*, 5-11 décembre, p. 28.



PHOTO: ROBERT LORD



JOB OU CRÉSUS?

Vêtements de cuir coûteux, bronzage de ski ou de Mexique, chaînes stéréo de 3 000 $ et voitures sport à la clef: l'émission *Bye Bye 86* les décrivait ainsi, les étudiant-e-s modernes. Et plaignards avec ça, rechignant à verser même 20 $ de frais de scolarité supplémentaires.

Riches, les étudiant-e-s? Faut voir. En fait, l'étudiant-e type vivrait plutôt sous le seuil de la pauvreté, s'il faut en croire une étude menée auprès de 3 259 étudiant-e-s par le Bureau de la statistique du Québec[1]. En effet, l'étudiant-e qui n'habite plus chez ses parents consacre de 61 à 64 % de ses revenus à payer son logement, sa nourriture et son habillement. Or, Statistique Canada considère qu'on vit pauvrement lorsqu'on consacre plus de 58 % de ses revenus aux frais de subsistance.

Quels sont les revenus possibles des étudiant-e-s? Le régime gouvernemental des prêts et bourses, direz-vous. L'an dernier, le Québec a accordé à 122 788 cégépien-ne-s et universitaires des prêts d'une valeur moyenne de 1 675 $. Ce n'est pas le Pérou. Et l'autre 50 % de la population étudiante n'y a simplement pas eu droit!

C'est que l'État compte sur les parents: selon les critères définis par le régime, 90 % des cégépien-ne-s et 74,7 % des universitaires sont dits «financièrement dépendants» de leurs parents, qu'ils habitent sous le même toit ou non. Le hic, c'est que 50 % seulement de ces «dépendants» reçoivent effectivement de l'argent de leur famille! En moyenne 1 395 $ (au cégep) ou 1 633 $ (à l'université).

Bref, pour s'assurer des revenus suffisants, il faut se trouver un travail complémentaire. Voilà une donnée tout à fait nouvelle: il y a 15 ans, la majorité des étudiant-e-s ne travaillaient pas. Aujourd'hui, 70 % des universitaires cumulent leurs études et un travail à temps partiel, qui leur fournit un salaire annuel moyen de... 2 300 $! Et 85 % de tou-te-s les étudiant-e-s travaillent aussi l'été pour environ 1 700 $ (cégepien-ne) ou 2 700 $ (universitaire).

Alors, riches, les étudiant-e-s? Si vous croyez qu'on peut l'être avec un revenu annuel oscillant entre 5 000 $ et 10 000 $, vous pouvez toujours répondre oui!—**S.L.**

1. Citée dans *Le Devoir*, 28 octobre 1986.

ISABELLE THOMAS

LA FILLE DE TROP

Isabelle Thomas «tombée dans le piège des médias?»





Elle était belle. Elle parlait bien. Elle avait même du courage et des idées. Elle était surtout une bonne organisatrice. Parfois, dans les assemblées générales étudiantes, elle portait une petite robe noire toute simple et une chaîne d'or autour du cou. *Paris-Match* en a même fait une photo: robe noire, piano et coupe de champagne.

Mais c'en était trop pour le mouvement étudiant français, version 1986. Dans la grande bataille qu'il menait, en décembre dernier, contre le gouvernement Chirac et son projet de réforme de l'enseignement universitaire, il n'y avait pas de place pour «des vedettes», surtout si elles avaient du charme et attiraient trop les flashes des photographes.

«Dans les conférences de presse, c'était devenu insupportable, raconte Mohamed Chafik, membre du comité de grève de Villetaneuse, la première université à avoir déclenché la grève. Les photographes n'arrêtaient pas de la prendre en photo. Elle acceptait même de poser.»

Elle, c'est Isabelle Thomas, étudiante en droit des affaires, vice-présidente de Villetaneuse, militante de SOS Racisme, membre du Parti socialiste et, en novembre dernier, étoile montante du mouvement étudiant qui déferlait sur une France abasourdie par la soudaine militance de la «bof génération».

Après deux semaines d'agitation étudiante, alors que le mouvement approchait de son crucial affrontement avec le gouvernement Chirac, l'étudiante de 24 ans a été ex-

CAROLE BEAULIEU



Négociant «trop vite» avec Devaquet

clue de la Coordination nationale des étudiants en grève, exclue aussi de la délégation qui a rencontré le ministre de l'Éducation, au soir de la plus grande manifestation que la France ait jamais connue[1].

«Ça aurait été la même chose pour un gars, affirme Mohamed Chafik. Elle est tombée dans le piège des médias. Dans ses entrevues, elle débordait des revendications des étudiants. Alors que le mouvement demandait le retrait du projet Devaquet (du nom du ministre qui avait présenté le projet de loi), elle parlait de négocier. Ça ne pouvait pas continuer.»

«Vous savez, les filles, elles aiment mieux être au deuxième rang.»

«L'affaire» Isabelle Thomas n'est-elle vraiment que l'expression d'un mouvement étudiant qui voulait à tout prix éviter de créer des «vedettes»? Ne pose-t-elle pas plus largement la question de la difficile prise de pouvoir des femmes françaises?

Le leadership perdu

«Au début du mouvement, les filles étaient les leaders dans plusieurs universités, confirme Nicole Gauthier, journaliste du quotidien *Libération* (gauche indépendant) qui a suivi le mouvement, surtout à Paris. Elles étaient présentes à toutes les tribunes et prenaient la parole. Quand le mouvement est entré dans une phase de structuration, elles ont perdu le leadership de la parole, tout en gardant celui de l'organisation pratique. Elles sont demeurées très nombreuses dans les manifs, plus que les gars même, mais elles n'avaient plus le leadership de la parole. Je ne sais pas comment expliquer ça.»

Membre du comité de grève de Villetaneuse, Mohamed Chafik confirme que les filles étaient «plus mobilisées», «mieux organisées», plus nombreuses dans les manifs. «Elles bossaient mieux, quoi», lance-t-il.

Les tracts, les affiches, les pancartes, c'étaient elles. Les motardes qui allaient d'une université à l'autre, d'un lycée à l'autre, pour faire débrayer, c'étaient encore elles.

Chafik admet qu'elles tenaient mieux le coup que les gars. «J'ai des copains qui ont craqué au cours des premiers jours, raconte-t-il. Ils étaient dépassés par les événements. Isabelle, elle, tenait bon. Elle était toujours en avant. Elle milite depuis cinq ans sur la fac et a une expérience remarquable.»

Entre eux, les gars de Villetaneuse ont essayé de comprendre pourquoi, à Villetaneuse comme à Paris I, à Bordeaux ou à Tolbiac, ce sont les filles qui ont réagi les premières. «Entre copains, on riait, raconte-t-il. On disait que les filles étaient plus sensibles que les gars à toutes les causes justes.»

Pourquoi ne formaient-elles pas la majorité du leadership, alors? Sourire malaisé. «Vous savez, dit Mohamed, les filles, elles aiment mieux être au deuxième rang.»

«Isabelle Thomas a voulu montrer une nouvelle image de la militante: en jeans aux manifs mais quand même féminine. Ça s'est retourné contre elle.»

Mais il y en avait au moins une qui, elle, ne cherchait pas à éviter le premier rang. Isabelle Thomas n'en a pas moins été écartée de la délégation par une assemblée générale houleuse au cours de laquelle une jeune femme a brandi le numéro de *Paris-Match*, dénonçant la «prostitution militante» et les «Isabelle Taylor».

Des étudiants de Villetaneuse confirment que le «tapage médiatique» de *Paris-Match* a fait bien du tort à Isabelle Thomas, tout comme un article de *Libération*, intitulé «Isabelle Thomas, la voix des étudiants, cuvée 1986».

«Isabelle a voulu montrer une nouvelle image de la militante, précise Nicole Gauthier. En jeans aux manifs, mais aussi féminine. Ça s'est retourné contre elle.»

Depuis la victoire étudiante, Isabelle Thomas ne «répond plus», aux médias du moins, même s'ils s'appellent *La Vie en rose*. Christine Jouanneau et Sylvia Zampi, les deux seules femmes membres de la délégation de 14 étudiant-e-s qui a rencontré les porte-parole gouvernementaux, sont tout aussi introuvables.

La coordination dissoute, les filles sont retournées à leurs examens et à leurs tâches militantes. Marie-France Roulens anime l'Association matière grise, un regroupement d'étudiants qui, en prévision des états généraux de mars, coordonne le travail des commissions de réflexion issues de la grève et fait le lien entre les différentes universités. «Les étudiants ne veulent pas que le mouvement soit noyauté, insiste Marie-France. Ils cherchent des solutions à long terme au problème des universités.»

Une nouvelle génération politique

Dans cette société française où les mouvements étudiants servent aussi bien à compliquer la vie des gouvernements qu'à «former une génération politique», l'hiver 1986 aura certes vu émerger un nouveau type de militants et peut-être de militantes.

Allergiques au militantisme rigide de leurs parents gauchistes, mais tout aussi bien du corporatisme individualiste, les étudiant-e-s e-s de décembre 1986 ont montré qu'ils et elles vibraient à des valeurs «morales» d'égalité et de justice. Le refus de voir augmentés les droits d'inscription, et surtout de façon inégale d'une faculté à l'autre, les a largement mobilisé-e-s. Lors du retrait du projet de loi, le mouvement menaçait de s'élargir à d'autres secteurs.

Déjà dans certaines facultés, des débats ont été organisés sur un autre projet de loi visant à modifier le code de la nationalité. Prévue pour l'automne, l'étude de ce projet de loi a été reportée en mars par le gouvernement, par crainte qu'il ne déclenche une nouvelle vague de protestations de rue.

Chose certaine, la décision du gouvernement de retirer le projet Devaquet a montré à des milliers de jeunes que les manifs de rue peuvent être utiles.

Décembre 1986 aura-t-il formé les politiciennes françaises de demain? Les militantes en robe noire auront-elles un jour autant de place dans la vie publique de l'Hexagone que les émules de Cohn-Bendit? Seules le savent aujourd'hui Isabelle, Christiane, Sylvie et les autres. ◇

Carole Beaulieu, collaboratrice régulière à *La Vie en rose*, est actuellement en stage en Europe.

1. 300 000 selon la police, 500 000 selon le quotidien de gauche *Libération*, un million selon les organisateurs.

PHOTOS: PONO PRESSE

En jeans à la manif du 27 novembre





«68 C'EST VIEUX, 86 C'EST MIEUX!»

Marchant par milliers de Saint-Michel à l'Assemblée nationale, le 27 novembre



On les avait baptisé-e-s la «bof génération». On les disait construit-e-s sur les modèles Tapie — Bouygues — Berlusconi[1], les pdg nouvelle vague chic et choc. On les avait déjà étiqueté-e-s: individualistes, matérialistes et consommateur-trice-s forcené-e-s, soumis-es aux impératifs du «réalisme économique» et donc partisan-e-s du libéralisme tous azimuts. On les trouvait bien sages, ces jeunes, et bien gentil-le-s, mais tout compte fait foncièrement apathiques et égoïstes.

On? Qui ça, on? Ceux de 1968, bien sûr, les parents, qui se souvenaient avec fierté mais aussi, parfois, un brin de complaisance qu'à leur âge, il y a vingt ans, ils et elles avaient participé au plus grand mouvement de contestation de l'histoire française contemporaine. Ces ancien-nes combattant-e-s, éternellement de retour du front, se refusaient à voir en eux-elles-mêmes ce qu'ils-elles disaient voir en leurs enfants, c'est-à-dire leurs propres illusions perdues, leurs aigreurs, leurs reniements. «Après nous, plus rien ne s'est fait», déploraient-ils-elles avec peut-être une certaine hypocrisie. Ne les flattait-elle pas, en effet, dans un certain sens, cette apparente docilité de leurs enfants qui leur préservait à eux-elles, les aîné-e-s, l'exclusivité d'une jeunesse mouvementée...

Aujourd'hui, au lendemain de la manifestation de jeunes du 4 décembre 1986, la plus imposante jamais vue en France — on n'a pas fini de relever le symbolisme de ces deux chiffres inversés, 68 / 86 — , ce monopole de l'action est brisé. La génération de 68 vient de perdre son repoussoir.

On disait aussi: «C'est normal, ce sont les enfants de la crise, ils sont né-e-s avec l'idée

LAURENCE ORILLARD

qu'il fallait se battre pour survivre, être toujours les premièr-e-s de classe, elles et ils ont l'esprit de compétition dans le sang.» On occultait ainsi ses propres tournants, ses propres compromis/sions, l'accession généralisée au statut de petit-bourgeois. Et soudain, on a découvert qu'on se trompait. Le démenti est venu comme une lame de fond, un ras-le-bol gigantesque. Une phrase revenait sans cesse hier, sur les lèvres des manifestant-e-s: «Cette loi, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase.»

Même si les centaines de milliers de lycéen-ne-s et d'étudiant-e-s qui défilaient n'avaient pas tou-te-s lu le projet de loi, les grandes lignes en avaient suffisamment été débattues lors des assemblées générales pour que chacun-e justifie son opposition: qu'ils et elles soient à l'université et se battent contre le projet Devaquet, ministre de la Recherche et de l'Enseignement supérieur, ou qu'ils et elles soient lycéen-ne-s et s'attaquent par conséquent au projet Monory, ministre de l'Éducation nationale, tou-te-s refusent l'instauration de nouvelles barrières de sélection — qu'elles se basent sur des examens ou sur l'argent — après le baccalauréat et à l'entrée des universités. Pour justifier leur rejet d'un ajustement de la production de diplômé-e-s à la demande économique, Pierre Bourdieu, professeur au Collège de France, rappelait hier, dans le journal *Libération*, les principaux arguments des manifestant-e-s: «Le décalage est inévitable entre le temps de la production scolaire et les changements de l'économie. (...) Parce que les hommes politiques de gauche avaient exalté l'entreprise, la droite a cru que c'était arrivé, qu'elle pouvait y aller. Sans voir que ladite gauche n'exprimait plus les aspirations progressistes, surtout des plus jeunes. (...) En fait, ces jeunes gens nous rappellent que nous ne savons pas ce que nous voulons faire d'eux. Nous avons mille façons de leur faire sentir qu'ils sont de trop. Et la moindre n'est pas le chômage. C'est une des raisons qui font qu'ils se sentent solidaires de tous ceux à qui on ne cesse de rappeler, parfois brutalement, qu'ils sont de trop, comme les immigrés»... qui sont en ce moment victimes dans le 20e arrondissement d'incendies criminels (17 morts depuis un mois).

PHOTOS: PONO PRESSE

Daniel Cohn-Bendit, le leader de mai 1968, regarde passer des jeunes qui l'appellent «papy» ou «fasciste»!



Sous son apparence placide et résignée, la «bof génération» n'a pas encore répudié cette utopie de liberté, égalité, fraternité.

Ils et elles nous ont tous pris par surprise: les politicien-ne-s, les médias, les intellectuel-le-s, les profs, les parents. Et pourtant. Si nos propres oeillères ou nos propres culpabilités ne nous avaient pas aveuglé-e-s, nous aurions pu deviner que, sous leur apparence placide et résignée, elles et ils n'avaient pas encore répudié cette utopie de liberté, d'égalité et de fraternité.

Non. Leurs idoles n'étaient pas Tapie, Bouygues ou Berlusconi. Leur modèle n'était pas les États-Unis. Ils et elles se reconnaissent plutôt en Coluche, Harlem Désir et Renaud. Les causes qui les avaient rassemblé-e-s avaient pour noms les Restaurants du Coeur, SOS Racisme et SOS Éthiopie. Las-ses des querelles politiques entre une droite et une gauche de moins en moins différenciées, elles et ils allaient trouver ailleurs de nouveaux credos, contredisant ainsi l'épithète d'égoïstes qu'on leur avait accolée.

On les disait oublieux-ses des luttes féministes. Or les figures qui ont émergé du mouvement sont souvent féminines. Isabelle Thomas, étudiante anonyme il y a deux semaines, est désormais connue d'un large public. Le gouvernement pensait naïvement que ce projet de loi passerait comme une lettre à la poste. L'incompréhension était totale, aberrante pour un ministre de l'Éducation. Même si cette erreur, Monory n'est pas le premier à l'avoir commise, rappellent les manifestant-e-s... à l'intention des ministres socialistes Savary et Chevènement. Car ils et elles tiennent à maintenir tant bien que mal le caractère apolitique de leur mouvement.

La peur du chômage, bien loin de les isoler, les rassemble.

Elles et ils disent non, non et non. On découvre brutalement que la peur du chômage, bien loin de les isoler dans la ligne de conduite «Chacun pour soi et que le meilleur gagne» les rassemble tout au contraire. Que tous et toutes en ont assez d'être crevé-e-s comme des bêtes à concours, qu'ils et elles veulent encore choisir leur avenir et pas seulement être choisi-e-s, être programmé-e-s en fonction des tout-puissants besoins économiques. Ces jeunes ne sont pas encore robotisé-e-s. À l'inverse d'une des phrases terribles formulées par Milan Kundera dans **La Plaisanterie,** l'avenir n'a pas encore eu lieu pour cette génération-là.

On ne peut pas en dire autant des trois membres d'Action directe qui, coïncidence troublante, comparaissent en ce moment même devant la Justice sur l'île de la Cité dans un Palais transformé pour l'occasion en véritable bunker. Ceux-là sont à peine plus âgés: 30 ans. Ils font partie de la génération intermédiaire, entre 68 et 86, entre Le Che et Coluche, celle qui n'a connu aucune mobilisation ou presque. Ces terroristes et leurs semblables ont, pour la plupart, été formés par ceux et celles qui, après 68, avaient adopté la lutte armée. Certains de ces «maîtres à lutter», — eux-mêmes désillusionnés, se sont rangés s'ils le pouvaient encore ou sont morts depuis (il faut voir à ce propos ce film superbe de Romain Goupil qu'est **Mourir à trente ans**). Les survivant-e-s et leurs disciples se retrouvent désormais dans ces groupuscules, isolé-e-s, condamné-e-s.

À l'issue de la manifestation d'hier, plutôt que de chercher un accommodement, comme l'ont déjà réclamé plusieurs personnalités, certaines au sein même de la majorité, le gouvernement Chirac se cramponne encore à la tactique de l'intransigeance: briser l'espoir pour envenimer la protestation, misant sur les troubles qui n'ont pas manqué de s'ensuivre pour retourner l'opinion, favorable selon les sondages (entre 60 et 70 %) aux contestataires. Si cette attitude persistait, on pourrait donc craindre une évolution dangereuse, qui rappellerait douloureusement celle des extrémistes d'Action directe, au moment même où les parents commençaient à reconnaître avec joie en leurs enfants le miroir non de leur vieillesse mais celui de leur jeunesse.

Laurence Orillard, 30 ans, scénariste de bandes dessinées, est aussi professeure de langues à Paris.

1. Tapie, patron choc des piles Wonder et vedette de télé, conçoit ses propres pubs! Bouygues est président-directeur-général d'une grosse entreprise de construction souvent citée comme un modèle de gestion. Berlusconi est le patron de la cinquième chaîne de télé française.



FEMMES
PROFESSIONNELLES

Tél. bureau: (418) 681-9042
résidence: (418) 681-3974

France Tremblay, M.Ps. PSYCHOLOGUE
MEMBRE DE LA C.P.P.Q.

— Psychothérapie individuelle, adultes et adolescent(e)s
— Problèmes de dépression, "burn-out", angoisse, difficultés de communication, croissance personnelle

444, BOUL. ST-CYRILLE, OUEST
SUITE 250, QUÉBEC G1S 1S3

Marie-France Ouimet

- PSYCHOLOGUE
- PSYCHOTHÉRAPEUTE

4534, rue Earnscliffe
Montréal H3X 2P2 Tél.: 488-5473

NICOLE REEVES, M.A.
Psychologue
Psychothérapie Individuelle

Tél.: (514) 274-4645
920, rue Cherrier
Mtl, H2L 1H7

DENISE NOËL
PSYCHANALYSTE

4380, DELORIMIER
MONTRÉAL H2H 2B2
TÉL.: (514) 495-3696

---

(514) 688-1044

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE
«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS – DÉPENDANCES – CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ – HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE – CHEMINEMENT

DENYSE DUFRESNE
Psychologue
Psychothérapie individuelle

920, rue Cherrier
Montréal, Qc H2L 1H7
(Métro Sherbrooke) *Tél.: 525-7832*

Psychothérapie individuelle
Problèmes liés à l'homosexualité

HÉLÈNE GOSSELIN
Psychologue

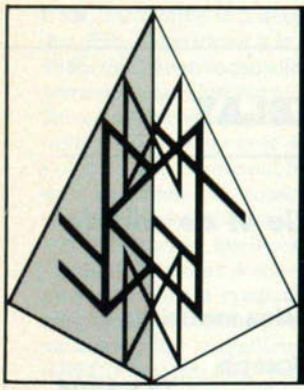
831, avenue Rockland, Outremont 651-9963

Tél.: 731-5967
382-2571

Louise Grenier, M.A.Ps.
Psychologue
Membre de la C.P.P.Q.

Clinique Médicale Jarry
150 est, rue Jarry, Montréal
H2P 1T3

Psychothérapie analytique
Croissance personnelle



PAULINE EDWARD
Astrologue

- *Planification de carrière*
- *Développement personnel*
- *Analyses relationnelles*

277-5902

- Co-propriété indivise et locations d'immeubles
- Artistes pigistes
- Travailleurs (euses) indépendants (tes)
- Élaboration de système comptable
- Tenue de livres manuelle
- Informatique
- Vérification
- Groupes sans but lucratif
- P.M.E.

BERNADETTE JOBIN
COMPTABILITÉ GÉNÉRALE
4290 RUE LAVAL
MONTRÉAL H2W 2J5
849•2530

LUCIE CHAPUT
ASSUREUR-VIE

Assurance-vie et revenu invalidité
Rentes, REER, Assurance collective, Planification successorale et financière

Sun Life du Canada
1155, rue Metcalfe, bureau 707 Montréal H3B 2V9
861-2603 Dom: 277-9343

CLINIQUE D'ACUPONCTURE DE ROSEMONT ENR.
6273, 25 Ave. Rosemont H1T 3L5•Tél: 721-1291 Rés: 646-2198

Dr. Ginette Cantin M.D.T.C.
B. Sc., infirmière Psy.

Membre de l'association d'acuponcture du Québec
Membre de l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec

Heure de Consultation
Mardi: 16h à 21h
Jeudi: 16h à 21h

Membre de la Société internationale d'Acuponcture, Paris

TEL. 934-0841

LOUISE ROLLAND
AVOCATE

UNTERBERG, LABELLE, JENNEAU, DESSUREAULT & Associés
1980 SHERBROOKE OUEST, SUITE 700, MONTRÉAL H3H 1E8

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

François Parizeau
Carole De Lagrave
Nathalie Croteau

4017A rue Notre-Dame ouest
Montréal (Québec) H4C 1R3 Tél. (514) 937-9326

PAULINE PROULX-TAILLEFER
assureur-vie

Montréal: 932-1419 **Laval: 687-0470**

---

les sages-femmes associées

consultations avant et après l'accouchement
accompagnement à l'hôpital ou à la maison
cours prénatals

we speak english hablamos espanol
membres de l'alliance québécoise des sages-femmes praticiennes

288-1848

FEMMES
PROFESSIONNELLES

Lise Ponton
Psychologue

1209 rue Bernard Ouest
Suite 207, Outremont
Qué. H2V 1V7
Tél.: (514) 527-2268

DANIÈLE TREMBLAY

Psychologue
Thérapie individuelle et de couple

Expertise psycho-légale
dans tous les cas d'agression sexuelle.

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5 **721-1806**

Pierrette Tremblay, M. Ps.
PSYCHOLOGUE

Crise situationelle - idées suicidaires
toxicomanie - deuil
épanouissement hétérosexuel et homosexuel.

BUREAU: (514) 769-2176

(514) 282-0159

Diane Girard M.A.

- PSYCHOLOGUE
- PSYCHOTHÉRAPEUTE DIPLOMÉE EN GESTALT THÉRAPIE

30, boul. Saint-Joseph Est (coin Saint-Laurent)
Suite 910
Montréal H2T 1G9

Centre de santé psycho-corporelle Phénix enr.
2071, rue St-Hubert bureau: 2
Montréal, Qc H2L 3Z6

Louise Houle
psychothérapie analytique
approche psycho-corporelle
Tél.: (514) 523-5339

Consultation psychologique

1374 est av. du Mont-Royal
Montréal (Québec) H2J 1Y7
523-9333
649-1593

Monique Bernier, psychologue
et associés

911 av Pratt
Outremont, H2V 2T9 bureau : 737-7699

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse

Thérapie individuelle et de groupe
4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

SALVADOR

Ce qu'y a trouvé la Mission de paix canadienne, après sept ans de guerre.



San Salvador: le commerce se fait sur le trottoir

«Le retour en force du mouvement populaire au Salvador est extrêmement stimulant et encourageant; en même temps, sa croissance même nous fait craindre une augmentation de la répression gouvernementale.»

Céline Lamontagne, vice-présidente de la CSN, est rentrée le 5 décembre du Salvador. Elle y participait à la Mission de paix 1986, une initiative canadienne non gouvernementale, qui s'est rendue au Mexique, au Salvador, aux Nations Unies et à Ottawa entre le 21 novembre et le 4 décembre avec l'objectif de rendre le public et le gouvernement canadiens plus conscients de la situation actuelle au Salvador[1].

Cette situation, quelle est-elle? Mme Lamontagne explique d'abord que le mouvement populaire et syndical est devenu très important sur la scène politique: «L'Union nationale des travailleurs salvadoriens (UNTS), une très large coalition syndicale, a convoqué trois manifestations majeures depuis sa formation en février 1986. Par ailleurs, les communautés ecclésiales de base sont de plus en plus actives et critiques face au gouvernement. De plus, le tremblement de terre du 10 octobre dernier est venu exacerber les contradictions et a conscientisé encore davantage la population urbaine, car le gouvernement ne peut pas financer à la fois la guerre et la reconstruction.

LES CANADIENS SONT LÀ

Qu'advient-il de l'aide bilatérale canadienne au Salvador? On se rappelle que le gouvernement Mulroney l'avait renouvelée en 1984, après que le gouvernement Trudeau l'eut suspendue en 1981 pour violation des droits humains.

L'aide de l'ACDI prend la forme de fertilisants d'une valeur d'environ huit millions de dollars qui se sont vendus au Salvador sur le marché libre; l'argent de la vente doit financer des projets d'aide sociale que des ONG (organismes non gouvernementaux) salvadoriens sont invités à soumettre. Mais que se passe-t-il? Mme Lamontagne rapporte que peu de fertilisants ont été vendus jusqu'à présent; d'abord parce que ce n'était pas la saison, mais surtout parce que leur prix a été trop élevé avant d'être ramené à sa juste valeur. De sorte qu'on trouve encore peu d'argent dans le fonds spécial qui doit financer les projets.

Le véritable problème, cependant, n'est pas le manque d'argent: c'est le manque de projets! D'après Céline Lamontagne, plusieurs ONG salvadoriens ont refusé de soumettre des projets au fonds, de crainte que ces projets (d'assistance sociale aux personnes déplacées par la guerre ou aux sans-abris, par exemple) ne soient utilisés par le gouvernement salvadorien et les forces armées à des fins politiques.

Jusqu'à présent, il n'y aurait eu que cinq projets retenus par l'ACDI et le gouvernement salvadorien, qui a droit de regard sur la sélection. Lesquels? La Mission de paix n'a pas réussi à le savoir. **C.J.**

PHOTO: CÉLINE LAMONTAGNE

«Il y a de nombreuses accusations de détournement par le gouvernement de l'aide internationale (voir encart). Nous avons su, par exemple, qu'une cargaison de médicaments destinés à des hôpitaux civils pour soigner les victimes du séisme a été acheminée vers des hôpitaux militaires. De sorte que quelques jours avant que nous n'arrivions au Salvador, les sinistré-e-s du tremblement de terre avaient convoqué une manifestation de près de 60 000 personnes.»

L'une des revendications communes à tous les secteurs populaires, rappelle Mme Lamontagne, est la reprise du dialogue entre le gouvernement et le FMLN-FDR (la guérilla) pour mettre fin à la guerre et il ne fait pas de doute, selon elle, que si le mouvement continue à croître de la sorte, il pourrait exercer une pression déterminante sur la conjoncture.

La vice-présidente de la CSN craint cependant que la montée du mouvement populaire et syndical amène une intensification de la répression. D'après le rapport de la Mission de paix, les violations des droits humains ont déjà augmenté entre 1985 et 1986. Contrairement aux informations les plus répandues à ce sujet, en effet, le rapport souligne que le nombre d'assassinats de civil-e-s est passé de 1 343 en 1985 à 1 567 en 1986; les arrestations de civil-e-s ont fait un bond de 385 à 1 083; quant au nombre de disparu-e-s, il est passé de 160 à 178 et celui des prisonnièr-e-s politiques, de 664 à 1 088. Une hausse dans tous les cas[2].

Autre grande question: le dialogue entre le gouvernement Duarte et la guérilla se poursuivra-t-il? De plus en plus de forces sociales (Églises, universités, organisations professionnelles, etc.) réclament une solution politique à la guerre, qui dure depuis sept ans. La Mission de paix est cependant assez pessimiste sur les chances de reprise du dialogue: le gouvernement Duarte, rapporte Mme Lamontagne, ne montre aucune intention de poursuivre les discussions avec le FMLN-FDR. La délégation canadienne estime que Duarte, de même que les forces armées et l'administration Reagan, espèrent encore gagner militairement: environ 50 % du budget gouvernemental est attribué à la défense; l'armée nationale, qui comptait 12 000 hommes en 1979, en dénombre maintenant 50 000. Ils seront encore plus nombreux bientôt: une loi adoptée récemment rend le service militaire obligatoire. Voilà qui témoigne bien de la nature d'abord

CAROLINE JARRY

militariste du projet gouvernemental, sous son vernis démocratique.

Une chose est sûre: la situation économique empire et la population n'en peut plus. La Mission de paix écrit: «La guerre prolongée, la détérioration économique, la militarisation de la société, la répression politique, l'intervention étrangère, l'incompétence du gouvernement et le tremblement de terre du 10 octobre dernier...: la situation actuelle du Salvador contraste de façon saisissante avec les espoirs soulevés par les promesses d'élection de Duarte. (...) Dans un tel contexte de frustration, la possibilité d'un vaste soulèvement populaire devient hautement probable.»

Caroline Jarry est journaliste-pigiste et familière avec le Salvador.

1. Avec quatre autres personnes: M. Meyer Brownstone, président d'Oxfam-Canada, récipiendaire du prix Pearson pour la Paix en 1986, M. Léonard V. Johnson, major-général à la retraite, Dr. John Savage, médecin, universitaire et homme politique de la Nouvelle-Écosse, et Mme Nancy Thede, ethnologue et consultante en développement international.
2. Les chiffres s'appliquent à la période de janvier à octobre pour 1985 et 1986.

PHILIPPINES

Un an après son arrivée à la présidence, comment juger de la performance de Cory Aquino?



Corazon Aquino

Février marque le premier anniversaire de l'accession à la présidence de Mme Corazon Aquino qui, le 25 février 1986, était propulsée à la tête de son pays par le «pouvoir populaire» après 20 ans de dictature de Ferdinand Marcos. Une des rares femmes cheffes d'État au monde, Mme Aquino a certainement amené un nouveau style de leadership, caractérisé par une plus grande ouverture et une démocratie plus large. Toutefois, depuis un an, son gouvernement, amalgame d'éléments allant de l'extrême droite aux libéraux démocrates, a glissé de plus en plus vers la droite. Les liens de Mme Aquino avec le pouvoir populaire se sont relâchés alors qu'elle cédait aux pressions des éléments conservateurs, des militaires et des États-Unis.

MARIE BOTI

Mme Aquino a été fortement applaudie en novembre lorsqu'elle a finalement exclu de son Conseil des ministres le ministre de la Défense, Juan Ponce Enrile; de toute évidence, il avait été impliqué dans au moins une des trois tentatives de coup d'État qui s'étaient succédées en l'espace d'un mois. Enrile, qui avait occupé le même poste sous l'ancien dictateur Marcos, encourageait ouvertement l'opposition.

Mais le départ d'Enrile, au lieu d'affaiblir la tendance conservatrice au sein du Conseil, l'a plutôt renforcée. Sous les pressions de la droite, Mme Aquino a accepté la démission de ministres progressistes, comme le ministre du Travail Augusto Sanchez, en a permuté d'autres comme Aquilino Pimentel et René Saguisag, et a démis de leurs fonctions bon nombre de hauts fonctionnaires progressistes dans les gouvernements locaux. En même temps, elle a remplacé Enrile par Rafael Ileto, un homme coulé dans le même moule que son prédécesseur, diplômé de l'académie militaire de West Point aux États-Unis, grand ami des Américains et fervent partisan des solutions militaires. De plus, Fidel Ramos, chef d'état-major des Forces armées, a gagné en influence grâce à son rôle dans la mise en échec du coup d'État.

Constitution

Le peuple philippin misait sur une nouvelle constitution qui orienterait le pays vers la souveraineté nationale, une véritable réforme agraire et une industrialisation basée sur les intérêts du pays. Mais le projet de Constitution qui sera soumis au vote populaire le 2 février, malgré le progrès réel qu'il représente sur l'ancienne constitution, enchâsse une politique économique qui maintiendra le pays dans la dépendance face aux intérêts étrangers, et qui, à toutes fins utiles, laissera intactes les structures de pouvoir traditionnelles.

Dans son empressement à montrer sa bonne foi au Fonds monétaire international et à ses autres créanciers étrangers, le gouvernement s'est engagé à rembourser la totalité de sa dette extérieure. La Constitution prévoit le respect de toutes ces ententes, y compris celles conclues à l'époque par le régime Marcos. Or, à 26 milliards de dollars, cette dette extérieure est une des plus élevées au monde, quand on la compare au produit national brut du pays. Déjà, plus de 46% du PNB est consacré au remboursement de la dette, et cette proportion va en augmentant.

Cette orientation affecte toute la politique économique, l'axant sur la production des biens pour l'exportation afin de générer des revenus pour rembourser la dette. Même dans l'agriculture, l'accent est mis sur les grosses entreprises agro-alimentaires et la production de denrées comme le maïs jaune, qui sert à nourrir les animaux dans d'autres pays, alors que, dans plusieurs régions, la famine guette les familles paysannes philippines.

La Constitution permettra également à des intérêts étrangers de détenir jusqu'à 40% des parts dans les compagnies philippines, ce qui s'inscrit sensiblement dans la même tradition que la politique de Marcos. Même dans des secteurs vitaux comme les services publics, on facilite l'acquisition par

PHOTOS: PONO PRESSE

les étrangers d'actions des sociétés philippines.

Mais la partie peut-être la plus décevante de la Constitution est celle qui traite de la réforme agraire, une question clé dans ce pays où 70% de la population vit de la terre. Tout en reconnaissant théoriquement le droit des paysans de posséder la terre qu'ils travaillent, la Constitution ne prévoit aucun plan pour assurer la redistribution des terres. Elle remet l'élaboration d'un tel plan entre les mains du Parlement, ce qui signifie le renvoyer aux calendes grecques. La Constitution fixe même des conditions qui rendront la redistribution des terres pratiquement irréalisable, par exemple le paiement d'une «juste compensation» aux propriétaires actuels et leur droit de retenir des superficies «raisonnables». Les familles paysannes, perpétuellement endettées à cause d'un système féodal qui laisse le contrôle des terres à une poignée de grands propriétaires fonciers (y compris, d'ailleurs, la famille de Mme Aquino, les Cojuangcos), ont peu de chances d'accéder à la propriété dans de telles conditions.

Quant aux femmes, elle n'ont droit dans la Constitution qu'à une phrase sur leur égalité devant la loi et à une autre qui vise surtout à protéger leur fonction de reproductrices. L'inviolabilité du mariage comme institution de base de la société philippine y figure aussi, de même que la protection du foetus, qui nie automatiquement le droit à l'avortement.

Militarisation

La Constitution permet également le maintien des bases militaires américaines sur le sol philippin, même après l'expiration en 1991 des baux actuels, advenant une éventuelle entente bilatérale avec les États-Unis. Contradiction: alors que la Constitution interdit les armes nucléaires en sol philippin, elle ne prévoit rien pour éliminer les installations susceptibles de loger de telles armes.

D'ailleurs, Mme Aquino n'a pas cherché, depuis un an, à réduire les Forces armées dont la taille et la corruption ont atteint une importance inégalée depuis l'instauration par Marcos de la loi martiale (1972). Elle n'a pas démantelé le Civilian Home Defence Force, une organisation para-militaire, ni les armées privées responsables de tant d'atrocités et de violations des droits de la personne sous le régime Marcos.

Au contraire, la militarisation des Philippines continue et a même progressé à la campagne. Dans les régions rurales, les conditions de vie et les structures du pouvoir féodal n'ont à peu près pas changé depuis l'arrivée au pouvoir de Mme Aquino. La résistance populaire s'est donc poursuivie. Cette résistance a été combattue à son tour par une répression accrue: 70 bataillons de l'armée sont aujourd'hui déployés dans les campagnes, comparativement à 56 en 1985. Des armes plus puissantes, de l'artillerie lourde, des bombardements aériens sont couramment utilisés lors des opérations militaires, et on remarque à tous les niveaux une plus grande présence des conseillers militaires américains.

Tout ceci est rendu possible par un accroissement de l'aide militaire fournie par



Rencontrant Reagan aux É.-U. en septembre dernier

les Américains, une aide que Mme Aquino avait d'abord refusée.

Cessez-le-feu

Un des développements les plus importants depuis l'accession d'Aquino aura été la négociation d'un cessez-le-feu de 60 jours (qui se termine à la mi-février) entre le gouvernement et le Front national démocratique, et ce malgré l'opposition des États-Unis et les tentatives de sabotage de la droite et des militaires, comme l'assassinat du leader syndical Rolando Olalia.

La volonté de Mme Aquino de rechercher une solution pacifique à la rébellion communiste a joué pour beaucoup dans cette entente. Mais si le gouvernement a finalement reconnu le FND comme interlocuteur, c'est probablement à cause de la force du mouvement de résistance clandestine qu'il représente.

Le FND a toujours soutenu qu'un accord à plus long terme entre la guérilla et le gouvernement ne pourrait se réaliser que dans le contexte d'un accord politique global contenant des mesures sérieuses pour corriger les inégalités sociales, politiques et économiques. Un tel accord semble peu probable dans le contexte actuel, bien que Mme Aquino ait elle-même déclaré qu'une paix véritable n'adviendrait que si le gouvernement «s'attaquait aux problèmes sociaux et économiques fondamentaux qui ont donné naissance à la rébellion».

Par ailleurs, l'état-major des Forces armées, sous la direction de Ramos, croit fermement que seule une solution militaire mettra fin à la rébellion. Washington soutient aussi devant Mme Aquino que «le noyau dur de la Nouvelle Armée populaire ne pourra être défait que par la force des armes». (Certains militaires apprécient toutefois le répit que leur accorde le cessez-le-feu; ils en profitent pour remanier l'armée et la rendre plus efficace.)

Le glissement vers la droite de Mme Aquino, ses déclarations belliqueuses sur les «insurgés» lors de sa visite aux États-Unis laissent croire qu'elle suivra la tendance militariste et cherchera à séparer un accord politique d'un accord militaire.

Ces attitudes du gouvernement Aquino ne sont pas sans provoquer l'opposition d'une partie du «pouvoir populaire» qui l'a si bien soutenu. Plusieurs organisations de masse, y compris le Mouvement du premier mai, principale centrale syndicale du pays, et Makibaka, une organisation clandestine regroupant 200 000 femmes, se sont opposées publiquement à la Constitution. Un nouveau parti populaire, le Partido Ng Bayan, a été formé pour regrouper la gauche, et un parti des femmes a même été mis sur pied pour défendre leurs intérêts spécifiques.

La gauche fait cependant face à un dilemme avec le référendum sur la Constitution car sa défaite pourrait être utilisée par l'extrême droite: Enrile en tête exigerait alors la démission d'Aquino en vue de la remplacer lui-même à la présidence. Ce référendum a donc toutes les allures d'un vote de confiance pour Cory Aquino: on prévoit pour l'instant qu'elle l'emportera, malgré l'opposition d'une partie du mouvement populaire, malgré surtout l'opposition de l'extrême droite regroupée derrière Enrile.

Il faudra surveiller aussi les élections locales de mai, pour lesquelles Enrile et ses supporteurs sont déjà en campagne. Le «pouvoir populaire», très organisé dans certaines régions, aura alors le dernier mot.

Corazon Aquino est sans doute une femme de bonne volonté, mais sa prise du pouvoir ne constituait pas, après tout, une véritable révolution. Il s'agissait plutôt d'un transfert du pouvoir, d'une section de l'élite, corrompue et même fasciste, à une section plus démocratique.

Mme Aquino a su s'inspirer en partie des revendications du peuple qui l'a portée à la présidence. Mais elle n'arrivera à résoudre les «problèmes sociaux et économiques fondamentaux» du pays que dans la mesure où elle écoutera vraiment le «pouvoir populaire» et s'y appuiera. ◇

Marie Boti, interprète et journaliste, termine actuellement un film documentaire sur le mouvement des femmes aux Philippines.



BEST-SELLER

DAMES DE COEUR OU REAL WOMEN?

DANIELLE FISET



Quel sort Lise Payette réserve-t-elle à ses DAMES DE COEUR?

Le lundi 8 décembre, à 20 h, je suis au rendez-vous. C'est avec impatience que je m'installe devant le petit écran pour rencontrer les *Dames de coeur* du nouveau téléroman de Lise Payette.

Quelle surprise! Visionnement d'une cassette de mariage, papotages à l'avenant, longues tirades sur les avantages d'être une «femme au foyer»: j'ai l'impression de me trouver en pleine réunion de Real Women. Il ne manque que les muffins!

Une telle accumulation de stéréotypes et de clichés, tant pour les personnages féminins que masculins, me déçoit. Tout d'abord Claire (Luce Guilbeault), l'épouse idéale, en admiration devant son mari et son fils, en conflit avec sa fille et, de plus, une belle-mère détestable. Puis Lucie (Louise Rémy), la femme bafouée qui garde le silence et refuse de voir la vérité; ses deux filles, la sainte et la putain. Viennent ensuite Évelyne (André Boucher), l'exilée de banlieue, femme de gros bon sens, généreuse et qui se meurt d'ennui; sa soeur Véronique (Michèle Rossignol), la femme de carrière, la «voleuse de maris», qui méprise un peu les autres tout en les plaignant; et finalement Julie (Dorothée Berryman), la maîtresse qui souffre et se révolte mais se soumet pour un baiser ou une promesse.

Pour ce qui est des hommes, on a droit au bourreau de travail, au coureur, à l'alcoolique et, de son propre aveu, au lâche.

Connaissant l'attachement de Lise Payette à la cause des femmes, je me dis que ça ne peut pas en rester là. Je lui donne le bénéfice du doute.

Trois émissions plus tard, je sens effectivement, malgré tout, et chez les personnages féminins en particulier, une certaine insatisfaction, un questionnement mais surtout la vulnérabilité et la peur. Peur de se retrouver seules et pauvres après avoir investi les meilleures années de leur vie au profit du mari et des enfants, peur de ne plus retrouver la femme qu'elles ont abandonnée en chemin, peur de s'être trompées.

Peut-être est-ce l'explication de mon malaise? C'est dérangeant, révoltant, décevant de me trouver confrontée à une réalité que j'aimerais bien croire révolue. J'ai l'impression de me faire servir un plat réchauffé et pourtant, il me suffit de regarder autour de moi pour reconnaître une «dame de coeur».

Je suis consciente de la nécessité de représenter la réalité afin de permettre une certaine identification du public mais, à re-présenter ainsi les stéréotypes, ne risque-t-on pas de les renforcer ou encore de lasser? Les femmes qui n'appartiennent pas au milieu social privilégié mis en scène dans l'émission se reconnaîtront-elles? Les *Dames de coeur* évolueront-elles et par quels moyens?

Mme Payette expliquait en entrevue qu'elle avait le goût d'aider toutes ces femmes de 50 ans au tournant de leur vie, et que la télévision lui semblait être un bon moyen d'y parvenir. J'attends donc la suite avec impatience.

Entre-temps, les premiers épisodes ont permis — je l'ai vérifié autour de moi — à des femmes dans la cinquantaine et à leurs compagnes plus jeunes de revoir ensemble des problèmes qui, bien que vécus différemment, les touchent toutes. Qu'on pense à l'insécurité financière des travailleuses au foyer, aux difficultés affrontées par celles qui veulent retourner sur le marché du travail, à la double tâche indissociable de la recherche d'autonomie, aux relations mère-fille... Lise Payette le montre donc, sans jamais le *dire*: le féminisme a encore du pain sur la planche.

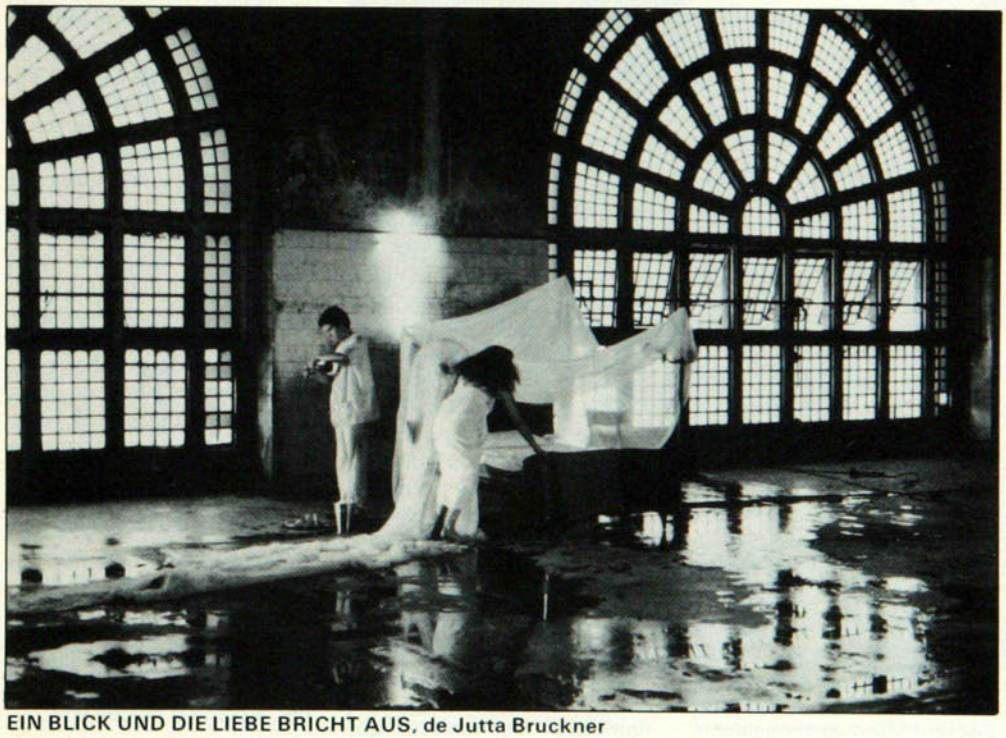
Espérons qu'il viendra à la rescousse des *Dames de coeur* mais, de grâce, qu'on ne remplace pas le stéréotype de la «Real Woman» par celui de la «féministe enragée»!

PHOTO: SOCIÉTÉ RADIO-CANADA

CINQ EUROPÉENNES À CINÉMAMA

FRANCE LAFUSTE

vembre 1986 au rendez-vous de Cinémama pour sa troisième et dernière édition[1], avant que l'événement ne se fonde dans le programme du Festival international des films et vidéos de femmes 1987. Cinq cinéastes venues d'Europe de l'Ouest les y avaient rejointes: Lis Rhodes et Jeanette Iljon (Grande-Bretagne), Bodil Trier (Danemark), Gabrielle Rosaleva (Italie) et Jutta Brückner (Allemagne).



EIN BLICK UND DIE LIEBE BRICHT AUS, de Jutta Bruckner

PHOTO: FRANCE LAFUSTE PHOTO: CINÉMAMA

Dans son film, *Elle voulait faire du cinéma*, Caroline Huppert met en scène un personnage pratiquement inconnu de nos jours: Alice Guy, une frêle jeune fille, secrétaire timide et réservée, qui, en 1896, tourna le premier film de fiction pour le compte des studios français Gaumont. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis et notre pionnière fait des émules un peu partout dans le monde. Au Québec, elles sont nombreuses à avoir empoigné la caméra et déroulé la pellicule; elles s'appellent Louise Carré, Sophie Bissonnette, Paule Baillargeon, Nicole Brossard ou Micheline Lanctôt. Certaines d'entre elles étaient en no-

Deux Anglaises

Vendredi 17 novembre, midi trente: j'ai rendez-vous avec Jeanette Iljon et Lis Rhodes au restaurant. Je commande du vin mais Lis me glisse au creux de l'oreille: «À peine, car nous sommes attendues au Consulat britannique.» Pointe d'ironie, rires sous cape; elles ont l'*establishment* en horreur. Ce n'est pas un hasard si ces femmes ont créé, en 1979, à Londres, un réseau de distribution de films et de vidéos bien à elles, *Circles*.

«Nous voulions créer un contexte de travail, m'explique Jeanette Iljon, pour que les cinéastes femmes ne se sentent plus coincées par un système encore dominé par les hommes.» La cinéaste dont le film ou le vidéo est distribué par Circles devient membre à part entière, c'est-à-dire qu'elle a voix au chapitre dans la politique de l'organisation. «Quand nous organisons des projections, poursuit Jeanette, nous invitons des femmes à venir discuter du film avec l'auteure.» À qui s'adressent ces films? Essentiellement à des groupes communautaires, des syndicats, des cinémas d'art et d'essai, des établissements d'enseignement, des groupes de femmes. Ces organismes choisissent, d'après le catalogue, les oeuvres qui les intéressent, généralement regroupées par thèmes: la santé mentale, les manifestations de femmes, les dangers du nucléaire, etc. L'aspect historique est éminemment important chez Circles et bon nombre de ses cinéastes se livrent à un scrupuleux travail de recherche pour remettre à l'honneur les créations des pionnières du début du siècle. D'ailleurs, le regard de Lis s'enflamme encore au souvenir de Germaine Dulac et d'Alice Guy, passionnées de cinéma et féministes dans l'âme.



Lis Rhodes et Jeanette Iljon

Lis et Jeanette ont mille choses à dire sur le mode de création, sur la façon de se réapproprier le langage et de représenter les femmes à l'écran. «L'objectif, m'assurent-elles, est de trouver de nouveaux moyens d'expression d'une esthétique féminine où les mots, les images viennent rompre avec leur code sémantique traditionnel; les femmes se voient définies par les hommes dans les médias, elles sont de plus en plus invitées à regagner leur foyer, il est donc vital pour elles de se réapproprier le média cinéma et d'utiliser à leur tour ces armes idéologiques à leur avantage.»



LA SONATE A KREUZER, de Gabriella Rosaleva

Dans le cadre d'un tel engagement, leurs films ne peuvent qu'être expérimentaux, avec un langage poétique entièrement renouvelé; je comprends mieux pourquoi Lis Rhodes cherche à être entendue plus que vue. Leurs films et vidéos, je dois l'avouer, ne m'ont pas convaincue: j'ai été déroutée par la forme. J'y ai vu des mouchetés mille fois fondus et enchaînés, des mouvements de caméra vacillants, une longue et interminable méditation sur l'être et le non-être. Ce n'est qu'avec du recul que j'ai saisi la portée de leur démarche: irriter pour mieux déstabiliser et vaincre le champ traditionnel de la conscience.

Lis Rhodes et Jeanette Iljon sont, il n'y a pas de doute, des pures et dures, des femmes qui ne s'en laissent plus conter. Elles ont choisi de vivre en dehors des normes, dans une sorte de gynécée de l'esprit et du coeur, en dignes filles d'Albion chez qui délicatesse et bonnes manières cachent à peine un fort esprit de rébellion.

Une Danoise

Son défi, Bodil Trier ne le cherche pas dans un langage renouvelé mais bien dans l'action. Diplômée du Danish Film School, Bodil me parle de sa conquête du métier de photographe, des obstacles qu'elle a dû franchir pour qu'enfin un producteur lui confie la photographie de son prochain film. «Un film à gros budget», s'empresse-t-elle d'ajouter. Entre-temps, il y a eu *Asian Heart*, un documentaire sur les mariages entre Danois et jeunes filles des Philippines par l'intermédiaire d'agences spécialisées.

Asian Heart a commencé le jour où, intriguée, Bodil a découpé dans le journal une petite annonce qui, grosso modo, disait ceci: «Vous cherchez l'âme soeur? Nous l'avons trouvée, elle est aux Philippines. Pour une somme modique, nous nous chargeons de vous mettre en contact avec elle.» Il n'en fallait pas plus pour piquer la curiosité de cette femme intrépide et la lancer sur les routes de l'Asie. Mais auparavant, il lui fallait s'assurer les fonds nécessaires et là, c'était une autre paire de manches: «Le producteur était enthousiasmé par l'idée, raconte la cinéaste, mais bien sûr, il n'avait pas d'argent. Je suis allée voir sur-le-champ une amie, Malene Ravn, nous avons rassemblé tout le matériel et nous avons mis le cap sur Manille.» L'escapade dure près de quinze jours. Les deux amies filment

Bodil Trier



à satiété des scènes de striptease dans les bars, retrouvent les jeunes filles qui ont répondu aux annonces, des adolescentes pour la plupart, les font parler pour en savoir un peu plus long. Au total, dix rouleaux de pellicule qui, au retour à Copenhague, font s'incliner le producteur: «Comme par enchantement, l'argent est sorti des tiroirs.»

Depuis, Bodil Trier a eu d'autres propositions, comme photographe; pourtant, elle affirme qu'il lui faut chaque fois refaire ses preuves simplement parce qu'elle est une femme. Pour la première fois depuis le début de notre entrevue, je la vois sortir de ses gonds: «Il faut que je prouve deux fois plus qu'un homme pour faire valoir ma compétence. Et pourtant, ils sont nombreux les hommes qui n'ont aucun talent et font du mauvais travail!»

Cette jeune femme active se dit curieuse de tout ce qui se passe dans le monde. Son engagement est social, et son mode d'expression le documentaire, une voix apparemment neutre et pourtant tellement éloquente: «Les personnes que je rencontre me disent ce qu'elles veulent et je laisse à chacun le soin de juger selon ses propres convictions.» Dans *Asian Heart*, ce souci d'apparente neutralité est évident: la cinéaste fait parler des hommes en quête d'exotisme et de «petits culs tendres» mais elle montre aussi ceux qui, déroutés par le féminisme conquérant de leurs concitoyennes, se retrouvent seuls, sans vie de famille. Le propos n'est pas militant, elle s'en défend bien. Ce qui l'intéresse, c'est de mettre à nu une situation réelle pour que l'État et les institutions la modifient. «Sans brandir l'étendard de la cause féministe, reconnaît-elle, j'agis et je pointe du doigt les failles, les incohérences d'un système. Celui ou celle qui me regarde doit savoir lire le message.»

Le film de Bodil Trier lui ressemble. Ça ne crie pas, ne gémit pas et pourtant tout le tragique d'une situation cruelle y est exprimé au centuple: des hommes-enfants qui hurlent leur besoin de tendresse aux adolescentes qui croupissent dans la misère et dont la seule planche de salut est de se jeter dans leurs bras. Après toutes ces années de «vaches maigres» passées à faire du porte à porte, à proposer ses humbles services de photographe et de cinéaste, Bodil Trier voit peut-être le bout du tunnel. Mais même au Danemark, ce pays où, m'a-t-on dit, les femmes sont «libérées», les hommes ont encore peur de confier la caméra à une femme, aussi compétente soit-elle. La guerre des sexes n'est pas finie, au pays d'Andersen.

Une Italienne

Gabriella Rosaleva est une cinéaste reconnue: ses films sont produits par la RAI, principale chaîne de télévision italienne. Rappelons pour mémoire le *Procès à Caterina Ross* (1982), *La Vocazione* (1983), *Viaggio in Senegal* (1984-1985) et tout dernièrement *La Sonate à Kreuzer*, d'après l'autobiographie de Tolstoï et le journal intime de sa femme Sonia. C'est d'ailleurs ce dernier film qu'elle présentait à Cinémama.

Avant de rencontrer madame Rosaleva, je l'imaginais fière, hautaine même, avec un je ne sais quoi d'autoritaire. Elle a vite dissipé ce malentendu. J'ai découvert une femme

PHOTOS: CINÉMAMA

PHOTOS: FRANCE LAFUSTE

sympathique, lumineuse, fantaisiste. Je suis tombée sous le charme.

D'abord, pourquoi avoir choisi Tolstoï?, lui ai-je demandé? Et pourquoi *La Sonate à Kreuzer*, un classique dans toute sa splendeur? «Parce que j'aime passionnément la littérature russe, m'a-t-elle répondu; d'ailleurs, après Tolstoï, il y aura Tourgueniev et Dostoïevski.» Cette femme chaleureuse aime donc la froideur glacée des décors du XIX[e] siècle russe mais il n'y a pas que cela; le combat psychologique que se livrent des êtres qui s'aiment et se déchirent la transporte tout autant. «Tolstoï, renchérit-elle, est un homme violent et passionné. Il aime sa femme d'un amour pervers, tyrannique. Elle, Sonia, personnage doux et fragile, aime la musique mais la musique, pour Tolstoï, élève l'âme, l'éloigne de l'être aimé.»

Je cherche là un thème moderne; dans l'affirmation de soi de cette femme couvée par son mari, je vois l'ombre du féminisme naissant, la marque de Gabriella militante. Mais cette dernière calme mes ardeurs; peut-être suis-je en train de forcer la note? «Je veux faire connaître Tolstoï, l'homme et le romancier; je ne fais que reprendre fidèlement ce que Tolstoï a dit de sa femme et ce que Sonia elle-même a écrit dans son journal. Je ne veux pas interpréter les faits; je fais du cinéma classique avec des oeuvres classiques parce que je pense que la vie, les sentiments, le mode du coeur ne changent pas. Dans ce cadre sentimental-là, les femmes font et doivent faire leur chemin seules mais non pas indépendamment des hommes; sinon, elles tombent dans la violence.»

Gabriella Rosaleva



Chez cette femme, le combat est avant tout individuel, toutes griffes dehors, et c'est d'abord un combat pour l'art, masculin ou féminin.

Gabriella Rosaleva, c'est la voix de la sagesse, le bon sens du terroir; pas étonnant qu'elle ne se définisse pas comme une intellectuelle. Le cinéma doit avant tout faire battre son coeur, la faire vibrer d'émotion: Francis Ford Coppola et son *Apocalypse Now*, Ozo le Japonais et Robert Bresson ont sa préférence. Celle que certains ou certaines jugeront perdue pour la cause féministe milite à sa façon sur les lieux de tournage. Artiste jusqu'au bout des ongles, elle n'a pas peur de la grandiloquence des mots et, dans un geste très fellinien, se coiffe d'une auréole imaginaire pour me dire que les artistes, les peintres et les écrivains sont «les nouveaux saints». Dans ces conditions, il est donc inutile de considérer Sonia, la femme de Tolstoï, comme une femme se libérant du joug du mâle, comme une autre version de Gabriella elle-même!



EIN BLICK UND..., de Jutta Bruckner

Gabriella Rosaleva aime déclamer; Dante et Pétrarque lui ont servi de modèles. Elle part en me lançant «Ciao! Peut-être à un de ces jours à Milan!»

Et une Allemande

Jutta Brückner n'est pas une novice non plus: depuis longtemps elle n'a plus rien à apprendre de ses collègues masculins. Diplômée en sciences politiques, philosophie et histoire, elle vit aujourd'hui à Berlin-Ouest et enseigne l'art cinématographique à l'Académie des arts. En novembre dernier, la Cinémathèque québécoise présentait une rétrospective de ses films: *Tue Recht und Scheue Niemand* (Fais ce que dois et ne crains personne, 1975), *Einganz und gar verwahrlostes Mädchen* (Une fille tout à fait déchue, 1979), son célèbre *Die Hunger Jahre* (Les Années de faim), film-phare de toute son oeuvre (1980) et son tout dernier *Ein Blick und die Liebe bricht aus* (Un regard et l'amour éclate), fort contesté.

A propos de ce dernier film, en primeur à Montréal, madame Brückner mettait les spectateurs en garde, précisément toutes celles et ceux qui avaient vu et aimé *Die Hunger Jahre*: «Ce film-là ne ressem-

Jutta Bruckner



ble en rien à mes précédents, du moins dans sa forme.» Elle savait pertinemment que cette oeuvre très personnelle allait en dérouter plus d'un-e et lui attirer les foudres des plus ultras d'entre les féministes. Ça n'a pas raté: les critiques et les commentaires désobligeants ont fusé de toute part.

Ein Blick und die Liebe bricht aus est un film allégorique: une femme se regarde dans un miroir et compose un poème sur l'amour, la passion, le désir, l'espérance. Des formes se mettent en mouvement: une jeune mariée vite édifiée après sa nuit de noces; une épouse qui, derrière ses chaudrons, veille jalousement sur son mari volage; une femme abandonnée qui rêve encore de se noyer dans le regard ensorceleur d'un bellâtre. Ces personnages extrêmement stéréotypés, évoluant dans un univers fictif, n'existent pas par eux-mêmes; ils n'expriment que ce que Jutta Brückner veut bien leur faire dire, ce sont des marionnettes dont elle tire toutes les ficelles. Ils nous disent que plus le désir d'amour est grand, moins il est réalisable, que plus merveilleux est le rêve, plus cruelle est la déception.

Jutta Brückner, à qui je demandais les raisons d'une telle colère de l'auditoire, m'a simplement répondu: «Le cinéma reste avant tout un art et il faut une certaine culture cinématographique pour décoder le langage. Les gens ingurgitent un film comme une bouteille de coca. Il n'y a de discussion possible que si l'on a fait un effort de compréhension au préalable.» Avis aux amatrices! «L'allégorie est une figure de style, l'expression d'un cinéma conceptuel à la Einstein ou à la Godard; elle me permet d'analyser une situation collective et plus particulièrement de réfléchir sur la représentation de la sexualité au cinéma.»

Contrairement à ses précédents films centrés sur des personnages réels, sa mère (*Tue Recht und Scheue Niemand*), sa meilleure amie (*Ein ganz und verwahrlostes Mädchen*) ou elle-même (*Die Hunger Jahre*), la cinéaste n'a pas cherché à faire vibrer la corde de l'émotion mais plutôt à dresser le bilan de quinze années de féminisme: «Vous savez, les femmes les plus émancipées, heureuses dans leur vie professionnelle, ont encore la vision de l'amour enfouie au plus profond d'elles-mêmes. Elles rêvent du paradis perdu, de la symbiose parfaite avec la mère, quand elles n'étaient encore que des enfants. Elles recherchent dans l'homme ce contact privilégié, elles veulent retrouver non pas Dieu le père, mais bien la Déesse, la mère.» Je l'écoute et défilent dans ma tête les images de ce qu'elle appelle son «oeuvre-bâtiments», construite pour mieux mesurer le chemin parcouru.

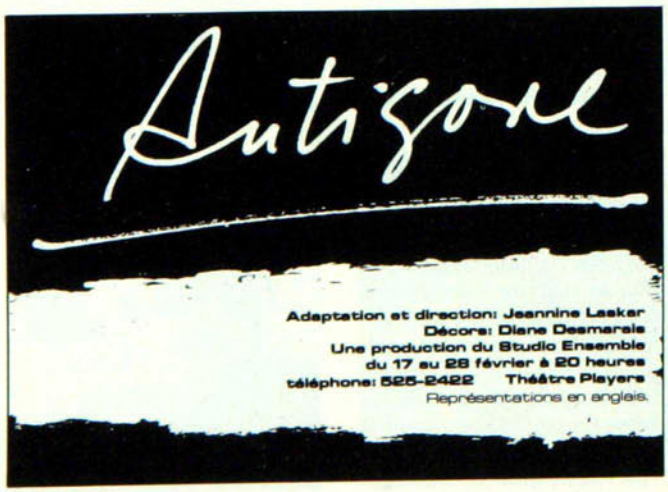
Pour cette femme qui se définit comme une féministe, un certain militantisme a vécu. Elle le perçoit aujourd'hui comme un passage obligé, pour que la génération présente profite de quelques acquis. Si le féminisme comme idéologie est dépassé, les critiques sont toutefois restées: «Tout comme Simone de Beauvoir, affirme-t-elle, je pense que le temps est à la *déconstruction* des valeurs; c'est pourquoi je ne donne pas de solution dans mes films. Il ne faut pas renouveler les erreurs du socialisme utopique... Je me contente de m'opposer à telle ou telle injustice, sans forcément savoir où cela me mènera. Aujourd'hui, tout ce qui se passe dans le monde me fait un peu peur. En Allemagne, nous sommes assis-es sur des missiles; dans dix ans le Rhin n'existera plus. Et nous sommes environné-e-s de centrales nucléaires.»

Je me hasarde à poser une dernière question: «Les hommes sont bien responsables de tout ce gâchis, n'est-ce pas?» J'ai la réponse que je mérite: «Vous savez, les femmes, parce qu'elles ont fermé les yeux pendant longtemps, ont aussi une part de responsabilité. Je ne crois pas en la totale innocence des femmes. On pense parfois qu'elles ont une nature meilleure mais à vrai dire on ne sait pas vraiment si elles peuvent faire mieux ou pire que les hommes. Madame Thatcher, par exemple, n'est pas une horrible sorcière mais bel et bien une femme qui a choisi le système patriarcal. Et quand les femmes choisissent ce système-là, elles sont parfois pires que les hommes.»

J'écoute, attentive, Jutta Brückner et je cherche à définir le personnage: féministe, intellectuelle, humaniste, artiste? En fait, elle est tout cela en même temps, un être trop riche pour ne pas être parfois contesté.

France Lafuste est journaliste pigiste et chroniqueuse de cinéma à CIBL-MF, la radio communautaire de l'Est de Montréal.

1. **Cinémama** avait lieu du 21 novembre au 7 décembre, au cinéma ONF, Place Guy-Favreau, Montréal.



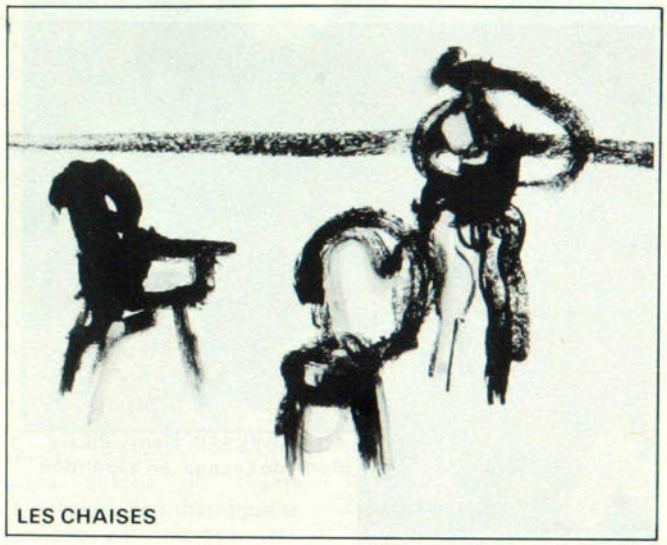


Ireine Eve Durant
Salon Hors du Temps
18 rue St-Pierre
Rimouski, G5L 1T2
Tél.: 1-418-722-9274

Consultation en art, ésotérisme et jeu de go

FRANCINE SIMONIN: LES CHAISES... OU L'ART DEBOUT

LINE MCMURRAY



LES CHAISES

PHOTO: RICHARD-MAX TREMBLAY PHOTO: DAVID STEINER

Les femmes créent de plus en plus librement, c'est un fait acquis. Mais rares sont celles qui osent encore aujourd'hui prétendre jouer un rôle de chef de file, de phare dans leur domaine de création particulier. On admet difficilement qu'une créatrice ne fasse pas dans la douceur, la compassion, et soit une véritable conceptrice.

C'est pourtant là toute l'audace de Francine Simonin qui partage sa vie entre l'enseignement des arts plastiques à l'Université du Québec à Trois-Rivières et une oeuvre qui contrecarre les traditions. Suissesse d'origine, installée au Québec depuis 1968, elle a fait de nombreuses expositions de peintures et de gravures, tant en Europe qu'ici. Du 11 février au 8 mars, elle expose *Les Chaises* à la Galerie 13, à Montréal.

LA VIE EN ROSE: Francine Simonin, quel est le sujet des *Chaises?*

FRANCINE SIMONIN: Le titre *Les Chaises* s'est développé au cours du travail comme un désir d'expression qui n'aurait pas de nom. Il s'agit d'une suite de petits mélodrames sur une scène, à l'intérieur d'un atelier où femmes et chaises se transforment... J'avais déjà dessiné le modèle dans un environnement (porte, fenêtre, tissu, etc.) pour *Les Pavanes*. L'été dernier, j'ai eu envie de théâtraliser, de satiriser l'objet. C'est ce qui produit ces effets d'ambiguïté entre le sujet et l'objet, entre le modèle féminin et des chaises.

LVR: Vous travaillez souvent avec un modèle?

FS: Je travaille avec un modèle depuis 1984. Sa présence est chargée de musique, de rythme intérieur. Alors que la plupart des artistes sont collée-s à une réalité sociale, politique, moi, je prends mes émotions dans le monde de l'art. Je suis peut-être la femme du XXI[e] siècle, schizophrénique, en retrait de la réalité quotidienne. Mais au niveau secondaire, j'ai aussi une approche sociale de l'art. Par exemple, je travaille sur «la femme» parce qu'elle a toujours été représentée à travers l'idéal masculin. D'ailleurs, les hommes me disent souvent que je donne une représentation terrifiante de la femme...

LVR: *Les Chaises* me semblent pourtant d'une grande sérénité...

FS: En effet *Les Chaises* me paraissent être parmi les choses les plus sereines que j'aie faites depuis longtemps. J'aimerais réaliser l'équilibre des choses, et mon travail, cependant, reste toujours fluctuant.

LVR: Il permet de nettoyer le corps de ses humeurs?

FS: Oui: le côté immédiat de l'atelier, c'est la décharge émotionnelle. Le travail de l'atelier doit être continu. Je voudrais arriver à cette vie idéale où je serais toujours là, en plein travail.

LVR: La création est l'ultime plaisir?

FS: Ça remplace tout, l'amour, la carrière. C'est sacré. C'est un plaisir qu'on ne peut comparer à rien. On vit une époque de travail qui n'est pas si joyeuse. De plus, quand on ne croit pas aux femmes artistes, c'est difficile. J'ai 50 ans depuis octobre dernier et je commence à bénéficier de la reconnaissance à laquelle peut prétendre un gars de 35 ans... Comme professeure d'université, j'ai une façon de fonctionner plus empirique que celle d'un homme. Le message passe ainsi avec plus de force. On ne peut pas prospecter sans donner...



Francine Simonin

LVR: Diriez-vous qu'un homme artiste est plus près de vous qu'un autre, parce que plus près de son propre féminin?

FS: Absolument. Comme je pense que les artistes femmes doivent travailler sur les deux pôles: féminin/masculin. Ce que j'essaie de dire à mes étudiantes, c'est: «Passez toujours à l'acte.» Le passage à l'acte pour les femmes est aussi douloureux que l'exercice de s'arrêter et d'écouter l'est pour les hommes.

LVR: Grosso modo, quel sujet vous a préoccupée ces deux dernières années?

FS: La réconciliation dans une image de la femme archaïque (la déesse) et de la femme d'aujourd'hui (celle qui fait éclater les barrières).

LVR: Selon vous, ce qu'il faut chercher, c'est la force des femmes, les archétypes féminins?

FS: Les Grecs d'avant Socrate entretenaient dans leur psyché collective toute une série d'images féminines diversifiées. L'être humain contemporain est en train de se couper de son âme, de cette identité intérieure. Moi je renoue avec ces déesses archaïques.

MAIS QUI ÉTAIT DJUNA BARNES?

HÉLÈNE PEDNEAULT



AUX ABYSSES: Denys Picard, Monique Lepage en répétition



LA COLOMBE: Markita Boies, Sylvie Legault, France Labrie

Je sais de Djuna Barnes qu'elle est morte à New York le 5 juillet 1982, à 90 ans. Je sais aussi que cette écrivaine et dramaturge remarquable, connue surtout pour ses romans *Le Bois de la nuit, Ryder, L'Almanach des dames*, a vécu en recluse les 40 dernières années de sa vie, et qu'elle a été, comme bien des Américaines de sa génération, fascinée par Paris. Comme Nathalie Clifford-Barney, comme Gertrude Stein et Alice B. Toklas, pour ne nommer que les plus connues. Peu de choses, en somme: banalités de toute biographie, recoupements avec les vies et les oeuvres des autres artistes de son époque. Mais l'oeuvre, l'écriture, je pourrais en parler des heures.

Cette écriture, qui n'a jamais fini de parler après les mots, et qui avait certes commencé à parler avant. Par exemple: les trois courtes pièces traduites et montées, en première mondiale, au Théâtre expérimental des femmes du 22 janvier au 22 février[1]. Des pièces qui datent des années 20, en gros. C'est donc dire que Djuna Barnes les a écrites dans la vingtaine. Mais comment savait-elle tout ça, avant de vivre pratiquement? Intuition fabuleuse des artistes. Parler de la séduction, de l'attraction de la mort, du désir, de l'amour, de la vie dans ses zones les plus obscures. On comprend presque qu'elle n'ait plus éprouvé le besoin de sortir de chez elle de 50 à 90 ans: à 20 ans elle avait vécu d'avance.

Louise Laprade, metteure en scène de ce spectacle intitulé *De Djuna Barnes*, y trouve une inspiration sans fin: «Pour moi, c'est ça la poésie. C'est assembler des contradictions, des paradoxes, des ambiguïtés, et en faire un tout. Comme quand on rêve, finalement. Et chez Djuna Barnes, ce n'est jamais éthéré, c'est très incarné. Ce n'est pas un monde en noir et blanc; les personnages d'hommes sont aussi intéressants et subtils que les personnages de femmes, aussi complexes. Mais le point de vue est très féminin. Ses femmes sont prises dans un contexte social très précis, masculin (celui des années 20). L'incompréhension entre les sexes est présente, mais sans reproches. Plutôt une infinie tristesse et des souffrances personnelles. Moi, je vois ses personnages comme des exilé-e-s. Des exilé-e-s de l'intérieur.» Louise Laprade travaille sur ces pièces depuis sept mois, et elle y découvre sans cesse de nouveaux sens. «Ce qui est fabuleux aussi, c'est sa notion de personnage. Les dialogues ne servent pas à établir des liens psychologiques, mais à construire des bijoux de personnages forts, qui restent dans nos vies comme des gens qu'on a rencontrés pour vrai. Mais dans le fond, qu'est-ce qui s'est passé entre eux? De quoi s'agit-il? On a toujours l'impression que Barnes va nous donner une clé, mais non, c'est une nouvelle avenue qui finit par faire un labyrinthe. Et on le sent très fort quand on fait la mise en scène. Quand une pièce se termine, chacun-e peut imaginer sa propre conclusion. Et ce sera chaque fois la bonne.»

N'allez pas croire que ce sont des pièces compliquées, hermétiques. Pas du tout. L'humour est présent partout, fin, incisif. L'écriture est diaboliquement efficace. Les histoires sont simples: un homme désire une femme et surgit un jour chez elle par la fenêtre, pour la conquérir *(Aux abysses);* trois femmes vivent recluses dans un appartement rempli d'armes et de désirs inassouvis *(La Colombe);* trois jeunes hommes viennent chercher les lettres d'amour écrites par leur père à sa maîtresse *(Trois fils de la terre).* Mais la tension qui en résulte n'est pas simple. Du grand art.

Louise Laprade m'a laissée avec une phrase sibylline: «Chez Djuna Barnes, le mal est fait.» Je suis sûre qu'elle a raison, mais je ne sais pas pourquoi moi non plus. Personne n'a peur de mourir dans ces pièces. Alors où est l'enjeu? Quel est ce danger qui plane? Vivre? Oui mais alors dans l'absolu. Parce qu'une chose est sûre: Djuna Barnes hait la médiocrité...

1. Avec une distribution étonnante: Markita Boies, France Labrie, Nicole Leblanc, Monique Lepage, Sylvie Legault, Jacques Allard, Jean-François Blanchard, Denys Picard et Claude Poissant. Traduction de Louise Ladouceur et mise en scène de Louise Laprade. À Go, 5066, rue Clark, Montréal. Réservations: 271-5381.

PHOTOS: ANNE DE GUISE

CLAIRE LEJEUNE: ÊTRE BELGE ET ÉCRIRE

LINE MC MURRAY

Claire Lejeune? Une écrivaine belge pour qui j'ai une estime sans bornes. La force de sa pensée, son acharnement à écrire et à publier dans une Europe pas toujours réceptive (en partie à cause de la faiblesse de la diffusion culturelle belge, écrasée par le monstre français) sont impressionnants. Ses nombreux livres témoignent d'une démarche à la fois intérieure et «scientifique» en ce sens qu'elle cherche constamment à comprendre, à expliquer «l'acte poétique». Aussi voit-elle dans son travail une expérience perpétuelle, une expérience qui ne peut évidemment s'empêcher d'interroger le féminin.

Dernièrement, à Bruxelles, Claire Lejeune avait organisé un colloque où des écrivaines québécoises (France Théorêt, Louise Cotnoir et moi-même) et des écrivains belges (Jacques Sojcher, Jean Louvet, Thierry Haumont) échangions autour du thème «L'écriture, lieu théorique et pratique du changement». J'en ai profité pour lui voler quelques propos.

«Je suis venue tardivement à l'écriture. Il y avait bien eu quelques poèmes auparavant, mais ma venue véritable à l'écriture s'est faite à l'âge de 33 ans, très brutalement, à l'occasion d'une expérience poétique liée à une expérience amoureuse. L'écriture est devenue pour moi le lieu désastre de ma mentalité ancienne et celui d'une renaissance. En réalité, je m'en suis aperçue plus tard, le lieu d'une autoanalyse permanente.



Claire Lejeune

PHOTO: NICOLE HELLYN

«Mes premiers livres furent, à une exception près (*La Geste*), des recueils de poèmes et de prose poétique. Je suis passée à l'essai poétique avec *L'Atelier,* à la suite de l'expérience, déterminante pour moi, du colloque *La femme et l'écriture,* tenu au Québec en 1975... Je travaille actuellement à une pièce de théâtre qui a déjà connu plusieurs versions. J'ignore encore où cela me conduira.

«Ces passages successifs d'un genre littéraire à un autre sont intimement liés à des métamorphoses d'ordre personnel. Dans ma poésie, j'ai donné la parole à mon corps comme plusieurs écrivaines féministes, sans pour autant m'impliquer de façon effective dans un mouvement féministe. Dans mes essais, j'ai davantage interrogé le rapport du corps à l'esprit. Et finalement, le théâtre transforme en dialogue ce qui fut longtemps un soliloque.»

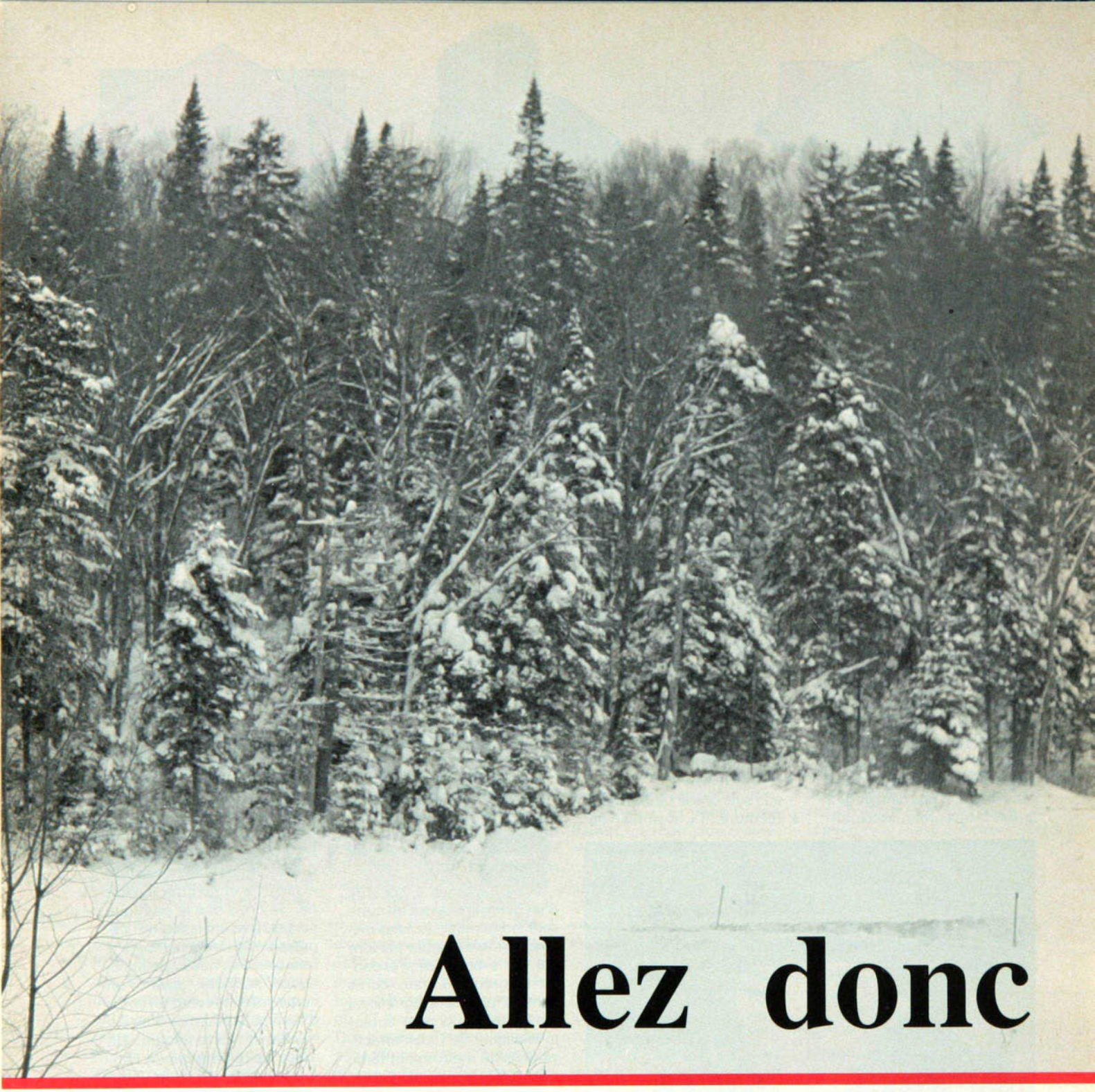
Comment Claire Lejeune réconcilie-t-elle, dans sa pratique, la «belgitude» d'une part (comparable à la québécitude?) et le féminin d'autre part?

«La belgitude est effectivement une condition ingrate pour un écrivain et d'autant plus pour une écrivaine. Le fait de n'avoir pas de véritable public (la littérature belge francophone n'a pas d'existence spécifique, noyée dans les conflits politiques et linguistiques du pays et soumise au voisinage français) nous condamne à un isolement. On dit souvent, à juste titre, que la Belgique est le pays où il y a le plus de poètes au kilomètre carré parce que tout désir de communication est renvoyé à lui-même, donc à la profondeur du poétique. Si l'on considère la littérature belge de langue française depuis quelques décennies, il y a relativement peu de femmes. Il n'existe pas, comme au Québec, de complicité entre les écrivaines, d'où mon besoin de venir régulièrement me retremper dans l'atmosphère vivifiante de l'écriture québécoise.

«Quant à la question du féminin dans ma propre écriture, je ne veux pas dissocier systématiquement écriture masculine et écriture féminine. Je crois que le poétique est précisément le lieu de l'expression androgyne mais il faut bien dire que cette expérience poétique jaillit d'un corps de femme *ou* d'un corps d'homme: ce *ou* me paraît extrêmement déterminant. Un corps de femme qui dit l'androgynie le dit autrement qu'un corps d'homme!»

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

La Geste, Éd. José Corti, Paris, 1966; *Le Dernier Testament,* Éd. Rencontre, Lausanne, 1969; *Elle,* Éd. Le Cormier, Bruxelles, 1972; *Mémoire de rien,* Éd. Le Cormier, Bruxelles, 1972; *L'Atelier,* Éd. Le Cormier, Bruxelles, 1972; *L'Issue,* Éd. Le Cormier, Bruxelles, 1980; *L'Oeil de la lettre,* Éd. Le Cormier, Bruxelles, 1984; *Court-circuit,* Nouvelle Barre du jour, Montréal, 1985; *Du point de vue du tiers,* Nouvelle Barre du jour, Montréal, 1986.



Allez donc

Un weekend de bon air de plein air, ça vous tente? La Vie en Rose vous propose un weekend vacances pour deux, à l'auberge La Chaumine, à St-Hippolyte! Vous pourriez y aller en mars ou en avril. Ski, randonnée, détente... quelle merveilleuse façon de dire en douce ''Bye Bye'' à l'hiver!

Comment y aller? Il suffit simplement de vous abonner à La Vie en Rose en nous postant la carte-réponse ci-jointe dûment remplie. Vous avez tout à gagner! 11 numéros de La Vie en Rose tous plus intéressants les uns que les autres et livrés à votre porte; une économie pouvant aller jusqu'à 45% du prix du magazine en kiosque; et, surtout, **la chance d'obtenir un weekend vacances pour deux!**



PHOTO: PONO PRESSE

prendre l'air!

Vous êtes déjà abonné-e? Qu'à cela ne tienne! Vous pouvez aussi profiter de notre concours en abonnant quelqu'un-e que vous aimez bien! La nouvelle personne abonnée et vous-même pourriez alors vous mériter ce weekend de tout repos. Profitez-en vite et remplissez dès aujourd'hui notre carte-réponse.

RÈGLEMENTS

Le prix inclut l'hébergement pour 1 nuit/2 jours, un petit déjeuner et un dîner, pour deux personnes, à La Chaumine, à St-Hippolyte.

Les consommations alcoolisées, les pourboires et les taxes sont en sus. Les frais de participation aux activités sont aussi à la charge des gagnant-e-s.

Sont admissibles au tirage toutes les cartes-réponses postées avant le 28 février 1987, le sceau de Postes Canada en faisant foi.

Le tirage aura lieu le 16 mars 1987, aux bureaux de la Vie en Rose. Deux weekends pour deux personnes seront alors tirés au sort.

Les gagnant-e-s ont entre le 21 mars 1987 et le 26 avril 1987 pour profiter de ce weekend.

Les règlements complets relatifs à ce concours sont affichés aux bureaux de La Vie en Rose, 3963, rue St-Denis, Montréal (Québec).

P.S.: Cette offre est valable jusqu'au 28 février 1987.

Suite de la page 22

mon sexe arrête de pleurer. Mais je suis prête.

Alma, 14 novembre 1980.

C'était il y a six ans. Depuis, plus de trichomonas, plus de vaginite. Fini, Hasard ou miracle? Rémission temporaire? Ou peut-être ai-je réussi la révolution à laquelle je me sentais prête? Pourtant, à ce que je sache, le sexe des femmes n'a toujours pas gagné ses lettres de noblesse, même s'il est à la tête (si j'ose dire) d'une immense fortune...dont, hélas, il ne touche pas le moindre sou.

S'il y eut révolution, elle fut personnelle et pourrait se résumer ainsi: j'ai reconnu, une certaine nuit, la vulnérabilité de mon sexe et l'urgence de l'empêcher de gober tout ce qu'on lui lance. J'ai reconnu, à travers ma colère, la parenté de mon sexe avec celui de toutes les autres femmes. J'ai reconnu aussi que le mépris (camouflé ou non) et la haine de mon sexe généralement répandus influencent directement sa santé. En mots plus crus: quand on prend ton sexe pour une poubelle, à un moment donné il sent mauvais.

Et lorsque je parle de l'urgence de l'empêcher de gober tout ce qu'on lui lance, je parle aussi de s'empêcher soi-même d'utiliser cette poubelle, de laisser ses difficultés de coeur, de travail, d'autonomie, de relations se transformer en vaginites, en salpingites, en cancers du col de l'utérus ou du sein, en accouchements sordides, en avortements traumatisants, en hystérectomies massives, et j'en passe. Je parle d'arrêter de partager, même inconsciemment, le mépris général pour notre sexe. Je parle d'arrêter de le punir. Parce que, avouons-le, il nous donne du trouble, ce trou entre nos cuisses, au centre de nos vies. (Tournons cela à l'envers et demandons-nous pourquoi les principales maladies chez les hommes sont reliées au coeur.)



Je n'ai plus souffert de vaginites depuis six ans mais j'ai fait une salpingite quand je me suis séparée de X. C'était difficile, je ne savais pas comment lui dire... C'était douloureux mais c'était pratique: je n'étais plus disponible...

Peut-être que ma «guérison» est un hasard, peut-être. Encore ici, existe-t-il mille explications scientifiques? Je ne sais pas. Je m'en fous. Je veux croire que ma colère d'une nuit a envoyé un message clair à mon corps, je veux croire en mon pouvoir de réagir et de guérir, je veux croire à l'existence et à la réalité concrète des messages que mon corps m'envoie.

C'est mon sexe qui m'a le plus parlé, jusqu'à maintenant. D'ailleurs, n'est-il pas une sorte de bouche? Et même si parfois il est obligé de crier au-desssus du tumulte, même si sa voix me brûle, je veux l'écouter et le faire entendre. Ma tentation est souvent grande de l'oublier, de le tasser dans un coin, de le minimiser, de le défendre sans oser l'imposer. On parle des femmes et du pouvoir. On entend souvent dire, même par des femmes, qu'elles peuvent réussir, foncer, s'élever, assumer des responsabilités, tout comme les hommes, *malgré* qu'elles soient des femmes. Moi, ce petit mot commence à m'écorcher l'oreille. Ce n'est pas *malgré* qu'il faudrait dire, c'est *parce que*. *Parce que* je suis une femme. On devrait le dire, le penser, le sentir et le croire de toutes nos forces.

Ça aussi, c'est une révolution. Peut-être enfin une véritable révolution sexuelle. Mais...y suis-je prête? ◇

Montréal, 14 novembre 1986.

1. Un homme ne ressent aucun des symptômes du trichomonas et ignore généralement qu'il en est porteur.

JANE FONDA JEFF BRIDGES



THE MORNING AFTER

CENT ANS DE SOLIDARITÉ

Histoire du Conseil des travailleuses et travailleurs du Montréal métropolitain.

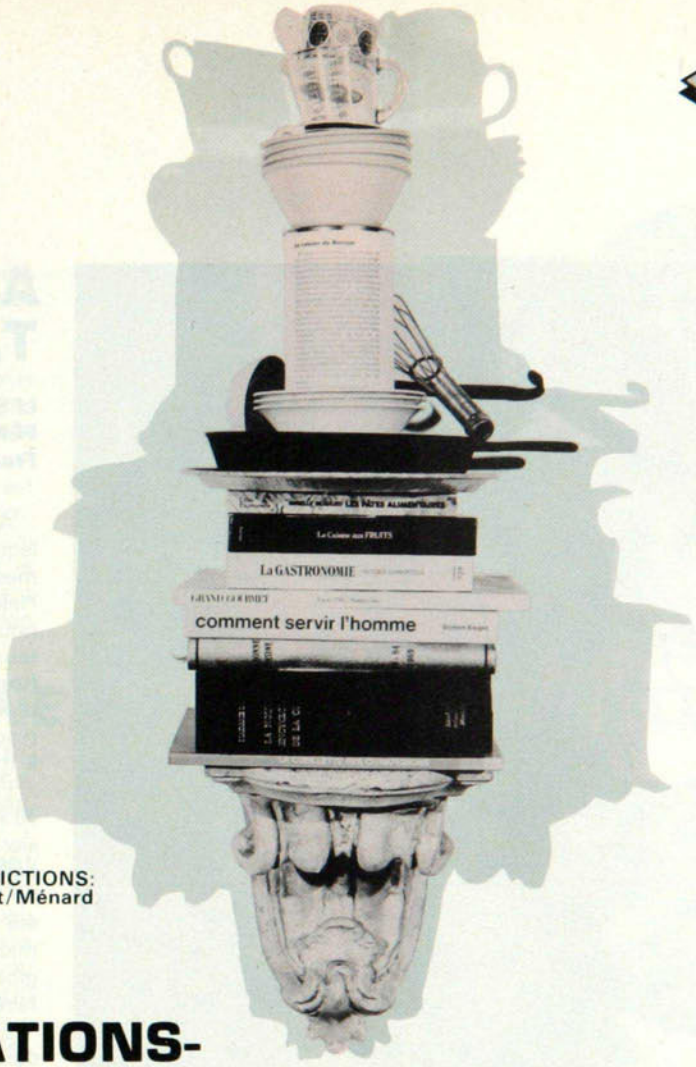


Un ouvrage qui retrace l'histoire et les origines du CTM, à travers les événements et les personnages qui l'ont forgé.

Cent ans de lutte pour l'éducation et la santé, pour l'amélioration des conditions de travail et du cadre de vie.

Abondamment illustré 14,95$

VLB ÉDITEUR la petite maison de la grande littérature



INSTALLATIONS/FICTIONS:
Ayot/Ménard

EXPOSITION

INSTALLATIONS-FICTIONS

à la galerie GRAFF, 923 rue Rachel Est, Montréal, du 4 décembre au 24 décembre. Et **Installations-Fictions**, un livre publié par la Nouvelle Barre du Jour, série Première ligne, numéro 189-190, 180 p., 29$.

Vingt-trois écrivain-e-s furent jumelé-e-s à vingt-trois artistes en arts visuels, la galerie Graff donnant la main aux éditions NBJ: ça s'est appelé **Installations-Fictions**, à la fois une exposition et un curieux livre. Ça m'attirait, car si la solitude de l'artiste est immense, multiples sont les formes de la collaboration artistique, et fascinantes les expériences multimédias. Ça m'attirait, mais le mystère m'a retenue.

Personne, nous dit-on, ne se connaissait quelques mois avant le jumelage, sauf exceptions. D'oeuvre en oeuvre, je me suis demandé qui, effectivement, se connaissait, s'était reconnu-e. Peut-être Normand de Bellefeuille est-il un ami d'Alain Laframboise, tant celui-ci, avec ses boîtes aux personnages découpés, a saisi l'essence même d'un texte a priori non illustrable. Denise Dumas avait-elle lu et admiré les écrits d'Anne-Marie Alonzo pour, avec son tryptique, lui donner ce corps pictural plein d'évanescence, de secrets? Avec ses assemblages pop-art de casseroles et de livres de recettes, est-ce que Pierre Ayot a bien fait rigoler Lucie Ménard, elle-même plutôt facétieuse avec ses collages de textes de Bocuse, de Champoux et de Kasmine?

Et bien sûr, comme en amour, la plupart des collaborations furent moins réussies, sinon inexistantes. Les abîmes ne se comblent pas toujours. Mais la tentation de franchir l'insondable et le questionnement posé par les résultats justifient ce type d'expérience. Comme l'amour, en somme.

PHOTO: NBJ

ANNE DANDURAND

GRAFF

1966-1986, en décembre-janvier au Musée d'art contemporain de Montréal.

C'était à ne pas manquer! Quoi? Mais l'exposition **Graff 1966-1986**. Mis sur pied en 1966 par Pierre Ayot, l'Atelier libre devenait en 1970 Graff, un Centre de conception graphique qui s'est fait remarquer par des événements comme des encans, des spéciaux de Noël mais surtout par des expositions d'artistes réputé-e-s, des Québécois-es (Serge Lemoyne, Alain Laframboise), des étrangèr-e-s (Monique Régimbald-Zeiber de Suisse ou Louise Robert de France). Une rétrospective de 20 ans de travail figuratif, formel ou autre. Mon coup de foudre: **Indications scéniques II** de Jocelyn Jean.

Au même moment, dans le cadre des événements spéciaux du Musée, avaient lieu deux performances un peu décevantes. La première, **Twist Art**, se voulait un «mixte» de danse, chant, musique tribale et spirituelle. Eh bien, malgré le grand talent des performeur-e-s (Raffaele Artiglie, Lou Babin, Suzanne Babin, Marc Provencher, St-Jak), l'ensemble m'a semblé décousu. Certaines séquences rappelaient plutôt le dadaïsme. Une en particulier m'a gênée: une petite fille de quatre ans, un peu trop érotisée, exécutant une danse de style hawaïen! **Twist Art** était tout de même à surveiller.

La seconde performance, celle de Catherine Atlani, péchait au contraire par une très grande sobriété. L'artiste française a proposé une chorégraphie fondée sur la mise en gestes de textes de Rainer Maria Rilke. Intéressant parce que laissant transparaître un travail de conceptualisation, mais un peu sage...

LINE MCMURRAY



Marguerite Duras

LIVRES

LES YEUX BLEUS CHEVEUX NOIRS

Marguerite Duras, Éd. de Minuit, Paris, 1986, 160 p., 13,95 $.

J'ai fait l'erreur de rechercher **L'Amant** dans les premières pages du dernier roman de Marguerite Duras, **Les Yeux bleus cheveux noirs**. J'étais agacée, déroutée, je retrouvais la magie durasienne mais m'acclimatais mal à ses nouveaux personnages. Jusqu'au moment où ils vinrent à moi, plus vrais que le quotidien, aussi tragiques que la vie.

Un homme et une femme, un bord de mer. Les unit le désir d'un jeune étranger aux yeux bleus cheveux noirs qu'elle a aimé pendant trois jours et que lui n'a fait qu'entrevoir. S'ensuit entre eux un étrange contrat blanc par lequel elle s'engage «à dormir auprès de lui pendant quelque temps pour éloigner la folie, la mort». L'amour qui naîtra entre eux, fort et violent chez elle, lent et difficile à apprivoiser chez lui, sera scellé par un unique baiser comme «un bonheur qu'il faut sacrifier de crainte, de crainte qu'il ait un devenir. C'est l'idée de ce baiser qui le conduit à celle de sa mort».

Lire Marguerite Duras, c'est comme écouter une musique trop belle, qui fait pleurer du seul fait qu'elle soit trop belle. Un livre, une aventure magnifiques.

LOUISE GAREAU-DES BOIS

ADIEU TARZAN

LES HOMMES APRÈS LE FÉMINISME, Helen Franks, Éd. Le Jour, 1984.

Après **Prime/Time**, dans lequel elle abordait les problèmes des femmes d'âge mûr, Helen Franks récidive. Son nouvel ouvrage au titre douteux, **Adieu Tarzan, les hommes après(!) le féminisme**, se veut un constat des réactions des hommes devant le mouvement féministe.

La journaliste a interviewé 70 Anglais d'âges, de professions et de milieux différents. La conclusion de cette enquête? Bien sûr, les hommes ont été touchés par le féminisme, mais la prise de conscience globable des changements à faire est loin d'être réalisée.

Le début assez lent et modéré d'**Adieu Tarzan** nous fait voir les réactions d'hommes confrontés à des situations non conventionnelles (famille monoparentale, femme en emploi non traditionnel, etc.). Les propos rapportés, quelquefois aberrants, sont souvent contradictoires. Plusieurs des hommes interviewés, par exemple, se disent d'accord avec l'intégration des femmes sur le marché

Si vous déménagez

Collez ici l'étiquette portant votre ancienne adresse et votre numéro d'abonnée

Nouvelle adresse

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ **Code Postal** _____

N° d'abonnée _____

S.V.P. Faire parvenir ce formulaire à :
La Vie en rose, 3963 St-Denis, Montréal, QC, H2W 2M4

du travail, mais ne «permettraient par à "leur" épouse de se chercher un emploi»! (Refrain connu?)

Plus la lecture avance, plus l'auteure radicalise ses propos pour en venir à affirmer que le harcèlement sexuel (sous-entendant le sexisme) est d'abord un problème d'homme. La balle est donc dans le camp des mâles. Sont-ils prêts à changer? Sûrement pas, selon les propos d'Helen Franks. La plupart d'entre eux ne sont même pas conscients de leur responsabilité dans l'asservissement des femmes!

Il y a heureusement des centres et groupes pour hommes, développés surtout aux États-Unis. Mais ils sont divisés entre les pro-féministes et les «Free men» qui accusent les groupes anti-sexistes «d'augmenter la culpabilité» des hommes!

NATHALIE RIEL

MADELEINE

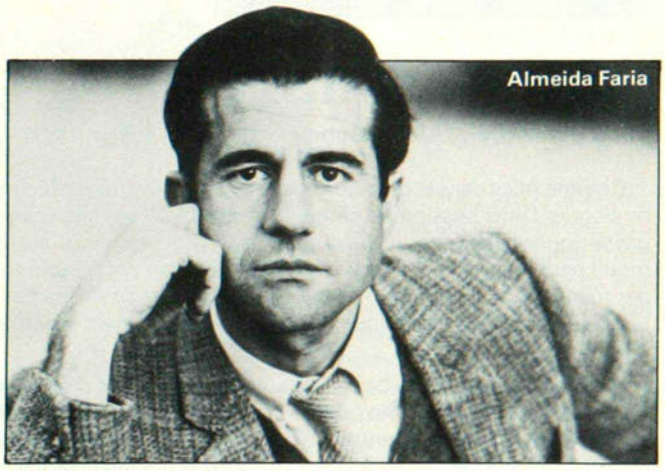
DE JANVIER À SEPTEMBRE, Louise Warren, Éd. Triptyque, Montréal, 1985, 49 p.

Elle avait écrit **L'Amant gris,** avait fait parler d'elle. En bien. Très bien. Elle écrit peu pourtant, on ne la lit pas dans les revues, on la voit peu ou pas. Maintenant un second livre (tant attendu parce que second justement), **Madeleine de janvier à septembre,** beau titre; sur la couverture, du bleu, du blanc, du jaune moutarde, des gestes flous, des ombres...

Il écrivait Madeleine avec un **a** à la place du **e.** Une phrase seule, toute simple et l'impression de connaître le personnage, l'amant, lui. «Tout commence par un homme qu'elle ne veut pas/connaître à qui elle dit: "Vous/je ne vous connais pas". Plus/tard, quelques semaines après/leur rencontre, dans un délire/de pleine lune elle dit:/"Je pense à toi, je m'endors et me couche/avec toi. Je pense à toi/comme c'est écrit. J'écris/ pour me convaincre d'une telle complicité".»

Je pourrais dire que Louise Warren sait où finir le vers, qu'elle sait surprendre, laisser en suspens, rattraper au détour du mot, de la phrase. Je pourrais dire que sa prose tient du poème, ou vice versa. Je dirais seulement: suivez le titre, prenez le souffle, le ton, le rythme (pardonnez-lui d'être moins réussi par endroits) et lisez... en détente.

ANNE-MARIE ALONZO


Almeida Faria

CHEVALIER ERRANT

Almeida Faria, traduit par Anne-Marie Quint, Éd. Belfond, Paris, 1986, 250 p., 21,95 $.

Les voix étrangères ont ceci de particulier qu'elles nous atteignent et nous rejoignent de par leur force même, sans la publicité qui, trop souvent, précède le produit.

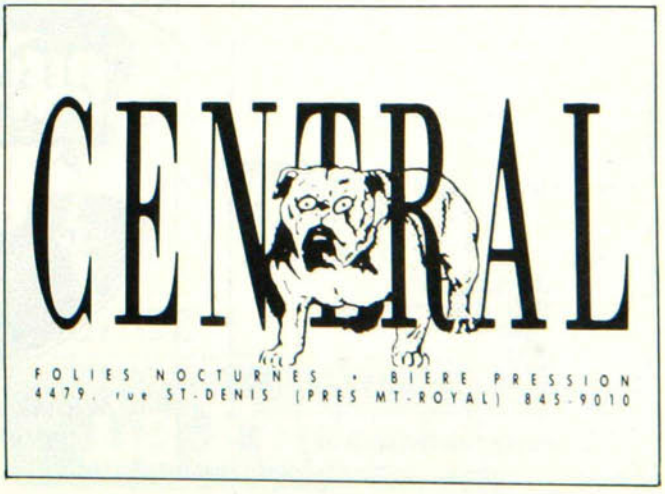
D'Almeida Faria, je lus d'abord **La Passion,** qui dès l'âge de 22 ans, en 1965, l'établit comme l'un des chefs de file du roman portugais (Gallimard, 1969). Livre admirable, d'une beauté à la fois lyrique et austère, l'oeuvre d'un grand écrivain.

Aujourd'hui paraît chez Belfond **Chevalier errant,** une excellente traduction du dernier Faria, **Cavaleiro Andante.** Des hommes et des femmes sont dispersés de par le monde; ils se sont aimés, ils s'aiment encore, ils s'écrivent leur vie, leurs rêves, leur désir de se retrouver, sans doute, mais d'abord de se trouver eux-mêmes. Tel Juan Carlos pour lequel la poésie «est la seule activité valable» et qui se demande «si elle est l'ultime bastille dont il lui faut renverser les murs pour découvrir s'il se trouve à l'intérieur».

Dans ce Portugal déchiré et encore instable d'après la Révolution des oeillets (1974), il est intéressant de noter le modernisme et la force tranquille des personnages féminins. Un grand écrivain, un livre passionnant. À lire absolument.

LOUISE GAREAU-DES BOIS







Doris Lessing en 1985

LA TERRORISTE

Doris Lessing, Éd. Albin Michel, Paris, 1986, 406 p., 19,95 $.

Comme Alice dans le délicieux conte de Lewis Carroll, l'héroïne du dernier Doris Lessing est une petite fille de bonne famille anglaise fourvoyée dans un pays foufoufou. La première, après moult péripéties et rencontres délirantes, finissait par en sortir et par réintégrer son petit monde sage; la seconde n'en sortira pas. La première était sympathique, la seconde est une insupportable gnangnan.

Avec le talent qu'on lui connaît, l'auteure du **Carnet d'or** trace à petits traits nets et impitoyables le portrait d'une Real Woman de la go-gauche révolutionnaire. Qui ânonne misérablement ce qu'elle croit être le fin du fin de l'orthodoxie marxiste-léniniste (sans avoir jamais lu ni Marx ni Lénine...), tout en ramassant la merde de la bande de petits agitateurs timbrés avec lesquels elle partage une grande maison «squatterisée». Elle les nourrit, ment et vole pour elles et eux, négocie des ententes avec les autorités pour assurer un caractère de quasi-permanence à leur occupation illégale; tout ça en jouant, sur tous les registres, de l'instrument qu'elle possède le mieux, soit son apparence d'éternelle enfant sage, proprette et gentille. C'est elle, la façade respectable du groupe. Derrière s'activent dans un éternel chaos, une crasse et une morosité indélogeables les copains et copines du Grand Soir.

Pour procurer à cette smala le fric qui leur permettra de continuer leurs virées en ville, de traficoter des explosifs en suivant les instructions du manuel des parfaits terroristes, ou d'aller en pèlerinage en URSS ou en Irlande du Nord pour offrir leurs bons services aux camarades (qui se garderont bien d'accepter ce cadeau empoisonné!), Alice ira très loin. Elle finira par s'en prendre aux membres de sa famille, pillant le coffre-fort de son père, un petit imprimeur de gauche, et forçant sa mère à quitter sa grande maison pour aller finir ses jours, alcoolique et écoeurée, entre les murs d'un taudis. En les traitant, à tous les mots, de «sales fascistes».

Ce conte moral devait mal finir. Non, Alice ne réalisera pas son grand rêve de bungalow de banlieue avec rideaux de cretonne rose. Terrée dans l'antre du groupe après qu'une des filles ait perdu la vie dans un attentat amateur comme c'est pas possible, elle sera récupérée par les «vrais» professionnels. Pour...?

HÉLÈNE LÉVESQUE

CHAMBRES

Louise Dupré, Éd. du Remue-ménage, Montréal, 1986, 90 p.

Sur la couverture, un paysage glacé. De l'eau, un rivage de neige. Sur la couverture, le silence surtout. Le livre s'appelle **Chambres**. De l'extérieur à l'intérieur tout se passe en douceur. Une femme, un homme et, en filigrane, la mère de l'homme. Des photos. Le titre de la première partie: **Camera** (en italien: chambre). Un couple dans sa chambre, dans son lit, regarde des albums de famille, des photos de sa mère à lui. S'installe alors dans cette intimité amoureuse un triangle. Sur la photo, la mère a le même âge que la narratrice. Les rôles se mêlent, se (dé)doublent, l'amante pourrait être la mère mais tout est possible, même l'interdit, dans le silence ouaté de la chambre.

Extrêmement troublée par cette première partie, j'ai dû la lire dix fois et toujours ce ravissement des mots, ces phrases que Louise Dupré reprend d'une page à l'autre, litanie amoureuse. Se suivent alors les chambres et antichambres, se suivent les tons du noir et blanc à la couleur, du doux dedans feutré aux éclaboussures des couleurs de septembre. Sensuel, érotique dans ce que ce terme a de plus beau, de plus troublant, **Chambres** de Louise Dupré est un livre qui se lit dans la jouissance du texte en (se) faisant plaisir. Parce que la beauté des mots crée aussi des coups de foudre!

ANNE-MARIE ALONZO

PHOTO: FAY GODWIN





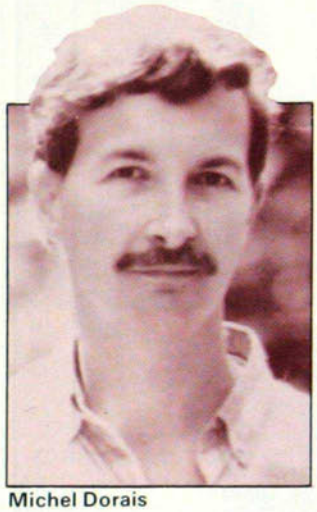


LES LENDEMAINS

DE LA RÉVOLUTION SEXUELLE, Michel Dorais, Éd. Prétexte, Montréal, 1986, 273 p., 17,50 $.

J'ai toujours pensé qu'on aimait un livre parce que son auteur-e disait mieux que nous des choses que nous sentions ou pensions confusément. Le livre de Michel Dorais appartient à cette catégorie. Il s'étire parfois en longueurs, en répétitions; on décèle à quelques reprises un soupçon de narcissisme, de moralisme... Ça agace! Pourtant, pour l'essentiel, Dorais a raison: la libération sexuelle des années 60-70 est un miroir aux illusions. Surtout pour les femmes.

Pas question de revenir à une morale traditionnelle fixée par des institutions patriarcales et dominantes (l'Église, l'État), l'auteur est clair là-dessus. Son propos est plutôt de faire ressortir les contradictions et les pièges d'une libération, sinon pensée, du moins récupérée par les marchands de sexe: «Aussi bizarre que cela puisse paraître, plus de trente années dites de libération sexuelle n'ont guère



Michel Dorais

rendu la nudité plus naturelle qu'elle ne l'était auparavant... Résultat de trente années de libération sexuelle, l'anxiété constante de ne pas être sexuellement correct... Pour nous libérer du pouvoir, la révolution sexuelle aurait dû se doubler d'une révolution sociale d'envergure... De contestataire et libérateur qu'il était au départ, une grande partie du mouvement gai a évolué vers la tranquille jouissance de l'identité homosexuelle dans ses ghettos... Le sexe-consommation est le produit d'une société économiquement privilégiée mais politiquement passive.»

Au-delà d'une description qui sonne juste la plupart du temps, Michel Dorais nous invite à réfléchir à une nouvelle éthique de la sexualité, à redécouvrir l'engagement amoureux sans lequel, nous dit-il, la sexualité finit par être futile et angoissante par le vide qu'elle sécrète. Son pari est audacieux.

Mais il en arrive à écrire, dans la seconde partie, «La sexualité sans amour? Pas pour moi, merci!» Je ne suis pas certaine qu'il ait tout à fait raison dans cette affirmation sans nuance. Intitulée «Alternatives», cette partie m'a d'ailleurs un peu déçue. Après les réflexions variées et riches de la première partie, je m'attendais à un panorama plus large par la suite, à une analyse moins superficielle des mouvements féministes, écologistes, gais, pacifistes, etc.

Michel Dorais, travailleur social «spécialisé dans les problématiques reliées à la sexualité, notamment la prostitution chez les jeunes, les abus sexuels et l'orientation sexuelle», auteur de deux premiers ouvrages, a dû publier à compte d'auteur cet ouvrage refusé par deux éditeurs (pourquoi?). Quoi qu'il en soit, malgré ses lacunes, ce livre en vaut la peine. Il dit tout haut, courageusement, bien des choses que nous avons écrites dans nos journaux intimes... Et puis le poème final est si beau: «Comment les ailes de l'amour pourraient-elles voler lorsque le poids du mensonge leur est attaché?»

FRANÇOISE DAVID

L'ENFANT DE FORTUNE

Yûko Tsushima, Éd. des femmes, Paris, 1985, 281 p. Traduit du japonais par Rose-Marie Fayolle.

Comment vit-on seule au Japon dans les années 80? Kôko Mizumi, l'héroïne du roman du Yûko Tsushima, élève seule sa fille. Elle a trente-six ans, enseigne le piano à des enfants pour gagner sa vie. Sa fille a décidé d'aller vivre avec sa tante, mieux nantie, et qui lui offre une éducation à l'occidentale. Kôko a un amant, n'en a plus, en a un autre pour être moins seule, elle n'est pas particulièrement amoureuse et se croit enceinte. Alors commence une sorte de drame intime, un drame sourd et intérieur dont Kôko ne parle pas. Veut-elle ce nouvel enfant, veut-elle du père? Elle ne voulait pas de sa fille avant que celle-là ne naisse; à sa naissance, elle ne l'aimait pas... l'amour maternel est venu tard. Aujourd'hui, la fillette traite sa mère avec rage et mépris. Leur dialogue est dur, implacable, presque haineux. La fillette, comme sa tante, est conformiste, Kôko ne l'est pas et tente d'échapper aux pressions qui visent les mères célibataires japonaises. La lutte est ardue, les hommes doux mais absents et la femme doit faire seule le choix d'une vie.

L'Enfant de fortune a remporté le Prix de la littérature féminine au Japon. Son auteure, née en 1947, fille du célèbre romancier Osamu Dazai, est une des écrivaines les plus remarquables de son pays. Son écriture, très japonaise dans sa violence aride et contenue, est extrême, rien n'est tu qui doit être dit. L'on retrouve alors toute la pureté, toute la candeur des gestes et des paroles qui font parfois des Japonais-es ces êtres absolus et sans compromis, prêts au suicide plutôt qu'à la médiocrité.

Livre troublant, roman oriental dans son essence, **L'Enfant de fortune** laisse planer une sorte de malaise. Car que savons-nous de l'Orient d'aujourd'hui, de ses militantes et de ses féministes, que savons-nous de ses politiques sociales et familiales, que savons-nous de sa pensée?

Une jeune femme, auteure, nous parle simplement, avec poésie et rigueur, d'un monde que nous connaissons peu ou mal et qu'il est grand temps de redécouvrir.

ANNE-MARIE ALONZO

PHOTO: ANDRÉ GAGNÉ

POUR UN REPOS DE QUALITÉ
3476 St-Dominique
MONTRÉAL
844-6210
Visitez
La Futonnerie





DE DJUNA BARNES

3 courtes pièces en 1 acte,
mise en scène de Louise Laprade

avec :

■ Nicole Leblanc, Jacques Allard, Jean-François Blanchard, Claude Poissant.
Traduction : Louise Ladouceur

■ Markita Boies, France Labrie, Sylvie Legault.
Traduction : Michèle Causse

■ Monique Lepage, Denys Picard.
Traduction : Michèle Causse

À PARTIR DU 22 JANVIER

LIEU DE CRÉATION

THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL DES FEMMES
Rés : 271-5381

5066, rue CLARK (coin Laurier) MONTRÉAL

Du mardi au samedi : 20 h 30, dim. : 15 h 00. 12,00 $, étudiants : 8,00 $ sauf ven. et sam.

Les produits AERO inc. — *Vitrerie* G. et F. inc. — *Peintures* PEPIN — ciel 98,5 MF — ALCAN

L'Écran brisé

Louise Fréchette, Éd. de la Pleine Lune, Montréal, 1986, 148 p., 12,95 $.

Dès les premières lignes de **L'Écran brisé**, le deuxième roman de Louise Fréchette, on sent un bonheur d'écriture, un ton. Et on s'embarque avec elle dans cette aventure à trois personnages à la fois étrangers et douloureusement présents, dissociés, à l'étroit dans les limites mêmes de leur être.

Alexandre, le coureur à pied, Raphaëla, au corps et à l'âme brisés par les horreurs de la guerre du Liban, qui chaque matin le regarde passer sous sa fenêtre. Florence, qui essaie d'apprivoiser les mots en elle. Leur rencontre, leur solitude un moment rompue, la lucidité courageuse de Raphaëla qui décide «qu'il vaut mieux partir alors qu'on est encore sous l'effet d'un (tel) moment de grâce, juste avant que le désert ne reprenne ses droits sur l'âme».

Dans un récit aussi intimiste et fouillé, je regrette seulement la brisure du rythme par l'insertion des dialogues: j'aurais préféré une narration qui eût donné un éclairage en profondeur du vécu des personnages. Observation purement subjective qui ne change rien au fait que Louise Fréchette est une auteure intéressante et sensible dont il faudra suivre attentivement le parcours.

LOUISE GAREAU-DES BOIS

L'Androgyne

LITTÉRATURE LESBIENNE ET FÉMINISTE



Une liste des nouvelles parutions est publiée trois fois l'an. Abonnement gratuit.

3642, boul. Saint-Laurent,
Montréal H2X 2V4. Tél. : 842-4765

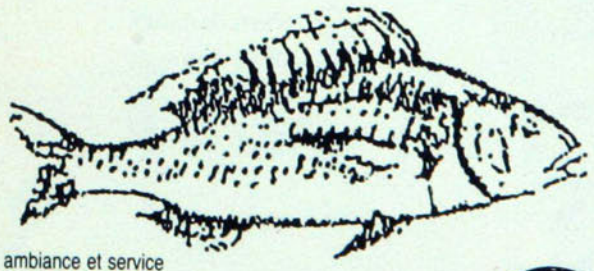
INDEX DES ANNONCEUR-E-S

Alcan	59	Houle, Louise	34
Bernier, Monique	34	I.C.R.F.	52
Bertrand, Luce	32	Jardin de Panos	51
Cabana, Marie	34	Jobin, Bernadette	33
Cahiers de théâtre jeu	56	Les sages-femmes associées	33
Cantin, Ginette	33	Librairie Androgyne	54
Central	51	Noël, Denise	32
Chaput, Lucie	33	Ouimet, Marie-France	32
CSN	60	Panaccio, Monique	34
Dame, Suzanne	33	Parizeau, Delagrave, Crotteau	33
Diffusion dimedia	2	Ponton, Lise	34
Dufresne, Denise	32	Reeves, Nicole	32
Durand, Ireine Ève	42	Rolland, Louise	33
Edward, Pauline	33	Symposium	55
Elles-Toiles	52	Théâtre expérimental des femmes	54
Femmes en focus	16	Tremblay, Danièle	34
Filtronique	4	Tremblay, France	32
Futonnerie	53	Tremblay, Pierrette	34
Gâteries	52	Twentieth Century Fox	48
Girard, Diane	34	Vidéo Femmes	15
G.I.V.	37	VLB éditeur	48
Gosselin, Hélène	32		
Grenier, Louise	32		
Highlands Inn	17		

LES 4 ATOUTS DU SYMPOSIUM

VARIÉTÉ

la marée du jour à votre table FRAÎCHEUR



ambiance et service CHALEUREUX

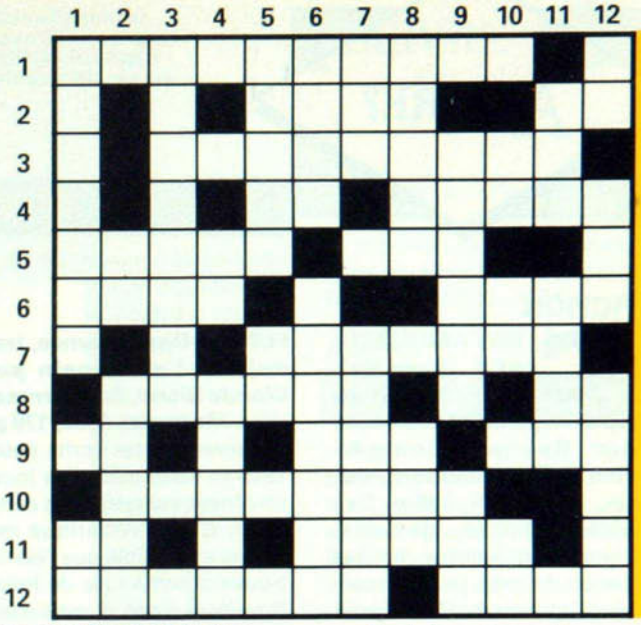
rapport qualité/prix AVANTAGEUX

PYAROTAVERNA DU SYMPOSIUM

À VOUS DE JOUER!

4293 ST-DENIS
MONTRÉAL QUÉBEC
842-0867

LES CASES DE TANTE LUCIE



HORIZONTALEMENT

1. Il y a maintenant toutes sortes de personnages de bandes dessinées, mais elle fut longtemps seule à détonner dans le monde mâle de la BD.
2. Intimement féminins, ouvertement insultants./ Ont-ils semé au Viet-nam autant d'enfants qu'ils en ont tués?
3. Fils de Schultz, qui ne vit que pour Beethoven.
4. Entre deux./ Compétition mâle et ancien cabaret de la Main montréalaise.
5. Petit fétichiste de BD, brimé par une soeur acariâtre./ Il ne vit qu'entouré d'hommes et d'avions, sans aucun rapport avec le karaté.
6. Messagère dont l'écharpe fut assimilée à l'arc-en-ciel./ Une lettre aurait suffi.
7. Petite philosophe obsédée par l'état du monde.
8. Elle promène ses grosses lunettes trop près de Charlie B./ Sur les cartes.
9. Au centre d'un film récent d'Agnès Varda./ Lettres numérales./ Route familière à Astérix.
10. Enfant battu, il a la bosse...des affaires! (BD)
11. Pulsions inconscientes./ L'héroïne du numéro 1 y effraya quelques rats.
12. Immense pour les New-Yorkais, minuscule pour Quino./ Une fois dessus, il est difficile de s'arrêter...surtout s'il est d'Amérique!

VERTICALEMENT

1. Personnage très attachant d'une BD américaine, qui ne veut pas croire qu'on l'aime./ Symbole de ce qui pique les yeux.
2. Verbe (inversé) très lié à la BD./ Bougeai pour parler.
3. Sa seule ambition est de se marier et de se faire entretenir (BD).
4. Se perpétuent./ Il est devenu une tenniswoman célèbre, amie de Martina.
5. Les céleris en sont./ Adresse romaine.
6. En BD, tout homme l'est... plus que Reggie Chartrand!/ Messieurs, son absence vous coûtera 25 $ US. Mesdames, 75 $ US!
7. Elle servit de nourrice à Dionysos./ Lui, il aime la soupe mais il adore surtout le western (BD).
8. Aura...du front./ Début de la fin, quand le choeur se lève.
9. À une lettre près, ce volatile sympathique devient l'exemblème national des Québécoises./ Monnaie nordique.
10. Un cheval pas ordinaire, un vrai monsieur!...Mais bavard!/ Semblable au précédent./ Métal léger, élément atomique numéro 13, parfois en spécial chez Métro.
11. Plaisir./ Objet de la quête désespérée de Cellulite.
12. Adresse funéraire./ Ouverture dans un toit./ Ce fils à papa ne compte ni ses mots ni ses calories.

SOLUTION DU N° 42

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	L	A	B	R	O	S	S	E	■	I	L	E
2	A	I	D	E	M	E	M	O	I	R	E	■
3	M	N	■	A	B	S	O	L	U	E	S	■
4	P	E	C	■	I	■	G	E	L	■	E	S
5	Y	S	E	U	L	T	■	■	E	T	E	■
6	R	■	■	S	I	E	G	E	■	A	■	J
7	E	V	E	■	C	L	O	T	I	L	D	E
8	■	I	T	■	A	A	R	■	L	I	M	A
9	V	O	■	A	L	M	E	E	■	S	■	U
10	A	L	E	M	■	O	T	T	O	M	A	N
11	N	E	■	E	O	N	■	A	N	A	L	E
12	A	S	■	N	S	■	A	L	U	N	I	■

SOLUTION
DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

LUCIE GODBOUT

À LIRE?

FICTION

CINQ AMOUREUSES, Ihara Saikaku, traduit du japonais, annoté et préfacé par Georges Bonmarchand, Éd. Gallimard, Paris, 1959/1986, 288 p. Des contes «libertins», de petites histoires piquantes, écrites par un des plus beaux prosateurs japonais du XVII[e] siècle.

AU COEUR DE L'INSTANT, Célyne Fortin, Éd. Le Noroît, Saint-Lambert, 1986, 165 p. À la japonaise, au fil des saisons mais surtout mois après mois, des signes se dessinent au bas des pages, des textes s'écrivent à la mode orientale. Célyne Fortin respecte la forme des *haïku*, le souffle des jardins, la forme des fleurs dans une délicatesse poétique tout à fait japonaise.

OÙ ÉTAIS-TU PARTI PENDANT LA NUIT?, Clarice Lispector, traduit du brésilien par Geneviève Leibrich et Nicole Biros, Éd. des Femmes, Paris, 1985, 168 p. De l'extraordinaire auteure de **La Passion selon G.H.** et de **Agua Viva,** un recueil de nouvelles d'une incroyable finesse.

FUMÉE, Djuna Barnes, traduit de l'américain par Claude Blanc, Éd. Flammarion, Montréal, 1985, 179 p. Quatorze contes écrits entre 1914 et 1916 pour des journaux new-yorkais. Dans ce recueil, c'est l'Amérique immense et multiple que l'on retrouve comme toile de fond. New York d'abord, mais aussi les petites villes ternes, lieux de toutes velléités, où le destin se trompe souvent.

FÉNITCHKA suivi de UNE LONGUE DISSIPATION, Lou Andreas-Salomé, traduit de l'allemand par Nicole Casanova, Éd. des Femmes, Paris, 1985, 188 p. Deux longues nouvelles par une des femmes les plus controversées et les plus adulées de son époque.

ELLE, André Matteau, Éd. J'ose, Montréal, 1986, 241 p., 14,95 $. Conte visuel, histoire simple d'émois et d'amour de soi, sans dialogue, ciselée image par image, dans le chassé-croisé d'une intrigue, d'une intimité, au gré des phrases et des mots.

LE LAQUAIS ET LA PUTAIN, Nina Berberova, traduit du russe par Lydia Chweitzer, Éd. françaises, Boucherville, 1986, 100 p., 12,60 $. D'une écriture subtile et provocante, l'auteure nous raconte l'histoire tragique de deux immigrés russes pendant les années folles. Un récit d'une rigueur et d'une force exemplaires.

DANSE À CONTRE-JOUR, Joan Barfoot, traduit de l'américain par Françoise Nadeau, Éd. Québec-Amérique, Montréal, 1986, 284 p., 14,95 $. Louangé par la critique américaine et canadienne, ce roman raconte l'histoire d'Edna Cormick, incarcérée dans un asile d'aliéné-e-s pour le meurtre de son mari. Cette histoire, c'est aussi la transposition romanesque du cauchemar de nombreuses femmes confinées bien malgré elles dans des rôles de subalternes.

LA STRUCTURE DE LA BULLE DE SAVON, Lygia Fagundes Telles, Diffusion Raffin, Montréal, 1986, 185 p., 20,75 $. L'auteure construit des récits à la fois très simples et très troublants à partir de prétextes variés. Elle joue sur le mélange des genres avec la même adresse que sur les ressorts de l'âme humaine qu'elle connaît bien.

LE TEMPS BRÛLE, Marie-Claude Bourdon, Éd. Hurtubise HMH, LaSalle, 1986, 131 p., 9,50 $. C'est l'histoire de Claudine, jeune étudiante montréalaise amoureuse de Driss, étudiant marocain. Malgré l'amour, Claudine restera toujours étrangère à Driss, son pays et son histoire.

PASSIONS ET TERRORISME, Tatiana Lamarre, Éd. Leméac, Montréal, 1986, 176 p., 14,95 $. Ce roman nous invite à partager la vie mouvementée d'un journaliste québécois que le hasard transformera en espion et lancera à la poursuite d'un terroriste juif.

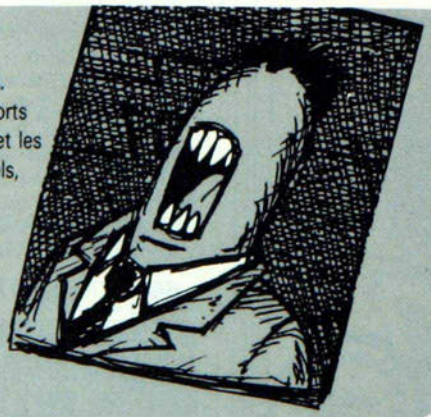
THÉÂTRE

LES LARMES VOLÉES, Jacqueline Barrette, Éd. Leméac, Montréal, 1986, 115 p., 9,95 $. Deux femmes nous dévoilent ce qui se cache derrière leur obésité. Toutes deux ont en commun la peur de la vérité, la vérité qui fait tellement mal. Au long de ce drame, l'humour devient cynisme, puis colère, et enfin libération.

TEXTES ET ESSAIS

LA DÉPRESSION, Caroline Mozelle Shreeve, traduit de l'anglais par Marie-Claude Roy, Éd. Québec-Amérique, Montréal, 1986, 148 p., 9,95 $. Une femme médecin, qui a elle-même souffert d'une grave dépression, conteste les traitements médicaux actuels et explique le plan de traitement qu'elle a développé pour permettre aux nombreuses victimes de la dépression de s'en sortir par elles-mêmes, dans la plupart des cas. **A.M.A, J.L.**

JEU 40
La critique théâtrale dans tous ses états.
Ce numéro thématique interroge les rapports entre la critique et le théâtre, les artistes et les critiques. Témoignages de critiques officiels, d'ex-critiques et de praticiens; entretiens, enquêtes, portraits, textes humoristiques, critiques schizophréniques et exercices critiques.
296 pages, ill., 15 $



cahiers de théâtre
jeu

ABONNEMENT 1987
INDIVIDU
1 an (Jeu 42 à 45) 30 $
2 ans (Jeu 42 à 49) 55 $
ÉTUDIANT
1 an (Jeu 42 à 45) 26 $

ABONNEMENT 1987

Renseignements (514) 288-2808

Cahiers de théâtre Jeu
Case postale 1600, succursale E
Montréal (Québec) Canada H2T 3B1



PHOTO: ANDRÉ BEAUDOIN

Liliane Paquin et Claire Samson dans MODUS VIVENDI d'Hélène Blackburn

À SUIVRE

MUSIQUE

Du 11 au 21 février, le théâtre Maisonneuve de la Place des Arts présente l'opéra rock **Starmania**, version 1986. Billets disponibles aux guichets de la PDA. Réservations téléphoniques (avec frais de service de 2 $ par billet): (514) 842-2112; à l'extérieur de Montréal: 1-800-361-2604.

THÉÂTRE

Jusqu'au 14 février, le théâtre du Rideau vert invite le public à retrouver sur scène, après 20 ans d'absence, Gratien Gélinas, dans sa dernière pièce, **La Passion de Narcisse Mondoux**. Mise en scène par Yvette Brind'Amour, cette création met aussi en vedette Huguette Oligny. **La Passion...** raconte la tendresse d'un retraité pour une femme du village qu'il adore en secret depuis 40 ans. Billets en vente au théâtre tous les jours de 12 h à 19 h, au 355, rue Gilford, Montréal. Pour réservations: (514) 844-1793.

Jusqu'au 7 février, le théâtre du Nouveau Monde présente **La Double Inconsistance**, une comédie de Marivaux, ce «grand humaniste qui, inlassablement, écrivit des comédies pour mieux dépeindre tant la force que la fragilité du sentiment amoureux». Olivier Reichenbach signe la mise en scène. Avec Linda Sorgini, Louise Turcot, Guy Nadon et Daniel Gadouas. Au 84, rue Sainte-Catherine Ouest. Réservations: (514) 861-0563.

Le théâtre de l'Oasis présente du 10 février au 7 mars **Grand et petit**, de Botho Strauss, un auteur allemand. **Grand et petit** décrit l'errance, à travers l'Allemagne d'aujourd'hui, d'une femme, Lotte, qui se cogne aux autres, se blesse et s'épuise, et va ainsi, de bonds en chutes, toujours plus seule mais poussée en avant par une désespérante bonne volonté. À la salle Fred Barry, au 4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal. Réservations: (514) 253-8974.

CINÉMA

En hommage à la godasse de Charlot, aux raquettes du **Martien de Noël**, à la célèbre mouffette de **Bach et Bottine**, une bonne nouvelle pour 1987: jusqu'en juillet, tous les dimanches après-midi, la Cinémathèque québécoise présentera des films pour les jeunes et les moins jeunes. Chaque mois, il y aura un film québécois ou canadien, un film d'animation et des fictions d'origine étrangère. Programmation de février: le 1er, **Deux amis silencieux**, production canadienne; le 8, **Le Roi et l'Oiseau**, film d'animation français; le 22, **Les Animaux**, production française. Il y aura relâche le 15, car ce sera la clôture de la Rétrospective annuelle du cinéma québécois qui aura débuté le 10. Au 335, boul. de Maisonneuve Est, Montréal. Info: (514) 842-9768.

Le 8e Festival international du film super 8 et de la vidéo du Québec se déroulera du 3 au 8 mars à la Cinémathèque québécoise. Ce festival mettra en valeur les meilleures oeuvres de la relève cinématographique, en trois volets: intercollégial, québécois, et international. Il y aura également des ateliers-rencontres entre les jeunes cinéastes d'ici ou de l'étranger et le public. Au 335, boul. de Maisonneuve Est, Montréal. Info: (514) 252-3024 ou, à compter du 3 mars, (514) 842-9763.

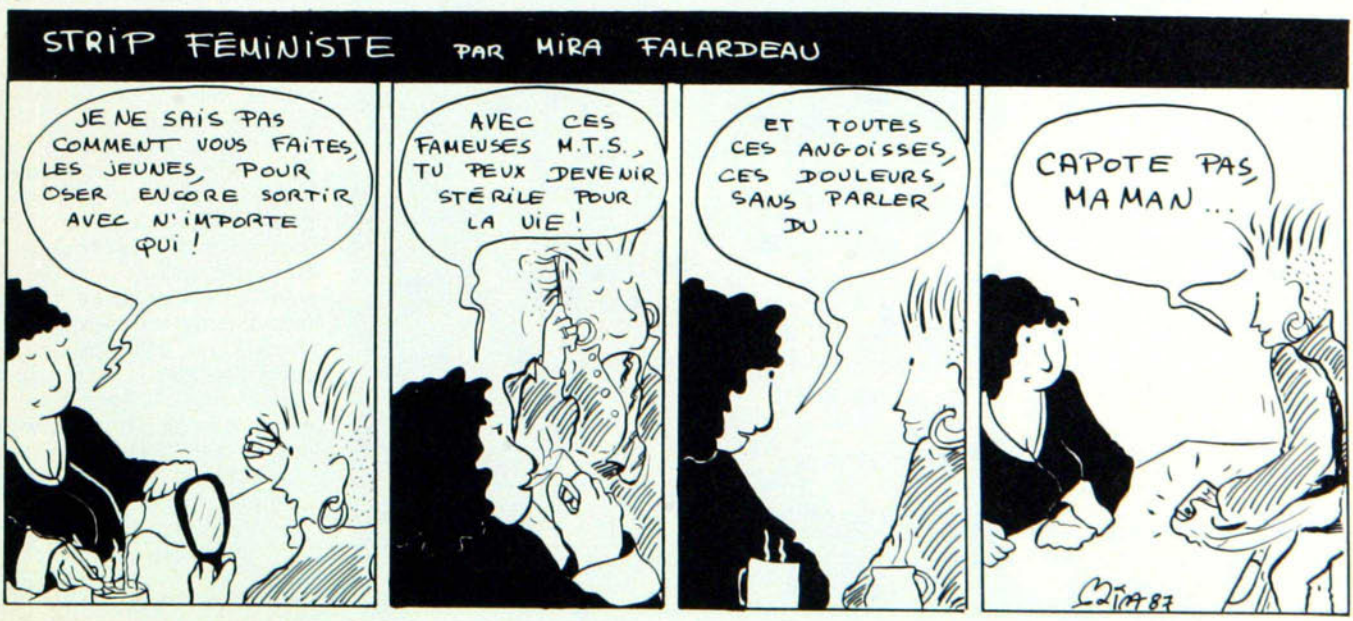
DANSE

Du 11 au 22 février, **Les productions Swing Gomme** présentent deux nouvelles chorégraphies de Danièle Desnoyers et Hélène Blackburn, impliquant dix danseurs, à L'Eskabel, au 1237, rue Sanguinet. Réservations: (514) 849-7164.

EXPOSITIONS

Jusqu'au 1er mars, Le Carrefour art et art invite le public à une exposition intitulée **Quand la ville**, regroupant les oeuvres de Françoise Barraud, de Nancy Ellis Héroux, de Gemma Forliano et de Claude Gendron, au restaurant L'Invité, 1270, rue Bernard Ouest, Outremont. Info: (514) 270-8983.

Du 12 février au 10 mars, la **galerie Graff** présente deux expositions: à la salle I, peintures et dessins de Sheila Bulter; à la salle II, oeuvres récentes de Laurent Pilon. Du mardi au samedi, de 11 h à 18 h, au 963, rue Rachel Est. L'entrée est libre. Info: (514) 526-2616.



COUP DE FOUDRE

MARTINA, Martina Navratilova, avec G. Vecsey, Éd. Ballantine, Toronto et New York, 1986, 321 p. Les stars finissent par n'avoir qu'un nom de famille. Martina Navratilova a un prénom. Ça fait moins diva, moins ballerine mais plus intime, plus chaleureux, bref, plus américain. First name basis. Martina vient donc, à trente ans, de publier son autobiographie. Avec le sourire et la saine candeur qu'ont parfois les sportives. En fait elle dit tout. Franchement. Sans détour.

Et moi ça me touche, me fait aussi sourire, m'attache à elle et me donne surtout l'irrésistible envie de me déplacer pour la voir jouer. Car regarder cette jeune femme sauter comme un crabe, regarder ses jambes se fuseler sous la tension, ses bras se tendre sous l'effort... est un plaisir joyeux, un pur plaisir que je partage peu.



Martina à l'US Open, septembre 86

Aidée par un journaliste sportif, Martina livre sa vie et celle de ses amies, dont Renée Richards, *le* médecin devenu *la* joueuse de tennis, avec autant de spontané ité. Elle écrit sa vie, ses passions (pour l'écrivaine américaine Rita May Brown, particulièrement), ses idées politiques, sportives, ses positions féministes, sa défense des droits de la personne, son homosexualité (elle préfère dire bisexualité), son pays natal la Tchécoslovaquie, son anticommunisme et sa totale et irréductible fidélité envers les USA. Elle dira constamment «I'm an American.» Au même titre qu'elle veut être (et est sûrement en train de devenir) la plus grande joueuse de tennis au monde.

Sans nuances, entière, absolue dans tout ce qu'elle fait, dit ou pense, Martina risque sa carrière à tout moment car peut-on être star, riche, célèbre, immigrante, lesbienne, pacifiste, matérialiste, égocentrique, intelligente et naïve tout à la fois sans faire de remous dans le monde sacrosaint du sport professionnel? Moi je souris (elle me charme, que voulez-vous!) et dis: chapeau!

ANNE-MARIE ALONZO

COUP DE POING

LES FOUS DE BASSAN, un film de Yves Simoneau, d'après le roman de Anne Hébert. «Le temps c'est comme le monde, c'est bien compliqué à comprendre.» Le film, lui, est comme cette phrase d'un personnage: inutilement tarabiscoté, suivant une scénarisation lourde où transparaît l'effort d'adaptation, en un ânonnement scolaire de l'histoire. Autour du fils maudit revenu au pays, sorte de bronzé au regard fixe, à mi-chemin entre un Tarzan au feutre mou et le musée Grévin, gravitent une «gang» de débiles frustrés et envieux et quelques femmes, comme autant de victimes virtuelles en rut.

Ça commence par une scène de violence-viol. Ça finit par la même, laissant suggérer un meurtre. Entre les deux: une tentative d'infanticide, un suicide du haut d'une falaise, une scène de sexe pas très loin du viol, un pasteur abusant d'une jeune fille (hors champ), un Oedipe bien nourri... Et pourtant, pas de suspense, presque pas d'impression d'action, et ce qui est plus grave: tous ces personnages déchirés par leurs brutales passions ne projettent pas la moindre émotion. Prisonniers d'une représentation surtypée, statique et caricaturale (de laquelle seule la comédienne Marie Tifo se sort avec subtilité), chacune de leurs actions ou de leurs paroles est lourdement commentée. Et comme si les dialogues explicatifs, du genre: «Stevens Brown, c'est le démon», ou édifiants, du style: «Le poisson c'est comme la religion, ça protège», ne suffisaient pas, le film est construit systématiquement en montage analogique. Chaque raccord d'un didactisme démonstratif époustouflant, et chaque séquence ramènent à un intermède fantastique, où un vieux peintre fou, sorte d'alter ego vieilli de Stevens Brown, commente à nouveau les ressorts du drame.



LES FOUS DE BASSAN: Marie Tifo

PHOTO: VIVAFILM PHOTO: PONO PRESSE

À force de ne pas faire confiance à l'imagination de la spectatrice, on l'ennuie laborieusement. Le tout est filmé avec application: cadrages penchés, contre-plongées et visages déformés pour le climat de folie; décors folkloriques, cartes postales de falaises et vieux pêcheurs à pipe pour l'atmosphère; vols de mouettes et têtes de goélands pour les plans de coupe. Le cadrage ne décolle jamais de ce qui est signifiant pour l'histoire, ce qui empêche toute respiration et tout sentiment de durée, et, à l'image de ce cadre étouffant, le film est suréclairé, dans la ligne d'une esthétique du sans-risque, mais aussi du sans-âme. Alors que reste-t-il? Lire le roman, peut-être...

MICHKA SAAL


L'essor
de la vie culturelle
c'est aussi
un de nos produits.
ALCAN


QUELLES EN SONT
LES CONSÉQUENCES
SUR NOTRE TRAVAIL,
SUR NOTRE SANTÉ
ET SUR NOTRE VIE?
la Sainte Paix!
POUR ÉLIMINER
LE HARCÈLEMENT
SEXUEL AU TRAVAIL
POUR PLUS DE RENSEIGNEMENTS, TÉLÉPHONER AU COMITÉ DE LA CONDITION FÉMININE DE LA CSN (514) 598-2109
OU AU COMITÉ DE LA CONDITION FÉMININE DE VOTRE CONSEIL CENTRAL ET CONSULTER LA BROCHURE: «LA SAINTE PAIX!»
CSN